

Pascal Quignard

Mourir de penser

Pascal
Quignard

Grasset

PASCAL QUIGNARD

MOURIR DE PENSER

Dernier royaume IX

BERNARD GRASSET
PARIS

Collection littéraire dirigée par
MARTINE SAADA

Anne Berest, *Les Patriarches*
Pascal Convert, *La Constellation du Lion*
Delphine Coulin, *Les Traces*
Delphine Coulin, *Une seconde de plus*
Delphine Coulin, *Voir du pays*
Ghislaine Dunant, *Un effondrement*
Jean-Yves Jouannais, *Les Barrages de sable*
Pierre Lepape, *La Disparition de Sorel*
Michel Manière, *Une femme distraite*
Michel Manière, *Une maison dans la nuit*
Pascal Quignard, *Les Ombres errantes*
Pascal Quignard, *Sur le jadis*
Pascal Quignard, *Abîmes*
Pascal Quignard, *Les Paradisiaques*
Pascal Quignard, *Sordidissimes*
Pascal Quignard, *Les Désarçonnés*
Michel Schneider, *Marilyn dernières séances*
Michel Schneider, *Morts imaginaires*
Jacques Tournier, *À l'intérieur du chien*
Jacques Tournier, *Le Marché d'Aligre*
Jacques Tournier, *Zelda*
Alain Veinstein, *La Partition*
Alain Veinstein, *Cent quarante signes*

CHAPITRE PREMIER

L'année 699 les Frisons consentirent à se convertir au christianisme. Au mois de mars 700, le premier jour de l'année, le premier d'entre eux, Rachord, roi des Frisons, devant l'ensemble de ses tribus, se prépara à recevoir le baptême. Déjà il était tout nu, il avait mis un pied dans les fonts quand, pris de doute, hésitant à plonger l'autre pied dans l'eau qui était sainte, il demanda, avec inquiétude, au prêtre qui s'appêtait à l'ondoyer :

— Mais où sont les miens ?

Pas de réponse.

Alors le roi des Frisons leva les yeux. Il regarda le prêtre chrétien. Ce dernier restait immobile. Il avait commencé à lever sa main. Il s'appêtait à jeter le sel autour de l'homme qui allait s'immerger pour faire crever les démons.

Le roi répéta sa question :

— Où se trouve la plus grande partie de mes ancêtres ?

L'homme de Dieu, toujours silencieux, obstinément silencieux, garda sa main, pleine de sel blanc, levée en l'air au-dessus du cuveau, attendant que le roi des Frisons s'y accroupisse tout entier.

Rachord, courroucé, haussa la voix. Il répéta une troisième fois sa question en la précisant. Où ses aïeux se trouvaient-ils ? Ses aïeux se trouvaient-ils en enfer ? Se trouvaient-ils au paradis ?

Le prêtre finit par tourner son visage vers Rachord.

Il prononça le mot enfer.

Quand il apprit que tous les rois qui l'avaient précédé et que la plupart des membres de sa parenté se trouvaient en enfer, le roi Rachord retira de la cuve le pied qu'il y avait glissé. Il s'éloigna du prêtre, des moines, de la piscine baptismale. Il alla trouver ses chevaliers qui se tenaient au premier rang de l'assemblée. Il leur dit tout bas :

— C'est chose plus sainte de suivre le plus grand nombre que le plus petit.

Et il quitta l'église sans se retourner. Or, il fut le seul, de tous les Frisons, à agir de la sorte. Non seulement aucun de ses sujets ne le suivit mais aucun de ses chevaliers n'imita son exemple. Même le

compagnon qui se tenait à ses côtés, sur son cheval, dans les combats, refusa de l'accompagner. Trois jours passèrent. Le quatrième jour, le roi Rachord ne se réveilla pas. On découvrit qu'il était mort. Sa bouche était devenue noire.

*

— Sanctius est plures quam pauciores sequi.

Tel est le mot du roi Rachordus adressé à l'ensemble de sa chevalerie. C'est chose plus sainte, suivre le plus grand nombre, que le plus petit. C'est la démocratie en acte.

*

Dans la *Légende dorée* cette historiette succède, sans aucun motif, à la mort de Bède le Vénérable. Cette scène est extraordinaire par sa motricité. Une main se lève, montrant une poignée de sel blanc à l'air qui passe, un pied est retenu, comme tâtant l'eau originaire qu'il ne rejoint pas. Le texte latin exprime avec force le suspense (la suspension du pied du roi Rachord) : Et jam unum pedem in lavacro, alterum retrahens... Et déjà le roi Rachord avait mis un pied dans les fonts, retenant l'autre pied, le rétractant, quand il demanda anxieusement :

— Ubinam plures majorum suorum essent ?

Dans quel lieu se trouvaient ses aînés ?

Mot à mot : En quel lieu se trouvaient les plus nombreux de ses plus grands ?

*

L'appartenance à un groupe est plus agréable que l'esseulement. La fécondité paraît préférable à la curiosité. La fidélité à l'histoire familiale présente plus de séduction que la lucidité éternelle au contact de Dieu. Ici c'est du courage qu'il faut pour préférer la société des ancêtres à la vie éternelle. Car on est en droit de penser que celui que Voragine appelle Rachordus croit sincèrement en Dieu. Il s'adresse de façon publique à l'ensemble de ses hommes d'armes et de sa cour. Il renonce vraiment à l'immortalité future par pure solidarité généalogique avec les ancêtres morts. Tout nu, grelottant de froid, tenant un pied dans sa main, les fesses prenant appui sur le rebord de granit poli du cuveau, à l'instant où il va se plonger dans l'eau sainte, hardiment, il pense brusquement à part soi : « Plutôt l'enfer éternel avec mes morts que le paradis seul. » Tallemant des Réaux rapporte cette réponse de Malherbe :

— J'ai vécu comme les autres. Je veux mourir comme les autres et aller où vont les autres.

*

Le calcul que fait Rex Rachordus est de nature statistique. C'est un rapport de forces entre deux quantités d'êtres. Dans ce calcul s'opposent le nombre des aïeux qui sont disparus et le nombre des vivants qui l'entourent. Il demande au moins qui s'apprête à effrayer les démons où peut bien se situer la majorité (plures). On pourrait traduire en sautant « sequi » : Car la minorité est moins sacrée que la majorité. On peut appeler aussi ce point « l'erreur monarchique ». Le roi des Frisons, Rachordus, commet la même erreur stratégique que le roi des Français, Louis XVI. Seule compte à ses yeux, au-delà de sa royauté, la statistique qui porte parole pour « aucun individu singulier » au sein de chacun qui crie. L'acclamation générale, le mouvement tumultueux de la foule, le cri public, le succès, la victoire, la liste des ventes, la reconnaissance collective, l'exaltation religieuse, la récurrence médiatique sont saints. L'état individuel ne représente même pas un « stade » dans l'évolution des sociétés et des civilisations. L'expérience individuelle, l'otium, la recherche intrépide, l'art, l'étude, l'extase, tout ce qui détache de la famille, tout ce qui émancipe du groupe, tout ce qui libère de la langue parlée, est maudit.

Scolie 1. La foi est préférable à la vue claire. Le bonheur est préférable à la curiosité.

Scolie 2. La communication orale et les dialogues entre les classes ou les communautés en conflit sont préférables à la révolte secrète des individus et au silence absolu que manifestent les livres.

*

Le dernier point concerne non plus le nombre mais la nature de la masse de référence. Quelle est l'identité de la plus grande masse ? Qui nomme « plures » ? La plus grande masse est la masse sans cesse accrue. Quelle est la masse sans cesse accrue ? Le tas de morts. Le roi Rachord est clair ; il n'hésite pas une seconde sur ce point et cette netteté est sans doute son principal apport à la légitimation que mendie l'effort de pensée. Le cœur du processus est le sacrifice. Le référent est le tas de morts.

Le « tas de morts » sera toujours le plus important dans les sociétés humaines, puisqu'il s'accroît de tous les vivants qui le rejoignent dans la mémoire de ceux qui survivent.

Scolie 3. Le tas de morts cumulatif est la masse de référence des sociétés humaines à écriture. De là l'invention des tombes (des villes d'au-delà en pierres), à l'aube des sociétés néolithiques, c'est-à-dire *en amont des cités des vivants* qui sont, elles, laissées au bois, aux feuilles, aux écorces et aux peaux.

*

Zwingli mourut en s'écriant :

— Vos ancêtres y seront aussi !

Les catholiques le découpèrent en morceaux parce qu'ils désiraient le manger comme une bête

sauvage. Myconius s'empara de son cœur et le jeta dans le Rhin en sorte que les catholiques ne le déchirent pas en le dévorant et ne le fassent pas leur en le digérant.

*

Le roi Rachord baissa les yeux lorsqu'il se résolut à retirer le pied de l'eau. Il murmura en dégageant ses orteils ruisselants et en abaissant ses paupières : « Je préfère ne pas penser et appartenir. »

Qu'est-ce qu'on appelle penser ? *De bello civili* interne. Guerre civile intestine. La pensée ne peut s'accommoder de l'exercice d'un pouvoir qui viendrait faire écran à sa curiosité. *Cur pur. Pourquoi errant.* C'est la faim intellectuelle sans cesse affamée (du moins, toutes les cinq ou six heures, la pensée de nouveau en alerte dans le jour comme le sexe s'érige dans la nuit, altérée comme la gorge angoissée, affamée comme le ventre creux).

La pensée ne se distingue pas de la tentative de pensée, c'est-à-dire du voyeurisme sexuel, de la carence, de l'aporie mentale, de la sécession sociale, de la peur excitant le cerveau, du regard animal et vital sur n'importe quelle anomalie qui désordonne le champ.

Un questionner que n'assouvit aucune réponse bée au centre de l'animation psychique.

Scolie 4. L'épiement anxieux ou désirant ne peut se soumettre à aucune mission ni soumission. Le qui-vive est vital.

*

Le roi des Frisons se tient sur le bord du cuveau comme un héron sur le bord d'un étang.

Intinctum pedem retrahens...

Mais le roi Rachord, loin de plonger l'autre pied dans l'eau froide, retire le pied droit qu'il avait commencé d'y engloutir ; il se retire du groupe qui l'entoure ; il se retire en lui-même dans sa mémoire et remonte, de nom en nom, tous les morts de sa lignée. Il pense : « La socialisation des petits qui naissent, qui apprennent la langue des pères morts sur les lèvres des mères vivantes, qui intègrent le groupe des aînés, est plus vitale que la réflexion des sujets qui vieillissent, qui se détachent et se méfient de tous les autres hommes. »

Alors le roi Rachord recule au fond de la nef et pense dans le froid. Ce recul dans l'ombre (cette rétraction au fond du cerveau) signifie : « Quelle que soit la manière dont je l'envisage, l'opération de la pensée, au fond de la psychè, sera moins immortelle que la reproduction sociale. »

L'âne de Jean Buridan – qui hérite directement de l'âne d'Apulée de Madaure – hésite d'une façon semblable.

Se dissocier est le seau de son. Intégrer est le seau d'avoine.

L'âne Lucius mâche l'air au-dessus de ses seaux, ne sachant que choisir entre le son et l'avoine.

Dans l'étable, se perd sur ses lèvres bourrelées une espèce de brume qui efface finalement ses yeux.

*

Penser au risque de perdre l'estime des siens, au risque de quitter l'odeur humaine, au risque de s'éloigner du cimetière, au risque d'être banni de sa ville, au risque d'être excommunié, au risque de mourir, tué par les Français, dans la solitude d'une chambre d'auberge. C'est Spinoza.

La morale est ce qui cherche à plaire aux défunts. La croyance dans n'importe quelle religion baigne dans la mise à mort *acquise* lorsque des troupes herbivores se *déguisèrent* en meutes carnivores et voulurent faire bénir, par la bête morte elle-même, le sang qu'ils avaient versé en la tuant. C'est Rachord.

Spinoza ou Rachord.

Penser ou croire.

*

Pauciores, dit Rachord à ses guerriers pour les détourner de Dieu.

Happy few, disait Stendhal à ses lecteurs pour les détourner de la communauté nationale.

Il faut comprendre l'usage de l'anglais chez Stendhal : Il n'y a *aucun mot* en français pour dire le petit nombre.

Les Romains possédaient ce mot magique de « paucitas ». Il faut imposer ce mot à la langue. Paucité contre majorité.

*

Rachord est formel sur un dernier point : Le Surmoi déteste se mouiller.

Plutôt les pieds au sec et l'approbation des autres dans la chaleur de l'enfer que le paradis seul.

Ainsi celui qui pense est au paradis. Cela ne fait aucun doute. Mais, au paradis, il est tout seul, tout nu, sans morts, grelottant, les deux pieds mouillés.

CHAPITRE II

On peut mourir de penser (1)

Oïstrakh et Stern étaient amis. C'étaient de véritables amis. Cette amitié dura vingt ans sans qu'elle se démentît jamais. Seule la mort, qui n'accomplit rien, y mit un terme. La dernière fois qu'ils se virent, ce fut à Londres, en 1974. Oïstrakh n'avait que soixante-six ans alors mais il sembla à Stern qu'il avait l'air complètement épuisé. Il avait pris beaucoup de poids. (Il allait mourir trois mois plus tard.) Isaac Stern prit la main de son ami et lui dit :

— Tu es fatigué, David.

— Oui.

— Quitte ton pays. Viens te reposer.

— Je ne peux pas, Isaac. Ils ne laissent pas ma femme et mes enfants voyager avec moi.

— Alors travaille moins.

— Je ne peux pas. Si j'arrête de jouer, je pense. Si je me mettais à penser, je mourrais.

CHAPITRE III

On peut mourir de penser (2)

Ulysse en haillons est reconnu par son vieux chien Argos.

Homère a écrit, il y a 2 800 ans, dans *Odyssée* XVII, 301 : *Enoèsen Odyssea eggus eonta*. Mot à mot : Il *pensa* « Ulysse » dans celui qui s'avance devant lui.

La scène est bouleversante parce que aucun homme et aucune femme sur l'île d'Ithaque n'a encore reconnu Ulysse déguisé en mendiant : c'est son vieux chien, Argos, qui reconnaît cet homme tout à coup. Le premier être surpris à penser, dans l'histoire européenne, est un chien.

C'est un chien qui *pense* un homme.

Je reprends la scène : Le chien est étendu sur le fumier. Au son d'une voix qui s'élève près de la porte, il lève la tête. Il voit un mendiant en train de parler avec le porcher. Mais le déguisement ne trompe pas longtemps le chien : il *pense* Ulysse dans le mendiant.

Or, au même instant, soudain, c'est Ulysse lui-même qui *ressent* qu'on le reconnaît dans l'espace (que quelqu'un « pense » à lui dans le milieu). Ulysse regarde autour de lui, il aperçoit, enfin, pas très loin du portail, gisant sur le tas d'ordures et de pailles souillées, son très vieux chien de chasse, Argos, avec qui il courait les sangliers, les cerfs, les lièvres, les bouquetins vingt ans plus tôt, quand il était le roi de l'île.

Ulysse ne veut surtout pas être reconnu. Il essuie en hâte une larme qui coule sur sa joue qu'il a préalablement salie avec un bout de bois charbonneux en sorte de ne pas être identifiable.

Argos, quant à lui, lève les yeux, tend son museau dans l'air, « pense » Ulysse dans le mendiant, remue la queue, couche ses deux oreilles, meurt.

Il pense et il meurt.

Ainsi le premier être qui pense dans Homère se trouve être un chien parce que le verbe « noein » (qui est le verbe grec qu'on traduit par penser) voulait dire d'abord « flairer ». Penser, c'est renifler la chose neuve qui surgit dans l'air qui entoure. C'est intuitionner au-delà des haillons, au-delà du visage

barbouillé de noir, au sein de l'apparence fausse, au fond de l'environnement qui ne cesse de se modifier, la proie, une vitesse, le temps lui-même, un bondissement, une mort possible. Nous sommes provenus d'une espèce où la prédation dominait sur toute contemplation. La contemplation, en grec, se disait theôria. La proie s'engloutissait dans le dévorateur. La proie n'était pas contemplable sans une agression presque immédiate, sans la destruction consécutive à la vision, et sans sa dévoration exhaustive dans les restes de la charogne désarticulée par chaque prédateur rassasié.

N'était contemplable, une fois leur propre faim assouvie, que le déchet du manger : bois, os, dents, crocs, défenses, fourrures, peaux, carapaces, plumes, excréments, fumier.

C'est le premier lexique.

Tous ces reliefs dans le champ visuel, vestiges du vivant, traces de la motricité des fauves, mnémotechnies de leurs morts, sont autant de lettres (en latin des litterae) qui formaient le seul contemplable.

Parménide a écrit que les signes (en grec les sêmata) sont d'abord les excréments des bêtes poursuivies, puis les traces qui indiquent leur chemin, enfin les astres (en latin les sidera) qui repèrent leurs parcours.

Les signes du passage des bêtes deviennent les signes de reconnaissance qui guident les chasseurs vers leurs proies – jusqu'à ce qu'ils se renversent soudain et deviennent les signes de piste qui permettent de retourner du lieu de la curée jusqu'au « foyer », jusqu'à son « feu », jusqu'à la coction des proies mortes et découpées, jusqu'à la possibilité du récit non seulement de chasse mais aussi de survie auprès des siens, assis en rond autour des flammes qui cuisent les proies mortes.

Le mouvement de revenir en arrière se dit en grec meta-phora.

Le mouvement de rebrousser le chemin se dit en chinois tao.

Les anciens Grecs de Turquie (comme les anciens Chinois du taoïsme) pensaient le penser comme un aller avec retour : noein et neomai. Ils pensent le penser comme un aller qui n'oublie pas le chemin par lequel il va. Un aller qui va tout en revenant déjà, tel est le chemin, la ruelle, la voie qui fait le fond de la pensée. Tchouang-tseu écrit : tel est le tao. Héraclite écrit, plus savamment, à même époque : c'est une énantiodromie (une course qui revient sur ses pas). C'est pourquoi les premiers penseurs de la Grèce, bien avant que la philosophie se constitue, désirèrent fonder le mot noos (pensée) dans le mot nostos (retour). Penser c'était errer n'importe où en se souvenant pourtant de pouvoir revenir vivant chez les siens à la sortie de l'épreuve de mort. Il y a un regret (en latin un regressus) jusque dans la hardiesse de penser. Il y a un chemin qui ne s'oublie pas dans ce qui pense. C'est ce que signifie le mot grec méthode (meta-hodos) : le chemin inverse (la voie récapitulative) où précisément le trans-port (la meta-phora) se fait à l'envers. Il y a un perdu qui s'aime sans finir dans le *mouvement nostalgique* de penser. Les humains sont-ils capables de penser sans retour ? Non. On comprend pourquoi Rachord pense tout d'abord, avant de prendre la décision de métamorphoser son corps, avant de l'enfoncer dans une nouvelle eau originaire : « Où sont partis mes morts ? » Un *regret* le saisit et il fuit l'eau éternelle pour les retrouver, après trois jours, là où les plus nombreux sont : dans la noirceur de l'autre monde où se recroquevillent, sous la terre, tous les morts qui s'y défont.

C'est ainsi que le vers 326 du XVII^e chant de l'*Odyssée* d'Homère décrit l'étrange *thanatos* (la volupté, la déflation, la dépression, la mort) du chien de chasse dans l'instant qui suit immédiatement sa *noësis* (son flair, sa pensée). Les ombres de la mort couvrirent les yeux d'Argos *juste après* qu'ils eurent perçu Ulysse qu'ils attendaient de voir depuis vingt ans.

CHAPITRE IV

Nâgasena et le roi Ménandre

Le Milindapanha fut rédigé en pâli. Il relate l'expédition militaire que le roi grec Menandros fit sur le Haut-Gange en – 122. Il augmente, orne, améliore un dialogue qui eut réellement lieu entre le moine Nâgasena et le roi Milinda lors de la conquête du Panjab. Milinda traduit le nom de Ménandre. Le chef de l'expédition des Grecs de Bactriane se rendit au temple de Sankheyya accompagné seulement de son lieutenant Démétrios. Nâgasena était déjà là. Il se tenait assis, entouré de quatre vingt mille moines bouddhiques. Le roi Ménandre prétendait être parvenu jusqu'à ce jour à réfuter tous les sophistes qui lui avaient été opposés dans toutes les régions de l'Inde qu'il avait conquises. « La pensée des Grecs, disait-il, est la plus hardie du monde connu. Même les Romains, lorsqu'ils furent nos vainqueurs, ont reconnu sa domination. C'est pourquoi ils ont adressé leurs enfants à Athènes et à Alexandrie pour qu'elle leur fût enseignée. »

Et c'est pourquoi, avec arrogance, Milinda (Ménandre), en arrivant au temple de Sankheyya, murmura à l'oreille de son officier Devamantiya (Démétrios) :

— Ce sophiste est-il seulement capable de discuter avec moi ?

Puis, considérant les 80 000 moines qui entouraient le révérend Nâgasena, le roi des Grecs ajouta :

— Quelle est cette foule qui nous presse ? La pensée n'est pas une opinion. Une seule pensée peut être vraie contre 80 000 avis qui concordent.

Mais Démétrios lui répondit :

— Mon seigneur, ce n'est pas une foule qui pense. Ce sont des disciples qui apprennent.

Alors, soudain, pour la première fois de son existence, le roi des Grecs sentit quelque chose qui, à l'intérieur de son crâne, s'était mis à frémir. Voici le texte pâli : « Tel un éléphant cerné par des rhinocéros, tel un nâya cerné par des garudas, tel un chacal par des boas, tel un ours par des buffles, telle une grenouille par un serpent, tel un serpent par un charmeur de serpents, tel un démon par un exorciste, telle une gazelle par les griffes d'un tigre, tel un rat sous les ongles rétractiles d'un chat, telle

la lune prise dans la gueule de Râhu, tel un oiseau heurtant les barreaux d'une cage, tel un poisson butant contre les mailles d'un filet, tel un homme qui entre dans la forêt, effrayé, alarmé, perplexe, anxieux, toute la chair de son cerveau s'étant mise à bouillir à l'intérieur de l'os de son crâne, l'âme de Ménandre pensa qu'il était possible que ce sophiste triomphât du roi des Grecs avant la fin du jour. »

CHAPITRE V

Le chemin de la pensée

Il y a un sanglot propre au fonctionnement de l'esprit qui fait couler le sang par les narines.

Il y a une relation de la pensée à la mort parce qu'il y a une relation entre le retour de prédation au foyer et la mort qui a été donnée, loin du foyer, dans le saltus, dans le désert, sur la banquise, dans l'outfield, dans la jungle. Il y a une relation de la pensée entre le prédateur que le chasseur guette et la proie morte que le prêtre découpe, cuit, distribue hiérarchiquement, que le groupe sanctifié par le nombre à la fois unanime et étagé consomme.

Mort, base arrière.

Dès qu'il y a un intrus dans l'espace, soit fuir (horizontalement vers l'horizon), soit s'enterrer (verticalement, par rotation, en sorte de forer le lieu lui-même et y disparaître).

On disait autrefois (il était une fois, c'est-à-dire du temps où les bêtes parlaient, c'est-à-dire à l'époque où les hommes de l'Antiquité, encore entièrement couverts de poils, étaient plus souvent les proies que les prédateurs, vivaient dans les arbres, s'abritaient dans les cavernes des montagnes) qu'un lieu maudit se révélait en renflant (noësis).

Une odeur de sang ancien « émane » de tous ces lieux de la mort donnée dans l'espace et « rémane » dans tous les arts. C'est le mot de Rembrandt sur la puanteur fécale de sa peinture quand les commanditaires avaient la mauvaise idée de s'approcher trop près de son chevalet dans son atelier, à Amsterdam, au troisième étage de la maison située à l'angle de la Breestraat et du Zwanenburgwal. Quand on s'approche de la fenêtre on peut encore voir le canal et l'imprimerie du rabbin Menasseh. Les chasseurs qui s'approchent de l'art sont d'abord terrassés par l'odeur pourrissante et nourrissante et périlleuse de jadis. Quand les femmes et les hommes sont pris soudain d'une espèce de malaise qu'aucune cause n'explique, c'est quelque chose qui vient de la mort, de l'instant qui suit la mort, de la consommation de la mort, ou du relâchement des viscères dans la mort, qu'ils sentent. Cette impression de désarroi mêlée d'anxiété ne présente pas du tout les caractéristiques de la peur ou de la nausée. Mise en alerte, bond, agrippement, étreinte elle-même encore bondissante, mortelle, affamée,

encastrante, dévorante, tel est le noos (la pensée archaïque). Tel est l'élan de penser au milieu de la charogne. L'esprit est une chair vivante qui persiste à vivre de ses morts. Jésus soudain s'exclame : « Qui m'a touché ? » Une femme avait serré entre ses doigts la frange de son manteau. Or, sur-le-champ, son hémorragie s'arrêta. Sur-le-champ le sang originaire a cessé de couler dès l'instant où les griffes de la femme ont touché le fauve originaire qui persiste dans le dieu.

*

Regardez les chats qui se glissent dehors, dans le jardin, qui gagnent la rive, dans l'aube. Soudain ils reniflent partout. Un congénère est-il passé ? Un autre animal ? Ils cherchent. Ils se posent une seule question en errant. Où est le Seigneur ? Ils lèvent les yeux vers le ciel encore nocturne, ils regardent à l'entour. Le Seigneur, à la vérité, ce n'est pas une question. Le Seigneur, c'est le lieu. Le Seigneur, c'est l'Aube dans le Lieu. Sans cesse leurs petites narines humides s'ouvrent et se referment sur lui dans l'obscurité qui se détruit.

*

Yagyu soudain sentit un sakki dans le jardin de sa demeure alors qu'il contemplait un cerisier (parce que son page, qui arrivait derrière lui, en train de porter son sabre, avait songé qu'il aurait pu aisément tuer son seigneur, d'un coup, dans le dos, à cet instant).

*

L'arroseur arrosé. La première figuration humaine à Lascaux : le chasseur tué par sa proie. Tel est le désarroi, et l'inquiétude qui s'y mêle, dans chaque corps qui dévore pour vivre, avant même la pensée. Ça pourrait m'arriver. L'inversion, du moins la rétroversion, l'énantiodromie, est à l'origine de la noèse.

Une étrange symétrie habite la pensée.

Sur une fresque de l'Égypte ancienne, comme sur la paroi de Lascaux, l'image touche encore la rêvée, en amont de la pensée. Les souris et les rats prennent leur revanche sur le chat. Ils l'emmènent les quatre pattes liées sur une barque. Un oiseau le chevauche.

La symétrie est toujours agressive. (Dans la nature la symétrie n'est jamais amitié entre deux hétérogènes mais envie mimétique entre deux êtres vivants qui dévorent. Dans la matière de même : tension électrique entre deux pôles qui s'opposent.) Dans la pensée archaïque la réversion argumentative va de proie à prédateur. Dans la politique elle va d'égorgé à égorgeur, d'absorbé à mangeur, de contenu à contenant.

Un papyrus égyptien du II^e millénaire montre un général Souris victorieux monté sur un chat tiré par des chiens. C'est ainsi que la pensée linguistique ne dément pas son origine d'images naturelles

renversées. La pensée poursuit les procédés de la rêvée. La pensée poursuit l'hallucination animale même quand elle croit s'en émanciper en l'habillant de mots. La question « Comment retrouver son chemin ? » couvre un champ beaucoup plus vaste que l'espace humain. Sur le retour des insectes aux nids, des poissons aux colonies, des abeilles aux ruches. Sur la rétrogression de tous les animaux vers leurs repaires. La question « Comment retrouver son chemin ? » est aussitôt temporelle : Comment retrouver la mère dans le présent ? Comment retrouve-t-on, dans ce qui s'offre sous les yeux de comestible, ce qu'on aime dans le passé ? Ce qu'on y but ? Comment retrouver l'état d'avant dans l'actuel ?

L'âme des humains comme les goûts alimentaires de tous les animaux sont dominés par la figure de la régression. Tout désir retourne au préféré. La compulsion de répétition n'est pas intrinsèquement mauvaise. Méta-phore en grec dit la même chose que trans-fert en latin. Le retour à l'identique c'est le conatus lui-même. *Il est vital de retourner sur ses pas*. Il est bon de dévorer avec délice ce qu'on mangea avec bonheur. La retrogressio est acquise en même temps que la migratio, parce que c'est le même mouvement ex utero qui vient fonder l'*ellipse* (aussi spatiale que temporelle) de la régression (aussi temporelle que spatiale).

*

Le mouvement de sortie ex utero constitue le naître.

La naissance extra-utérine des vivipares prédétermine la pensée.

Gnô c'est connaître. Ce connaître vient du « naître » lui-même. C'est le parfait de naître.

Connaître c'est avoir été engendré. Si naître c'est apprendre, être né c'est savoir.

Mouvements d'aller et de retour, tels sont d'abord les mouvements de connaître et de savoir.

Vagues d'avant la vie sur terre, qui se retirent pour revenir jusque là où la falaise s'effondre et invente le sable.

Gignôskô c'est reconnaître un être au son de sa voix, dépister un animal à l'écoute de son chant, distinguer un phénomène météorologique en inspectant la forme des nuages ou la direction du vol des oiseaux dans le ciel qu'ils traversent. En latin gignôskô devient cognosco. Cognomen est le signe de reconnaissance. C'est par excellence le nom propre. C'est ce qui permet la narration de sa vie à la singularité d'une forme. Chaque sobriquet est la trace d'une silhouette dans le champ. Même narrare ne s'éloigne pas de naître. Il s'agit d'*engendrer en détail le naissant sans fin*. Inénarrable a le sens d'inengendrable.

*

Thèse 1.

La pensée ne cesse de s'écarter pour revenir. Dans le vocabulaire grec ce noos-nostos institue la relation noétique. Dans la pensée c'est la relation elle-même qui constitue le lien.

Scolie 1.

En latin l'amitié de la natura naturata (la terre, les végétaux, les animaux) pour la natura naturans (l'élan physique qui les porte et le jaillissement solaire qui les nourrit et les éclaire) résulte d'une dépendance, propre aux vivipares, de contenu à contenant (selon trois modes : d'enfant à mère, de récent à ancien, de dévorant à dévoré). De là l'adhésion de la pensée à son exercice comme *mouvement temporel amorcé d'un retour*.

*

Héraclite à Éphèse eut une intuition obsédante qui surpassait toutes les autres. Le langage (logos) est ce mouvement en sens contraire (nostos dans le trajet, culpabilité dans la psychè, boustrophédon dans l'écriture). Héraclite invente le mot « enantiodromia » pour désigner ce mouvement qu'il examine jusque dans sa main en train d'écrire. Le soc de la charrue va d'est en ouest puis d'ouest en est puis d'est en ouest sans finir.

Il en va ainsi de l'écriture du soleil dans le ciel.

Il blâme Homère pour avoir dit : « Que périsse le conflit. »

Il n'y a pas de vivant sans la différence irréductible entre la femelle et le mâle et seul leur affrontement face à face et ventre à ventre les reproduit. L'harmonie est l'opposition dont la violence ne s'interrompt pas. Les vivants touchent la mort chaque fois qu'ils dorment. Les hommes, une fois éveillés, pétrissent encore les rêves où le désir qu'ils ont des autres êtres qui diffèrent un peu d'eux les oriente. Les potiers ne font tourner le tour ni dans un sens ni dans l'autre ; c'est dans les deux mouvements à la fois que le pot s'élève sous leurs doigts humides ; c'est ainsi que les potiers imitent la rotation de l'univers. Le mouvement de l'écriture alphabétique des Grecs est comparable au mouvement du tour car avec peu de lettres la combinaison de leurs traits note tous les objets divers, et même ceux qui ont disparu dans le passé, et encore ceux qui n'ont jamais été vus et qui ne présenteront leurs visages que dans le futur. La nuit et le jour sont un. La vis, qui n'est que courbe suivie de courbe, est droite. La route montante est descendante de la même façon que les deux versants, l'un éclairé, l'autre dans l'ombre, constituent la même montagne. Vie et mort échangent leur visage. Celui qui oublie complètement où mène la route arrive sans fin dans la lumière d'origine.

*

En Grèce, durant toute l'histoire de la philosophie qui suivit la vie du grand penseur éphésien (qui suivit le dépôt de son livre dans le temple d'Artémis Sauvage à Éphèse avant qu'il quittât le monde des hommes et qu'il s'enfuît dans la montagne), le reniflement du flair est appel, une fois surgi dans l'air, de l'odeur du passé. En termes grecs : la noësis du noos est nostos. Damaskios le Diadoque – plus de mille ans après qu'Héraclite refusa d'être roi à Éphèse –, au début du VI^e siècle, exilé non plus en Turquie mais en Perse, continuant à écrire comme le prince d'Éphèse, dans la même langue, employa les mêmes mots : « Car la connaissance (noësis) comme son nom l'exprime ne se distingue pas du mouvement de penser (noein). C'est ainsi que la pensée se porte (neitai) et "remonte" à l'Être. La pensée est donc neoesis (remonte). Si nous appelons neoesis la noësis c'est par synérèse. Le nous est

épanodos (en termes français : l'esprit est un mouvement qui va en refluant de la vie à l'Être). La noësis (le penser) remonte de la zôè (le vivre animal dans l'espace naturel) jusqu'à la ousia (l'étance de l'être au fond du ciel dans les astres). »

C'est ainsi que, dans la pensée de Damascius, la recherche noétique *remonte* vers l'origine dans la récapitulation des étapes du développement des êtres, de cercle en cercle, de la vie animale, de la nature, de la matière, du cosmos.

Sur ce point les platoniciens et les stoïciens pensèrent de même. L'ontogenèse re-produit la phylogenèse. La régression *remonte*.

Comme on dit des saumons qu'ils *sont* à la remonte, la pensée *est* à la remonte.

CHAPITRE VI

Sur le train emmenant Poincaré à Coutances

Henri Poincaré : « En arrivant à Coutances, descendant du train, nous sommes montés dans un omnibus. Au moment où je posais le pied sur la première marche de fer, l'idée me vint sans que rien dans mes pensées antérieures parût y avoir préparé. »

Rousseau fut pris d'une inspiration subite, d'une véritable inspiration *vocale*, en lisant dans le Mercure de France le sujet proposé par l'Académie de Dijon. Le trouble de penser vida son âme d'un coup et lui insuffla une voix résonnante foudroyante. « À l'instant de cette lecture, je vis un autre univers et je devins un autre homme. » C'est toujours le même souvenir qu'il en garde, plus de vingt ans plus tard, quand il écrit à Monsieur de Malesherbes, le 12 janvier 1762 : « Si jamais quelque chose a ressemblé à une *inspiration subite*... » et il ajoute que sa tête fut prise alors par un « étourdissement semblable à l'ivresse ». Pendant « plus de quatre ou cinq ans », Fabricius délogea le moi au fond du corps de Rousseau. C'est un transfert. Ce transfert vertigineux, voluptueux, persiste au-delà de l'écriture, au-delà des saisons. Le héros de Plutarque et de Tacite s'établit à demeure dans l'âme de Rousseau comme le démon dans Socrate. Puis comme Socrate dans Platon. Puis comme Platon dans tous les néo-platoniciens au cours du monde antique pendant mille ans. C'est ainsi que le mouvement de transfert irradie le fonctionnement mental.

*

L'*excitatio* qui monte lors de l'accouplement est un carnassier qui bondit et s'acharne sur sa proie. De la même façon un feu invisible *incendie* brusquement l'organisme tout entier de ceux qui pensent.

Lucrèce, quand il découvrit à Rome l'œuvre grecque d'Épicure, affirme, dans *De rerum natura* III, 1, qu'il fut saisi d'une « joie de nature sexuelle (voluptas) accompagnée de frissons qui avaient quelque chose de divin (horror) ». Les « murailles du monde » (moenia mundi) lui ont semblé soudain s'écarter (discedunt) dans l'espace comme une porte qui s'ouvre sur la surface d'une paroi laissant passage à une vue immense. C'est ainsi que les ravissements noétiques commencent par une violente dislocation de la continuité temporelle dans le rythme duquel se reconnaît un corps. Puis il s'agit d'un abandon de la maîtrise de soi comparable à ce qui est ressenti lors de l'éjaculation spermatique, ou encore lors de l'évanouissement psychique à la suite d'une émotion ou lors de l'évanouissement physique au cours d'une danse ou au terme d'une transe. Une perte des repères ravage entièrement l'âme. Alors, brusquement, c'est l'accueil ébloui d'une autre présence à l'intérieur de soi qui vient tout remanier.

Le mouvement de penser est un désagencement, qui commence par mettre l'âme à la peine, et où le réagencement, qui subitement le clôt, se fait euphorie.

Quand Xénophon décrit l'extase de Socrate à Potidée sur l'isthme de Pallène, il l'appelle une *catalepsie*.

Platon dans *Phaidros* 242 b décrit Socrate comme Suétone montrera César s'immobilisant devant le Rubicon. « Comme j'allais traverser une petite rivière, un signal (sêmeion) tout à coup se produisit dans l'air, et m'arrêta. » Là il s'agit d'une « pause divine ». La voix de son démon lui dit : « Suspend tout mouvement. Ne te risque pas plus avant. » Tout s'arrête alors. Socrate, sur le bord de la rive, se fige. César, sur la rive du petit fleuve rouge, Rubico, se fige. En chacun d'entre eux, tout, dans le même temps, après s'être entièrement fragmenté et désorganisé, se polarise.

La description de Platon est plus précise encore dans *Ion* 533 d : Le corps et l'âme, dans l'étrange moment temporel que constitue cette pause, sont « déplacés comme cela se produit dans la pierre qu'Euripide appelle Magnétis et que la plupart des hommes nomment Héraclée ». Cette hypnose particulière qui va, au-delà des formes, de substance à substance, définit l'*aimantation*.

Toutes ces expériences que j'évoque et les descriptions qu'elles proposent imaginent un ancien contenu soudain *relogé à l'ancienne adresse*. Relové dans le contenant. Réinvolué dans une poche antérieure.

Fondamentalement c'est l'aimantation de l'aimé vers l'aimant (vers le jadis, vers celle qui aimait, qui était soi) qui précède la parturition. C'est pourquoi Socrate se présente comme un *maieute* (un accoucheur) et n'hésite pas à comparer la pensée à un *maieuma* (un nouveau-né) qui sort de la mère pour aller vers la mère, pour replonger son visage dans les jupes de sa mère, pour s'y agripper comme dans une fourrure plus ancienne, pour mourir dans les murs de la cité.

Socrate prend enfin l'image de brins de laine qui permettent de faire passer le contenu d'une coupe dans une autre. La pensée est une transfusion, allant de la forme d'un récipient à une autre forme. Platon *Banquet* 175 e : La coupe la plus pleine se déverse dans la plus vide grâce au brin de laine. Mais le mouvement de la transfusion ne se réduit pas au brin de laine qui la porte. La capillarité renvoie à la façon dont la sève monte dans les végétaux. Poros signifiait à l'origine voie d'eau, voie de passage. L'aporie est alors une profonde sécheresse, une aridité qui attend au point qu'elle attire. L'aporie fonctionne à l'intérieur de la psychè comme les vases communicants. Comme la faim. Comme la soif. Comme le désir. (La capillarité est liée à l'irrigation comme l'énantiodromie est liée au labour. Les

deux écrivent sur la terre.)

*

Quelle est la force qui vainc la gravité et qui soudain aspire dans les siphons de l'aporie, de la faim, de la soif, du désir ? Ce n'est pas la pression de l'air qui fait couler le liquide au terme du tuyau. C'est le brusque déséquilibre du fluide lui-même. C'est la soudaine disproportion qui anime la métaphore (la transportation d'être à être). Il en va de même dans les langues qui engagent les transferts. Transport, synchronie et printemps sont liés. Toute la sève d'un seul coup monte, née du déséquilibre de l'hiver, l'ourse des cavernes sort de sa grotte, toutes les feuilles se déplient les unes après les autres, toutes les fleurs paraissent sortir ensemble dans une synchronisation qui émerveille et qui est le plus beau spectacle que la terre offre aux yeux de ceux qui y vivent.

Spectacle qui ne leur paraît si beau que parce qu'ils en procèdent.

Ils en naissent, donc, chaque année, ils *renaissent* avec lui.

*

Enfin cet instant de déséquilibre entre les deux forces mises en jeu est *brusque* ou *soudain*. Cette piaffe ou cette soudaineté caractérisent le temps référent. Autant lui laisser son nom français – merveilleux – de printemps. Le français « printemps » se décompose dans le latin « primum tempus » : c'est le premier temps dans l'ordre du temps, c'est le premier pas sur lequel le temps appuie sa rotation sur la terre, c'est le temps physique originaire. Cette soudaineté qui frappe le premier temps de la mesure du temps dans l'âme ou de la danse du temps au fond de l'espace est l'e-motio de la phusis. Le mot latin émotion veut dire e-movere, sortir de. Le mot grec phusis veut dire phuein, surgir. Le français « Il fut » vient du latin « Fuit ». Le temps passé de l'Être quitte soudain le registre de l'einaï, il recourt « tout à coup » au phuein. Le mot grec exaiphnès (tout à coup) définit ce premier « coup » qui marque le prin-temps : dans le premier temps frappé du temps de l'année naturelle l'Être quitte l'être pour la phusis comme le fœtus quitte la mère pour devenir non-parlant (infans).

Le dieu que Platon nomme Exaiphnès (Tout à coup, Soudain, Subitement) signifie la rupture temporelle entre deux existences. C'est l'équivalent de la naissance chez les vivipares.

De même entre deux états de la matière : lors du débordement de lave liquide lors de l'éruption volcanique faisant exploser « soudain » (explosivement) le champ de lave refroidie.

Entre illumination interne et transfiguration externe.

Entre deux mondes : la naissance. (Le brin de laine est dans ce cas le conduit amniotique.) Un surgissement imprévisible que ni la sage-femme, ni la mère, ni le fœtus ne peuvent anticiper.

Si cet instant moteur se révèle toujours une « inflation soudaine », est-il possible de distinguer l'expérience noétique de l'expérience extatique ? Peut-on différencier la transe chamanique de la volupté sexuelle qu'elle semble si souvent mimer ? Et l'instant orgasmique peut-il être discerné du spasme intracéphalique de l'ivresse ? Et qu'en est-il du flash éblouissant des drogues ? Et

l'illumination spirituelle qui transforme d'un coup tout le champ de ce qu'on pensait jusque-là ? Une inspiration, une vocalisation qui presse l'âme de façon inopinée, qui cherche à tout prix une surface de papier pour être réfléchi et notée ? La visitation impérieuse d'une image qui obsède au point d'impulser une récurrence ? Une cellule rythmique où peu à peu vient tourner sur lui-même un chant ? Une séquence onirique qui s'apprête à se faufiler dans la séquence verbale et à se rendre contagieuse dans le langage ? Une image, un visage, une « muse » possédant le corps et obligeant la psychè dans le temps, prenant de court le temps ? La reconnaissance immédiate de « l'autre corps » et l'attirance absolue dans un « autre monde » lors du coup de foudre amoureux ? Le frisson qui court sous la peau ou le chavirement esthétique devant tel site ? L'expansion des larmes en écoutant par hasard telle modalité de voix qui fait retour ou en lisant telle page qui touche au cœur ? La transe qui, à la suite du tournoiement, incurve le corps et le projette, les bras relevés en arrière, sans la moindre précaution, vers la terre ? L'extase mystique proprement dite qui renverse elle aussi le corps de celui qui prie quand celui qu'il est en train d'appeler l'envahit, la déploie, la module, alors que c'est tout le chant en personne qui l'inonde brusquement comme une vague à l'instant du reflux ?

Toutes ces expériences ont ceci en commun : la métamorphose est involontaire et le temps y est imprédictible. L'âme y est aussi subjuguée que l'esclave par le maître – que le petit par la mère – et le corps est plus ou moins sans conscience, déplacé, inversé, « hors de lui » comme il était jadis à l'instant de l'e-motio où il sortait « hors de la mère ».

*

Il n'y a pas d'identité (idem) dans la naissance, ni même de soi (self) dans l'âme du naissant, ni même de proprioception dans le volume de son corps.

De même il n'y a pas d'idem dans l'amour.

Platon a écrit dans *Phaidros* 255 c : La source jaillissante que Zeus appela désir (himeros), renvoie au temps où le dieu aimait Ganymède. Le flot jaillissait du corps de l'éraсте, sortait abondamment, se portait soudain abondamment en direction de l'éromène, une part pénétrait dans l'aimé, mais une fois Ganymède rempli, le *reste* de ce flot jaillissant (rheuma) se répandait au-dehors.

Il y a un « au-dehors du corps » dans l'amour – aussi bien du corps de l'aimant que du corps de l'aimé – qui est comme un *écho* : un éclaboussement du désir comparable au rebondissement d'une voix contre la paroi d'un rocher. Aussitôt le corps se retrouve sans « soi », « hors de soi » comme il était *juste avant* d'être pulmoné (juste après le premier monde, là où il vivait dans l'autre monde de l'autre corps). L'Être, redevenu pure extériorité, se projetant sur la paroi, *rebondit* vers l'origine.

Cet « au-dehors du corps » qui revient sur le corps ce sont les ailes qui poussent sur la part du roi (geras) du corps (les épaules).

Ces ailes sont comme des vestiges du débordement dans le Dehors.

Reste du flot d'Himeros.

C'est ainsi que, dans la vie psychique, la pensée est comme « portée par des ailes » et vole dans les trois mondes.

CHAPITRE VII

Je rassemble maintenant les thèses qui précèdent après que je les ai laissées surgir en désordre. La mort est très tôt dans la pensée. Peut-être même aussitôt. La pensée est comme un retour de chez les morts. Mais la mort est là, plus tôt encore, avant la pensée, dans la rêvée. Le rêve est un retour des morts tués ou dévorés. Leurs images les montrent redevenant dans la nuit tuant ou dévorant ; en tout cas menaçant. La faim est le principal problème du corps. La faim étend son règne dans l'espace par la mort. Elle consomme de la mort. Elle déplace sur la surface de la terre chaque corps qu'elle contraint à se mouvoir soit afin de se nourrir soit afin de fuir une mort prématurée ou brutale. Autour de la tête ou du mufler qui s'avance la pensée est d'abord un flair, le noos est d'abord un nostos, l'opération de penser, la noësis, s'efforce au revenir absolu de ce qu'elle a senti au sein de ce qu'elle sent. Le fond du corps, dans la pensée, cherchant ses retrouvailles soudaines auprès de l'objet perdu dans l'instant moteur, dans le surgissement imprévisible, dans la « soudaineté » de la naissance, *court* vers une sorte de premier temps qu'elle rejoint dans le nourrir-mourir. Tout court vers le printemps et, derrière le printemps, la naissance. Quand la pensée trouve, la psychè est précisément, comme le printemps dans l'année, joie éclatante, nutritive, expulsante, parturiente, reproductrice, extatique. L'impression que ressent le penseur est d'abord une sensation de retrouvailles. De rebourgeoisement. C'est ainsi que je commence, en commençant ce livre, par ouvrir le merveilleux triptyque des trois états physiques où s'accomplit l'activité noétique ; joyeuse ; voluptueuse ; extatique.

*

La lucidité est l'état *joyeux* du cerveau humain. La vision juste. Ni l'effet de loupe ni la vision floue du presbyte ni le gondolement de la myopie ni l'impression lointaine d'un télescope ne s'accompagnent d'une telle joie. Le bon fonctionnement de l'organe, telle est la première joie. Netteté de la vision, panoramie du guet, la lucidité est comme le ciel bleu, aoristique, sans nuages.

C'est sa profondeur en personne qui bleuit l'espace qu'elle contemple.

Et du fond du ciel la lumière éclaire comme l'eau de la source coule de source. Coule claire, jaillissante, transparente, éblouissante, presque vivante sur les pierres et entre les racines et les fleurs. Cette image de la diaphanéité, de la clarté lumineuse, baigne les œuvres d'Aristote et de Spinoza. C'est la joie que Spinoza appelle *laetitia*. C'est la connaissance du troisième genre. Comme le bouquetin bondit de roche en roche, tout vient sous ses pieds comme de juste, l'animal ne titube pas, ses sabots ne cherchent pas leur appui, il saute, il trouve.

*

La volupté réfère à la *jouissance sexuelle* où le corps s'aime au point de se reproduire en jaillissant à l'*extérieur* de lui-même. L'instant de l'éjaculation des semences est lui aussi un soudain. C'est le Aha qui ouvre le Aha-Erlebnis. C'est l'aoriste des Grecs dans Eurêka. C'est un reste du rôle qui monte du jadis. Le court-circuit dans le cerveau à l'instant de la trouvaille est le *rencrantement soudain* du sexe dans l'autre sexe. C'est l'origine non plus en tant que naissance mais en tant que *conception* qui anime la pensée. Le Aha survient à la suite de la tension, de l'effort, de la recherche, de la contention, de la congestion de l'étrange muscle qui habite la caverne crânienne. C'est la solution – tombant du ciel – apportée au problème. C'est le mot juste – ou plutôt *retrouvé* – surgissant sur les lèvres, éjaculant le sens qu'il est seul à incarner. Il y a bien une volupté sanguine, ensanglantante, érigeante, affluante des signes. Alerte dans le cortex, tuméfaction de l'âme, expansion vers le haut du haut du corps. Brusque mise à feu des neurones. Une page de Konrad Lorenz décrit la fièvre d'un chimpanzé qui trouve tout à coup une caisse pour lui servir de marchepied afin d'atteindre le régime de bananes qu'il convoite mais que sa main seule ne peut agripper. Une exaltation heureuse, avant qu'elle entraîne ses bras et ses jambes à se hisser, se lit sur son visage. Tout se coud d'un coup, tout à coup, dans ses yeux, comme lors du « coup » de foudre de la reconnaissance amoureuse. Les yeux du chimpanzé s'écarquillent devant la caisse comme le regard du chien Argos « pensant » Ulysse dans le mendiant affreux qu'il aperçoit près du portail.

*

Par le mot *extase* j'évoque enfin tous les courts-circuits possibles, aussi bien symboliques que désymbolisants, même dissociants, quelque difficiles qu'ils soient à qualifier au sein de l'exercice de penser. Les breakdown, les crève-cœur, les colères aussi peuvent être des extases. On quitte le réel. Ce sont les trous noirs sémantiques du monde intérieur. Tout se rompt d'un coup comme dans la dépression.

Le contenu franchit la paroi.

Le continu sature, déborde, dévaste tout à coup l'expérience culturelle, acquise, linguistique, ou rituelle.

Quelque chose de l'extériorité l'emporte sur le corps.

Cette ek-stasis propre à la pensée peut être mortelle.

Le chien Argos en reconnaissant, vingt ans après, le chasseur dans le mendiant, son maître dans le

chasseur, son attente dans l'arrivée, meurt.

Le roi Rachord ôte son pied du monde des vivants, l'ôte de la cuve baptismale, l'ôte de la promesse paradisiaque, l'ôte de l'affection de Dieu, parce qu'il refuse de laisser convertir son âme à la métamorphose requise, s'engloutissant dans la pensée de ses morts, expire enfin son souffle par une *bouche devenue noire*.

Thèse.

Il y a un contenu à nos pensées.

Que la pensée ait un contenu veut dire : on peut mourir de penser.

Rachord meurt.

Argos meurt.

Il y a deux façons de mourir de penser.

1. On peut mourir de penser *noématiquement*. Tous les martyrs meurent à cause d'une pensée. Les tyrannicides s'exposent à la mort qui vient alors prouver leur pensée. (Giordano Bruno brûle sur le champ de fleurs.)

2. On peut mourir de penser *noétiquement*. Soudain l'effort de pensée, la *noësis*, ne débouche plus sur rien (Marcel Granet dans son bureau). Elle se bloque (saint Thomas dans le scriptorium).

CHAPITRE VIII

La mort de Marcel Granet au mois de novembre 1940

Marcel Mauss, comme il était juif, perdit le droit dans la France occupée par les Allemands de diriger une institution française. Marcel Granet reprit le poste que la déchéance du grand ethnologue laissait libre. Il le fit par amitié pour Marcel Mauss et avec son assentiment. À la fin du mois de novembre 1940, Marcel Granet se rendit à Vichy. Il rentra à Paris, revint chez lui, poussa la porte de son bureau, s'assit à sa table, mourut. Qu'est-ce que Mireaux ou Carcopino ont pu dire à Granet ? Son esprit s'est grippé. Son âme s'est choquée. Les lois anti-juives avaient été promulguées. Pétain avait serré la main d'Hitler. Un savoir pire que ces lois d'infamie lui fut-il communiqué alors ? Toujours est-il qu'il y eut un *noèma* que son cerveau ne put inclure. Le noème a dérouté la noèse. Il y a de l'ineffable à l'esprit, lui-même territoire occupé à partir de l'âge de dix-huit mois par la langue nationale après avoir vécu englouti dans l'émotion maternelle vocale dans laquelle il logeait.

CHAPITRE IX

La dépression nerveuse de Thomas d'Aquin au mois de décembre 1273

Thomas d'Aquin lui aussi est assis devant son écritoire. Le plus grand théologien du Moyen Âge est assis dans le scriptorium du monastère exactement comme le grand sinologue Marcel Granet dans son bureau en revenant de la gare après être descendu du train qui venait de Vichy. Il a sa plume d'oie taillée à la main ; le bec de la plume de l'oiseau est plein d'encre ; soudain la main lâche la plume ; il s'interrompt d'écrire ; c'est le début du mois de décembre 1273. Devant lui son assistant, qui s'appelle Raynaldus, lève les yeux quand, tout à coup, le docteur de l'Église, énorme, gigantesque, jette tout le matériel d'écriture par terre. Raynaldus se met aussitôt debout. À vrai dire il ne sait pas très bien quoi faire. Il est désemparé. Il l'interroge. Pourquoi son maître vient-il de jeter peau, plume, encre, grattoir par terre ?

— Je ne peux plus, dit saint Thomas.

La seule chose qu'il ait ajoutée plus tard (selon la *Vita* rédigée par Guillaume de Tocco) : « C'est de la paille. » (Mais il faut traduire : C'est *comme* de la paille car Thomas d'Aquin a dit en latin : « *Sicut palea.* ») C'est ainsi qu'au cours même de la crise dépressive le plus grand théologien qu'ait connu l'Église a encore le courage d'une ultime métaphore – la culture conçue *comme* quelque chose qui ne vaut rien, comme un pauvre végétal desséché. Comme du foin. La bibliothèque qui l'entoure est considérée par lui *comme* une poignée de paille. Puis il ne parle plus. Il laisse inachevée la *Somme théologique*. Cette dépression, qui va aboutir à la mort, est une dépressurisation définitive de la noèse. Là, ce n'est plus un noème (un contenu de pensée) qui bouche le cerveau. C'est la noèse (l'opération de penser) qui ne se fait plus. Qui se vide dans l'espace. Thomas d'Aquin n'écrit plus, ne pense plus, ne parle plus, ne contemple plus, ne prie plus, meurt au début du mois de mars 1274.

Telle est donc la thèse que je veux examiner à l'intérieur de ce neuvième volume de ce dernier royaume.

Le peu que nous désirons avec tant d'ardeur nous attend plus loin, méconnaissable, impensé.

Le peu que nous pouvons penser surgit comme un mendiant près d'une porte, que seul le plus ancien en nous reconnaît, en tout cas dévisage s'il en a le courage.

La pensée hume l'espace comme le flair. Elle subodore. Elle saisit quelque chose du monde qui arrive sans qu'elle le retienne. Sans cesse nous nous dirigeons vers ce peu-là qui tout à coup vient s'ouvrir dans l'extase (ou se perdre dans l'extase extrême, définitive, de la mort).

Or, dans l'un ou l'autre cas, c'est jeter un regard sur l'abîme, aspirant à l'abîme, dansant au bord de l'abîme.

J'ajoute cette conséquence étonnante : La maturité définit la saison où les parfums s'ouvrent dans les airs et se portent vers leurs principaux prédateurs. L'âge est la porte de la beauté.

CHAPITRE X

Transe introversive

Sandor Ferenczi à la fin de sa vie affirmait que la capacité de penser était liée à un événement traumatique infantile ayant frôlé la paralysie psychique complète.

Un bon penseur est un homme qui a connu son cerveau en apnée.

Pour le dire sous un mode cartésien : une « substance pensante » (*res cogitans*) est celle qui a rencontré une fois le *vide*, à l'intérieur duquel elle est venue se déployer. Il faut se représenter la cavité intracéphalique comme une grosse coquille d'escargot, la substance qui en épouse si étroitement la forme lui advenant par capillarité.

Quatrième façon de dire : La psychè qui a connu un danger de mort psychique, non pas parce qu'elle lui survit, mais en tant qu'elle recouvre, dans un second temps, son qui-vive animal, encore que ce dernier y ait perdu sa modalité originaire, tel est le mouvement en rouleau, en révolution, en circonvolution, qui porte la pensée.

Pour le dire d'une cinquième façon : Le monde interne vivant, une fois qu'il a été envahi par le souffle, lors de la naissance, puis par la langue, dans l'enfance, dès qu'il fait retour sur lui-même à partir de ce qu'il a perdu, c'est-à-dire dès qu'il *pense, compense* un abandon aoristique. À cet abandon le corps fut confronté de façon vitale à l'instant de la pulmonation, dans un premier temps, à l'instant natal, en sortant de sa mère. Là est le grand vide déchirant, amplifiant, natif, et lui-même perdu à l'intérieur de la perte, quittant la Perdue dans l'espace. L'âme « retient » son souffle dans la pensée. Voilà pourquoi le fonctionnement noétique, au fond du corps solitaire, s'acharne en recommençant tout à partir du souffle tout neuf (le mot grec psychè veut dire souffle) qui n'est qu'un élément second, par rapport à la mort qui surgit d'abord dans la naissance. C'est l'inspiration.

D'abord penser remplit un vide. Comme chaque printemps, année après année, naît de la désolation, de l'obscurité, de la glaciation, de la désertification, de l'hiver. Remplit une tête qui s'est tout à coup vidée à jamais, qui a éprouvé le temps mortel, qui a fait l'expérience de la carence nutritionnelle ou du désert affectif. Peu à peu la pensée choisit l'intensité du spasme, préfère la musculation noétique, la

population noématique, à la contemplation terrible de ce qu'elle avait à éprouver comme un abîme (une perte, un abandon, un vide, un désert, un hiver).

La pensée caractérise, chez les hommes, des survivants parmi les vivants.

Tout printemps est un Survivant.

Les penseurs – ces survivants – sont ceux qui éprouvent le besoin de tout reprendre à zéro pour comprendre ce qu'ils ont vécu. Pour retourner sur ses traces et y saisir des témoins. Un penseur est un survivant qui *revient* dans le monde où pourtant il est né autrefois pour à peine y survivre.

Comme sa sensation est une compensation, sa préhension devient une compréhension.

L'intelligence à vif dépend du degré d'imminence de mort que l'âme a approchée.

Faut-il admirer les penseurs ? Non. Un surinvestissement de la pensée est la conséquence d'un désinvestissement traumatique proportionné. Thèse 1. Il faut se méfier de la pensée. La noétique est traumatophile : *La pensée aime le difficile à penser car plus c'est difficile moins cela abandonne.*

*

Le surinvestissement du langage de la part de celui qui en fut désinvesti le plus violemment, ou le plus radicalement, ou le plus désespérément, est du même ordre.

C'est sous ce second mode que la pensée a à voir avec la littérature.

La pensée cherche dans le vide avec la langue que l'âme a acquise. Mais la littérature, c'est la langue elle-même qui se cherche, se retournant sur elle-même, vide de tout contenu.

Rien ne saura lier avec autant de force un homme à sa passion que la mort à laquelle il a réchappé grâce à elle. Mais ce lien à la mort est de ce fait indissoluble. Il ne se dégagera pas de sa blessure avec son couteau, – avec son stylos. Le penseur, confronté au risque de mort psychique, est un plongeur de Paestum qui s'élance dans la mer Tyrrhénienne. Il plonge dans une diachronie autrement plus grande que ce que synchronise ce qu'on nomme l'actualité. Il plonge dans un temps plus grand que l'espace géographique, dans un abîme anachronique plus profond que la séquence historique ordonnée autour du moment où il est né jusqu'au jour qui vient dans l'heure qui suit. À partir du gouffre traumatique, il se perd dans plus grand que soi. Ce « monde plus grand que soi » se perd dans un monde aussi vaste que l'utérus de la mère pouvait l'être pour la marulla des tout premiers instants. La Perdue, voilà l'objet. La Perte, voilà l'appel. Se perdre avec la perdue, voilà ce que désigne le verbe méditer : se perdre dans l'objet.

Comme Mèdeios dans Mèdeia (comme au cours de la méditation l'enfant non né de Mèdeia est à jamais perdu dans les eaux de l'outre au fond du ventre de sa Mère noire, Mèdeia).

La faim, qui détruit, à chaque manducation, ce qu'elle prend du monde, qui reperd, à chaque défécation, ce qu'elle a pris du monde, qui se vide sans fin pour s'affamer sans fin, tel est le moteur (la motio) de la prédation.

La noèse est le seul « au-delà » que se soit découvert la prédation (alors que la prédation persiste partout, à l'état non sublimé, dans le commerce, l'apprentissage, le désir sexuel, le mariage qui associe les liens et les biens, la transmission des langues, l'échange et la fructification de l'argent, le déchaînement de la guerre, la rivalité des honneurs, l'émulation des œuvres, la compétition des

salaires, la concurrence des places, la lutte des pouvoirs).

*

Est-ce l'identité évolutive qui jouit dans la jouissance noétique ? Est-ce le pronominal acquis lors de l'apprentissage linguistique qui s'abuse et se conforte dans la joie de son fonctionnement ? Le cerveau copie le fœtus. Il est comme un fœtus dans le fœtus. L'un et l'autre s'arquent pour se replier sur eux-mêmes, d'une façon morphologiquement similaire, le premier dans la cavité céphalique comme le second dans l'outre maternelle. Les lobes cérébraux, le corps du fœtus, tous les deux sont entourés d'eau, tous les deux sont retenus par des membranes qui les enveloppent, tous les deux sont accrochés à des parois. Cerveau et fœtus sont des créatures aquatiques absorbées dans un corps, retournées sur elles-mêmes, inclinées vers le dedans, cachées du jour, protégées de l'air. Le cerveau est un fœtus qui est farouche, auquel s'ajoute la peur, ou du moins l'alarme vitale, qui se tient en retrait. C'est un être vivant qui ne veut pas s'exposer dans le monde visible. Le cerveau est le seul organe du corps humain insensible à la douleur. Une fois le crâne ouvert, inutile de craindre la plus petite souffrance sous le stylus qu'on pointe ou sous l'électrode qu'on avance. Le cerveau est un être muet qui tient à rester digne du destin qu'il connaît dans son silence. C'est un animal sauvage qui ne veut pas naître, qui tient bon, qui ne cède pas, qui ne s'enfuit pas du monde où il a été conçu et où il demeure. Il se replie, insensible, il se concentre, il reste seul, il s'isole concentriquement sur son vide, dans l'attente qui règne dans ce vide.

La substance nerveuse, la res cogitans, prématurée dans le temps, reste en partie libre, à l'état de roue libre dans son fonctionnement, creuse dans son repli, persiste à demeurer pour une large part inaffectable ; elle ouvre à partir d'elle, où qu'elle se porte, une espèce d'espace ou d'espacement, d'angle, d'intervalle vide, de zone franche, de no man's land inoccupé.

Il faut souligner « no man » dans l'expression « no man's land ».

Les connexions inorientées – in-instinctuelles, in-humaines, in-sensibles – font peut-être le propre de notre espèce étrange.

Notre espèce est étrange à force d'être prématurée à un terme, inachevée à l'autre.

L'homme est un animal sans genre, inhumain, sans essence, sans destin.

*

Alors il faut penser en sentant. Il faut penser en pâlisant. Il faut penser en ayant un peu peur de ce qui va s'ensuivre. La pensée doit être passionnante à celui qui la découvre dans la surprise de découvrir. Elle ne doit jamais cesser d'être troublante, anxiogène, anxieuse, conflictuelle, traumatique, ou bien elle ne pense pas. Le corps, quant à lui, pâtit de la découverte que l'âme fait. Un argument l'excite – et bouleverse le circuit ancien et ses connexions habituelles. Archimède nu sous les cendres vivait sa pensée comme plus explosive que la bataille qui faisait rage lors du siège des remparts de la cité – ou même que le volcan soudain rallumé au-dessus de Syracuse et projetant sa nuée de fer et de soufre sur les toits et les murailles.

Dans la cavité intracéphalique la mise en route des neurones ne connaît aucun délai au cours du développement du cerveau. C'est ainsi que *l'enregistrement de l'expérience précède la naissance*. Cet étrange enregistrement est sans récursivité, sans retour sur soi : cet enregistrement n'est pas encore la mémoire linguistique. Étrange rouleau qui roule sans mémoire. L'expérimentation de la vie est de loin antérieure au souffle et cette impression est encore de l'ordre de la sensation. L'audition du milieu est de loin antérieure à la possibilité de la langue humaine.

Entendre et vivre sont antérieurs.

Naître et penser sont en revanche exactement contemporains. Tous deux s'assemblent ainsi – ni dans leur conception, ni dans leur origine – mais dans l'instant de la nativité : en frères d'armes ; en contemporains de la perte.

Penser consiste à revenir en arrière de soi à l'aide de la langue acquise en sorte de fonder, de nouveau, à nouveaux frais, dans une excitation presque génitale pour une autre vie – à frais linguistiques absolus dans un souffle tout neuf –, le surgissement dans l'air.

Lors de la naissance du corps la question de la totalité émerge au cœur d'un être qui n'est plus le même. S'il y a une question de la totalité pour le vivipare qui quitte l'état fœtal et le monde utérin c'est en tant qu'elle n'est plus. Et lorsqu'il entre dans le monde atmosphérique, une fois le fœtus devenu infans, une fois que le corps se découvre sexué, en effet la totalité n'est plus du tout. Il découvre le réel.

Thèse 2. Rétrospection. Cette totalité qui est ressentie comme ce qui n'est plus signifie qu'elle a été. Le temps surgit après coup (et se prouve de la sorte) dans la sexuation. Le temps est une faux, une falx, un couteau, un saxum, une sax. Il se prouve de la sorte : Il y a un jadis incontournable au fond de l'âme. Il y a « eu » une complétude. Une poche a « été » étanche. La fusion est connue de tous, dans son silence, au temps de la solitude. Sa perte est la première épreuve atmosphérique dans la détresse pulmonaire de chacun, dans la projection de la parturition, dans l'effroi ressenti devant un monde inconnu, dans la menace de mort, dans la révélation du corps sexuel c'est-à-dire sexué, sectionné, coupé, coupable.

La pensée se déclenche dans la perte, comme la faim dans le corps se déclenche pour dévorer jour après jour la végétation ou l'animalité mortes, comme la langue *consomme* en vérité la *perte* de tous les objets du monde qu'elle vient désigner, et c'est pourquoi la langue, une fois acquise, viendra à la pensée comme aimantée par un deuil semblable à une castration, à une sexuation, à une différenciation, à une morsure : à un remords au sein de chaque morsure.

Mais, de même que la vie atmosphérique forme le corps pulmoné, parlant, social, de même la vie intra-utérine a formé le corps fœtal, émotif, solitaire. Parce qu'il y a un effet d'après coup, il y a un regard en arrière. Parce qu'il y a un jusant, il y a ce vide nu et ces épaves rejetées par la mer. Il y a « eu » un câblage propre à l'expérience antérieur à la langue et à la mémoire. Il y a du cognitif prénatal. Il y a de la relation, il y a de l'ombilic, il y a « eu » un monde en amont de la res cogitans toujours aux aguets et plus ou moins dépressive. Il y a un étrange écheveau de brins de laine humides qui sont tissés avant le soleil et qui font communiquer entre eux les mondes en amont. Toujours il y a un royaume lointain et solitaire avant que la société étende sa domination. Toujours il y a eu des chants avant la mère et une médiation aphone avant la langue.

Scolie 2.

De façon paradoxale pour un être qui naît, la nature de l'extase est introversive. Les vases communiquent par le premier vide qui appelle la substance qu'il côtoie et qui fait qu'elle monte à proportion de ce vide, en procède, re-vient, s'échange. La désolation, la tristesse, la dépression, toutes les trois internes, offrent au corps de se laisser envahir. La formidable perte qui fait le fond désertique de l'âme atmosphérique autorise qu'on se laisse engloutir dans le site qu'on contemple. De la même façon le désert, l'absence, qui fait le fond de l'amour, permet à l'autre de prendre une place inimaginable, considérable (plus grande que ipse et plus grande que ego) dans le véritable néant de l'âme abandonnée.

CHAPITRE XI

Soleil

Les fleurs embaument sans qu'elles aient de nez.

Le soleil éclaire sans que cet astre possède de regard.

La langue parlée n'a pas besoin de la conscience qui la réfléchit : à vrai dire elle s'abuse dans le reflet d'un corps énigmatique auquel elle donne des noms de mort prélevés dans le stock ancien des sobriquets et des patronymes des géniteurs qui ont quitté le monde.

Longtemps le fonctionnement de la langue parlée a été et est mimétique, a été et est dépourvu de conscience propre.

Il se trouve que tout mouvement auquel nous participons, quand il ne cause en nous aucune gêne et ne provoque aucune douleur, nous est imperceptible.

Nous ne percevons pas davantage la relation qui peut être faite entre les corps qui se déplacent et ceux qui ne se transportent pas dans le moment où les premiers progressent à une vitesse comparable.

Thèse 1. De même que sans cesse le temps passé s'oublie dans le monde vivant et que nous héritons de son évolution sans que nous y ayons participé, de même nous perdons le souvenir d'avoir un jour péniblement appris l'organisation et le lexique de la langue que nous parlons à l'instant où nous pensons.

La rêvée persiste au fond de la pensée, elle n'y oublie pas entièrement le sommeil qui l'avait offerte au crâne, mais elle ne l'y perçoit plus. Car la pensée aussi est un sommeil. Elle ne perçoit que les objets manquants que son rêve fait revenir sous forme d'images mensongères.

L'imaginaire est plus profond et plus insistant que tous les symboles, oppositions, clivages, langages, rôles, signes.

La pensée va où elle veut dans le rêve de la même façon que la mort frappe où elle veut dans la nature en sorte d'alimenter la vie et de l'étendre.

*

Scolie 1. Si la vie puérile, de nature linguistique, est un souvenir qui dure toute la vie, la vie fœtale n'est pas de l'ordre de la réminiscence. La vie intra-cervicale sera toujours antérieure à la mémoire que la langue fabrique en lui procurant ses repères. La condition au sein de la vie *in utero* est la structure de la structure. Elle est comme son sommeil en train de rêver toujours. La mise en place du réseau est immemor. N'est mémorable, *sub sole*, que l'être qui, ayant appris à parler, en parlant inscrit ses traces dans le second monde, les distingue en les nommant, et les accorde à sa lumière. Les mythes répondent au même besoin vital que les rêves qui les précèdent. Les images des contes accomplissent des désirs que les mots à peine acquis sur les lèvres terrifiantes ou sarcastiques de ceux qui les enseignent ont peur de désigner dans la vie ordinaire. Les séquences oniriques préforment les intrigues enchanteresses qui hallucinent des solutions aux frustrations de la même façon que les tragédies déclenchent des extases qui, ôtant la peine de passer à l'acte, présentent peut-être un caractère cathartique, en tout cas accordent à l'âme un modèle onirique qui la défie. Mythes, tragédies, discours, fantasmes, rêves mentent sans finir et se prolongent sans fin comme des naissants tombant dans le monde. Toute âme – même celle d'un tueur, d'un philosophe, d'un saint, d'un prophète, d'un fils de Dieu, d'un larron – se retourne sur soi et se débrouille avec ses contes de fées en préparant son meurtre, en peaufinant son argument, en construisant la dimension de son martyre, en accomplissant ses images dans l'ordre énigmatique où elles lui sont venues avant de se repaître de tous ses morts qui hèlent tous ses souvenirs.

*

Scolie 2. Le premier cri s'élève dans l'abandon du corps hôte.

Tout ce qu'on dit en poussant son souffle est d'abord un adieu.

Aussi tout ce qu'on pourra dire dans la langue qu'on apprendra dans la lumière signifiera-t-il d'abord cet adieu à un royaume antérieur, sonore mais non parlant, interne, replié, secret, non lumineux, solitaire.

Chronos dévore aussitôt ceux qu'il engendre dès l'instant où ils sont expulsés dans la lumière et qu'il les y découvre.

Le dieu Temps dévorera tous les êtres vivants que la projection de la lumière sépare entre eux dans le monde visible et que la sexualité oppose entre eux pour les renouveler.

Et le soleil s'éteindra et l'espace se dévorera lui-même, et en se dévorant dévorera le temps où l'espace s'est éployé, dévorera la terre, dévorera le souvenir des animaux et des hommes et des rêves et des mots.

Le souvenir de la mort elle-même disparaîtra dans la nuit où toutes les langues humaines se seront réabsorbées en même temps que les souffles qui les adressaient au vent astral qui passe.

CHAPITRE XII

Le fil d'Ariane

Un tronc d'arbre. Une arête rocheuse. Un angle mort au regard des autres prédateurs. À l'intérieur de cet angle on plie ses jambes, on se cale, on s'accote, on s'arc-boute, on se terre et on regarde. On regarde à vide, et à l'abri, mais on regarde. Même lire regarde. Veillance, malveillance, tel est le guet qui se tient replié au fond de la pensée ; il se replie encore ; il se rétracte davantage ; il ne pense qu'à bondir pour tuer tant la faim creuse son corps et extasie son regard jusqu'à rêver des proies dans les formes qui l'entourent.

En grec si le mot « nous » (esprit) vient du mot « noos » (flair), ce premier reniflement dans l'air prend naissance à partir du lieu dissimulé où on dissimule de nouveau son corps dans l'espace externe, où on dissimule sa pensée, où on garde le secret sur ce que le corps va faire – avant de se jeter à toute allure sur son passé qui passe.

Les animaux sauvages ont bien sûr eux aussi, comme les chasseurs, un noos, un angle, un renconnement où se concentre ce qu'ils sont en train de sentir, un repli, un front, une caverne, un abri, un repaire d'où va surgir tout d'un coup l'agression imprédictible.

Alcman, fragment LV : Qui peut dire le noos d'un autre être ? Le noos du tigre : le projet et le repaire du tigre ? Qui peut dire la pensée d'un oiseau ? Le vol en cercle autour de son nid qu'effectue comme une toupie le rapace qui danse dans le ciel en déployant ses étranges bras de plumes ? Cachant son bec, ses serres, son œuf, son nid, au plus haut du monde, au point le plus escarpé de la terre érigée dans le ciel ? Qui peut rendre raison de l'aller et le retour de la panthère tachetée n'empruntant jamais le même chemin dans la nature ? Qu'est-ce qu'il y a dans la tête pour ainsi dire érectile de la mangouste qui s'immobilise soudain, qui l'élève encore, cou au-dessus du col, qui tourne son regard dans l'air comme une sentinelle absolue ? Qu'est-ce qu'il y a à l'intérieur de la caverne osseuse céphalique des bêtes où s'incurve et se creuse la même faim, où se replie et s'arque le même désir ? Quelle est cette pensée des fauves qui rivalise avec la pensée des hommes ? Comment définir plus précisément ce noos qui vient chauvir, c'est-à-dire qui vient tourner et coordonner ses deux oreilles

vers le moindre écart sonore dans le monde prélinguistique ?

Le chauvissement est aux ondes du monde sonore ce que le reniflement est à l'air qui passe et aux odeurs qu'il porte.

Deux traces persistent, en – 800, dans les chants d'Homère. Homère dans *Iliade* XV, 509 a écrit : Il n'y a pas de meilleur *noos* qu'un corps à corps avec l'ennemi. (La pensée est un corps à corps entre deux différents. Il n'y a pas de meilleure pensée que bondir sur ce qu'on désire, c'est-à-dire l'assaut polarisé, le coït sexuel, le duel mortel.) Plus tard, en Turquie, Héraclite reprit le texte d'Homère. Mais Homère est le seul, un peu plus haut dans le chant qu'il compose – dans *Iliade* XV, 80 –, à préciser la temporalité propre à ce bond de connexion : Héra est *aussi rapide* dans le ciel que, sur terre, le *noos* d'un homme qui songe à l'intérieur de ses poumons. Telle est la dimension propre à Exaiphnès, le dieu du Tout à coup, le démon de la pensée. Ce démon du Soudain est le dieu de la réaccordaille des temps. Non pas de la concordance des temps, mais du court-circuit des temps. La pensée en pensant, en compensant, pense « se » retrouver dans les lieux traumatiques où elle a surgi autrefois. C'est la symbolisation en acte.

Martial évoque des cerfs qui entrechoquent leurs bois, s'encastrent, dansent, se perforent l'un l'autre sans céder un pouce de terrain et tombent, dans l'automne, embrochés. Symétriques, au même moment ils rendent leurs souffles dans la brume. Ils frustrant à la fois les chiens qui surgissent en haletant parmi les feuilles mortes et les fougères noires et les chasseurs qui arrivent, l'épieu à la main, en courant sur leurs traces.

La noësis va à toute vitesse pour aller là où elle s'assource. Elle fonce comme le rapace ; elle fonce comme la métaphore ; elle saute comme elle de corps en corps ; toute silhouette est sa proie approximative. Ce sont à la fois le guet, la proie, le bondissement de la vénération, le saillir du coït érotique, l'assaillir de l'assaut guerrier. À la fois le cache-cache dans la forêt et la mise à mort dans la prise extraordinairement soudaine. La Mère noire se tient derrière la pensée comme la Perdue derrière le corps qui apparaît dans ce monde. C'est ainsi que chaque corps qui apparaît dans ce monde est son vestige. Comme le fauve est derrière la trace qu'il a laissée sans y songer sur le sol. La Perdue c'est la Sirène, où se mêlent, d'ailleurs, vieilles écailles, vieilles plumes, grandes ailes déployées pour entourer le chant, féminin, soprano, apaisant, qui attire. Dans le mot grec *seirèn*, *ser* signifie lier. La sirène est le lien maternel en personne : le bandage des langes en aval du cordon noué de l'ombilic. Le mot « *seira* » définissait le « lasso » chez les Scythes. La pensée est cette singulière voix perdue qui relie entre eux les absents, les défunts, les traces, les excréments, les vestiges, les impressions, les souvenirs, les images. L'opération de penser est cette « émotion » qui transfère tous les noms que portaient les morts et tous les mots que prononçaient les morts sur les visages et les lèvres des vivants. Comme la liaison suppose la liaison, la pensée suppose la lieuse, la Sirène, la Grande Mère de la fécondité, la déesse de toutes les femmes, Héra. Et, plus ancienne encore, celle qui préside aux accouchements, la maîtresse de tous les animaux, déesse de la montagne et de la forêt, Artémis Chasserresse – dans le temple de laquelle Héraclite, le serviteur d'Héra, refusant la royauté d'Éphèse, vient déposer son livre, avant de s'enfuir dans la montagne, cerf parmi les cerfs, chauvissant parmi les chauvissants, poursuivi par les chiens qui aboient et les enfants qui le lapident.

Ariane – ce brin de laine entre l’homme et la bête – dit à l’homme :

— Je te donne un fil pour guide.

Alors Ariane donna à Thésée un peloton de fil pour qu’il survive dans le dédale de Dédale.

Dedi pro duce fila. Je t’ai donné un fil pour guide.

Je t’ai donné pour duc un bout de ficelle, un reste d’ombilic.

Il faut examiner au plus près la façon dont le héros grec se sert de ce fil. Prévoyant le « sans retour » du labyrinthe qui mène du monde humain au monde sauvage, Thésée attache le fil à la porte du réseau inextricable des sentiers que l’architecte Dédale a conçu. Car le roi Minos avait demandé à Dédale de venir de Crète en sorte d’édifier une prison *sans issue* pour enfermer le demi-homme demi-fauve qu’il lui a fallu reconnaître pour son fils. Thésée avance prudemment en déroulant le fil d’Ariane sans le rompre dans le dédale des différents stades qui vont du monde humain au monde animal (phylogénèse). Il arrive à l’étable où le taureau gîte, le guette, bondit, l’affronte, le tue. Puis Thésée réenroule le fil sous forme de pelote, tirant doucement sur lui afin de retrouver la « porte que nul autre mortel avant lui n’a jamais retrouvée » (ontogénèse).

*

L’apprentissage de la langue par celui qui ne parle pas prouve que l’acquisition d’une langue n’est pas intentionnelle. Une « conscience » est prêtée par sa mère au nourrisson au sens où elle est supposée en lui. La mère invente une compréhension dans l’enfant à qui elle est en train de parler sans cesse, l’entraînant peu à peu sans retour dans la langue qu’il ignore.

Le cum, dans la cum-prehensio, c’est le comme ; la mère parle au petit « comme » s’il était humain ; c’est ainsi que le comme de la comparaison (de la *metaphora*) est le transfert.

La mère pose le Tu infiniment avant de l’habiller de la langue qu’elle construit en lui par la suite, cinq à six à sept années durant.

Ce tu est comme un fil, qui va d’elle à lui, qui en fait un ego (dix-huit mois plus tard) qui va de lui à elle.

Mais cette non-conscience souche ne prend jamais conscience d’elle-même (sauf dans une perte de langage qui l’interdit). Ce n’est plus Granet mourant, c’est Benveniste mourant. Flair pur du revenir-retenir à l’enveloppe (peau, *medium*, nid, livre) qui préserve l’individu dans le milieu. Si, selon les philosophes, la conscience-de s’assure dans l’objet, je cherche à penser une préintentionnalité inassurée, inobjectale, non présente, non ego, non idem, qui avance, qui attend, protruse, sexuelle, qui va de la porte à l’étable et de l’étable à la porte.

Qui va du fumier au portail.

Qui traîne des morts aux vivants.

*

Le complexe mains-bouche-regard est la première triade explorante, érotisée. Comme dans l'amour, le complexe mains-bouche-regard cherche doigts-lèvres-yeux. Cherche à prendre ensemble. À s'absorber dans la prise.

Cum-prehensio.

Le corps du penseur est un corps de prédateur au moment de sa prédation, même en l'absence de proie visible, saisissable, dévorable.

Seulement il ne bondit pas, il ne dévore pas, il ne referme pas sa mâchoire sur quelque chose. Comme le rêve voit ce qui n'est pas là, le mot prononce ce qu'il ne prend plus.

*

Le sens est un « sentiment de comprendre » qui s'éloigne de la prise qu'il anticipe. Il lui suffit de l'anticiper. Soudain mettre la main sur la chose arrête de saisir. S'en approcher suffit. Si fort est le lien.

Zénon montrait sa main ouverte les doigts presque blanchis à force d'être étendus. « Voici la représentation », disait-il à ses disciples.

Il contractait légèrement les doigts. « Voici l'assentiment. »

Il fermait le poing. « Voici la compréhension. »

Puis il avançait la main gauche, serrait fortement le poing droit avec sa main gauche au point de ne plus former qu'une boule de doigts. « Voilà la science. »

Autant de préhensions, autant de prédatons. Il faut comprendre ce qu'est com-prendre. D'abord le vivant a libéré ses mains et soulevé son visage, puis il a lancé ses griffes dans la nature et a refermé les doigts sur l'objet. Ensuite l'âme a perdu dans le langage et les doigts et les choses. Tout s'oublie de ce qui persiste continûment comme nos corps oublient la scène dont ils sont les vestiges. Voilà ce qu'écrivait Cicéron dans *Prima Academica* II, 47.

*

Ovide écrit, encore plus simplement, dans *Métamorphoses* VIII, 137 : *filio relecto*.

Thésée avance *filio relecto*. Relegere, réenrouler le fil, relier, relire sans fin, renouer sans fin les mots au réel qui précède, replonger sans fin le logos dans la physis. Replonger le visage dans l'herbe qu'il ronge. Ne pas perdre de vue, jamais, l'abîme silencieux plus ancien de l'origine.

Relié par le relire *filio relecto*. Vivre au fil de la lecture.

Ma vie, ne comprenant rien à rien, cherchant à avancer, à renaître sans cesse, à comprendre. *Vita viva filio relecto*. Ma vie vivante et revivante au fil de la relecture sans fin.

CHAPITRE XIII

La mort d'Ariane

Thésée, sa pelote de fil dans sa main, ne la prévint pas et suivit le rivage.

Il a suivi le bord du rivage qui venait toucher l'eau comme si c'était un fil.

Il a rejoint son bateau. Il est monté à bord. Il a saisi le cordage à deux mains. Il a brusquement tiré sur la corde. Il a hissé la voile. Il est parti.

C'est ainsi que, sans rien lui dire, sans regarder derrière lui, Thésée abandonne Ariane entre les phoques et les loups, cramponnée à un récif isolé. Elle lève les yeux ; elle est survolée par les faucons de mer. C'est l'île de Dia, en face de Gnose. Là, sur son rocher, alors qu'elle crie de plus en plus vainement, qu'elle articule de moins en moins fort, le nom de Thésée qui vient de la délaissier, alors qu'elle meurt au lieu où elle fut délaissée, alors qu'elle gémit, tout bas, de façon douloureuse et lancinante, ce nom aimé, alors que peu à peu ce nom se fait chant et qu'il cesse de désigner un être, tandis qu'elle module et accentue son thrène dans la douleur, c'est *Liber* qui vient la prendre dans ses bras, ouvre ses ailes, et la transfère dans le ciel.

CHAPITRE XIV

Le boomerang

Sur les signes qui captivent la pensée et prévalent sur les émotions de l'âme. Nous appartenons à une espèce qui préfère la pensée à la reconnaissance (en grec : où la noësis supplante l'agnorisis) car nous procédons d'un genre (humain) et même d'un règne (animal) où la prédation dominait entièrement la contemplation.

Homère dans *Iliade* X, 466 a écrit simplement : Un chemin, c'est la branche de tamaris qu'on casse.

Les sèmata ce sont d'abord des repères laissés sur un odos. Zurück. Les signes sont d'abord des signaux pour retrouver son chemin au cours de la quête errante. En grec l'ode est un récit qui est un chemin. En chinois le tao est la voie qui dit et ne dit pas les êtres. Autant il est difficile de distinguer l'aller du retour, autant il est difficile de discerner chemin et récit, autant il est difficile de discriminer signifiant et signifié. En grec les marques se disaient gnôrismata puis devinrent symbola. En latin ces identificateurs se dirent d'abord crepundia avant de devenir signa.

*

Scolie. Nous sommes une espèce qui non seulement préfère guetter à voir mais nous sommes une espèce qui envia toutes les envies de tous les autres êtres qui erraient comme nous à la surface du monde. Omnivores, nous mangeâmes tout, au risque de périr, faisant feu de tout bois, faisant survie de toute forme, faisant transfert de toute métaphore. On désira et on testa. Si un « test » désigne une épreuve à laquelle on soumet un groupe humain, lors d'une tâche identique, afin de hiérarchiser les meilleurs, auparavant, le mot « testa », qui gît au fond de test, dit le crâne scié dont la cavité osseuse sert de récipient (à la pensée comme à l'alcool originaire, en y entrelaçant des notions ou des expériences, en y mêlant des ingrédients ou des ferments).

Tête entêtée.

Si rien n'est contemplable sans destruction active (la mort de la proie portée à notre bouche) ou destruction passive (notre mort sous la dent de la proie devenue notre prédateur), si rien n'est théorique sinon le déchet de ce qui avait été mangé par l'encrancement de l'une et l'autre mâchoires, alors la noétique se fonde complètement dans le verbe noein. Je sens le sang. Alors scalp, tête, crâne, bois, os, cornes, dents, fourrure, plumes, redeviennent les signes primordiaux. Le chien gardien des morts habite le retour (nostos) grâce à son flair (noos). Les chiens, nez virtuoses, savent mieux le retour que l'homme ne parvient à l'apprendre. Les hommes se réunirent en meutes sous l'ascendant des loups. Toujours nous sommes les domestiqués de ceux que nous nous enorgueillissons d'avoir apprivoisés. L'autre est enfourné en nous avant nous. Nous mangeons.

Les chevaux aussi sont les plus grands noétiseurs parce que ce sont les plus rapides. Ils viennent du monde des morts, galopant à toute allure. Ils y conduisent, plus douloureux, plus trottant, plus lentement, tirant les corbillards. Après eux, je n'ose plus nommer les tortues et leurs îles, les saumons et leurs sources, les oiseaux et leurs migrations infinies, de continent à continent, les continents eux-mêmes de mer en mer, cherchant une mer qui n'était qu'une mer. Étranges circuits dans l'Être qui se précèdent dans les planètes autour des étoiles et dans les astres à l'intérieur des galaxies explosant et brûlant sans finir dans le ciel qu'ils éclairent à l'aide de la *propagation de leur souvenir*.

*

Les *martinets sombres* ne reviennent pas seulement au lieu où ils sont nés. Ils rejoignent leur grotte et, dans leur grotte, le nid où leur coquille s'est rompue.

*

En grec le mot palintropos signifie le chemin qui fait vraiment retour. L'être qui fait vraiment retour est le bâton propulseur appelé boomerang. Chez Héraclite l'épantodromie, comme chez Parménide la palintropie, comme chez Ulysse la palinodie, est le chemin qui définit l'humain. Palintropos se dit du regard en rétrovision. C'est l'allemand Zurück. La palinodie définit le chemin du soleil au solstice. C'est la nostalgie propre à la physis, à l'endroit où la Mère du ciel passe à l'acte. C'est le mouvement rectiligne de la droite qui se rebrousse ou le mouvement elliptique du cercle qui se boucle. C'est alors l'allemand Rückblick. C'est une envie d'aller voir qui est telle qu'elle *reflue* vers l'origine, vers le foyer des mères, vers la métamorphose lunaire des saisons. Alors le cycle des saisons devient narration des événements qui les peuplent. Car avoir dans la pensée quelqu'un c'est tout simplement s'en souvenir dans le langage. Comme le flair est en attente d'une présence aussitôt pressentie. Comme les yeux qui guettent et regardent en tous sens sont attentifs à une forme inattendue qui risque de surgir. La guette est un « en attente » absolu de l'âme. De même que le mot grec noos est déjà dans le mot nostos, le mot français « gard » est déjà dans le mot regard. Artémis « garde » la source au cœur de la forêt sauvage où elle accouche sa mère de son jumeau, Apollon. Et le jumeau est le fils de sa propre jumelle. Il en va ainsi de la formation de tous les mots de n'importe quelle langue. Héraclite écrit encore : Palintropos harmoniè – concernant l'arc comme la lyre. La corde de l'arc comme celles

de la lyre exerce une traction sur le bois qui lui-même reçoit chaque corde et la tend. C'est cette double traction dans les deux sens qui permet la beauté du son quand la beauté du son ne dit rien d'autre que la précision de la mort à partir de la flèche qui fuse vers la proie.

Neuron désigne la corde de l'arc. Cette corde est comme le fil que tirait Thésée pour revenir.

Neuronal étend axone et dendrites dans le volume du crâne encore clos.

Noétique est relatif à l'acte de se mettre dans l'esprit du hors et aller tour à tour du dans vers le hors et du hors au dans. Flairer. Manger. Goûter. Connaître.

Noématique est relatif à ce qu'on a dans l'esprit, le hors qui a reflué dans le dans et qui s'y dissout. Digérer. Savoir.

Nostos est le retour en tant que *aller d'où on est parti*. Cette nostalgie active est moins le retour des abeilles à la ruche que la danse *positionnelle* des proies trouvées à l'aplomb des astres du ciel.

*

Montaigne : Les lettrés depuis l'Antiquité pillent et butinent les livres comme font les abeilles des fleurs qui couvrent les champs.

La lecture se précéda elle-même durant des millénaires d'enquête sur des traces des proies qui fuient l'approche pour se soustraire au combat mortel.

De la même façon que notre corps est le vestige d'un corps absent, de la même façon que les images silhouettent un corps qui n'est plus, de la même façon que les noms appellent un corps qui n'est pas là, de la même façon les traces désignent un corps qui fait défaut.

Thèse 1. Le chasseur est *d'abord* un lecteur.

Thèse 2. De là les traces sont *déjà* des lettres. Pour le dire en grec, si inégales qu'elles soient dans les mœurs et les passions des hommes, la noësis et l'anagnôsis sont liées. La *pensée* et la *lecture* enchaînent l'une sur l'autre. Elles concourent. La curiositas (la capacité de dire cur, l'aptitude à demander pourquoi à tout être et à toute chose) est sans cesse menée par le bout du nez de ce nez reniflant, par l'anxiété de ce flair subodorant, de cette quête sans paix. C'est ainsi que la curiosité est liée à un plaisir de s'abandonner sans fin, comme un chien courant, à une exigence qui ne sera jamais satisfaite.

La curiositas passionne l'âme d'un désir qui ne connaît pas la désexcitation à la suite de sa jouissance.

Thèse 3. C'est ainsi que l'étude est le plus beau des dons.

*

Quand Plotin écrit : « L'esprit ignore que c'est lui-même qu'il contemple », veut-il dire tout simplement que, dans le mot grec « nous », ce qui reste du « noos » contemple en lui-même le « nostos » ? Veut-il dire que dans l'âme, l'intelligence adore la lecture ? Veut-il dire qu'à l'intérieur de

la tête, l'attention ne guette que la récapitulation des joies perdues et la préserve dans l'hallucination nocturne, dans le désir sans accomplissement, ou du moins dans l'excitation continûment inassouvie jusqu'à l'âge génital, qui se tient auprès de l'origine comme son frère jumeau ? Le lecteur et le penseur sont-ils frères comme le Sommeil et la Mort ? Ou plutôt la pensée ne contemple-t-elle pas la Perdue en elle-même ? L'invisible à sa source ? La maîtresse des animaux ? Diane déesse d'Éphèse ? Dieu lui-même – dans le monde des Chrétiens « catholiques » – quand ces derniers désirèrent relayer le feu « universel » (kath'holon) des Stoïciens de la Rome antique ? L'Ersatz du rêve n'est-il pas, par excellence, l'absent aimé ?

Mais Plotin poursuit : En cet état l'âme ne pense pas même Dieu parce qu'elle ne pense plus du tout.

Telle est la prière. La prière c'est l'opération de penser dépourvue de tout contenu. C'est la noësis sans noëma. C'est la voie muette (en grec muette se dit mystique) du monde interne. L'invocation sans destinataire. Le signifiant sans signifié.

Selon Plotin la pensée extrême définit la prière.

Et il est possible, en vérité, que le cur repose là dans son jadis.

*

Tchouang-tseu (Tchouang-tseu est le nom de ce chamane qui vivait dans sa forêt, dans la province du Henan, du temps où Héraclite, sur la côte turque, gravissait la colline qui surplombait le temple de la déesse chasserresse d'Éphèse) a écrit : La pensée est un voyage qui traverse le monde. Une fois le corps tombé en arrière, l'âme s'envole pour faire son aller-retour visuel. Tel est le tao céleste de l'âme des chamanes. Il en va des théories comme des rêves. Il en va des pensées des hommes comme des hallucinations provoquées par la fumée d'un champignon ou bien par l'alcoolisation du miel, du riz, du raisin, du maïs. Le retour du chamane est un carmen, une ode, un tao, une voie, une voix qui module méticuleusement son parcours. Ce chant qui le hèle ou ce rythme qui se frappe sur le tambour afin de situer la terre dans l'espace ramènent l'âme près du corps. Le retour est devenu un chant (odos) qui dit le chemin (odos) ou plutôt une danse qui le montre. C'est ainsi que les abeilles font. Tel est le tao du miel dans l'origine. Dans le verbe « neomai » les revenantes dansent leur revenance ; elles ne pleurent pas les fleurs disparues ; elles en *situent* le buisson dans le site. Elles en transmettent la position aux autres ouvrières. Cette danse qui fait retour en langue grecque est dite un « théorème ».

CHAPITRE XV

Théorique et cynégétique

Qu'est-ce qu'une chasse ? Une chasse est une faim qui ramasse ses pattes sous elle, rétracte ses griffes, se creuse, se calme, patiente, s'organise avant qu'elle s'élançe pour prendre avec le plus de chances possible. Ramassement. Rétractilité. Toute noétique a été contenue dans la cynégétique première. Le réfléchir de mort avant le bondissement est tout entier contenu dans le re-fléchir des jarrets lors du jaillissement du corps hors de sa cache, ou de son buisson, ou de son angle mort, à l'instant de l'assaut. Si la faim est la cura primaire, la curiosité (la faim sans faim) est secondaire, elle appartient au second temps. La curiosité montre un ancien contenu vivipare tendant les pattes avant, les sens, les yeux, les souvenirs, vers un contenant devenu invisible dans l'espace. Tout le corps est curiosité avant même que l'âme y commence son séjour. Tout désir est cette tension avant l'étreinte. Tout le corps est déjà prière. D'une part la prédation, dans l'espace, flaire, erre, bondit, saisit avec les dents le dévorable. D'autre part la régression dans le temps – désir, rêve, langage, mémoire – cherche à rejoindre l'état antérieur, revient au préféré, souhaite restaurer au fond du corps la satiété du premier monde, désire ressusciter la volupté sexuelle de la conception.

Corollaire I. Toutes les figures de la rhétorique sans exception dérivent des ruses de la chasse et les disséminent.

Corollaire II. Toutes les ruses de chasse, tous les stratagèmes de guerre, toutes les figures de rhétorique, bref l'ensemble des tactiques de mort, sont indifférenciés.

*

On a dit longtemps dans notre langue chercher. Le latin *circare* voulait dire en latin aller autour, tourner autour. C'est ainsi que les rapaces « cherchent » dans le ciel. Tout à coup ils encerclent un point à l'aplomb de ce qui va devenir leur proie. Ils fondent alors comme une ligne au-dessous d'eux

que leur corps trace dans l'air qu'il fend. L'oiseau ressemble alors à une pierre qui tombe à la verticale. Qui tombe à pic.

En anglais *to search* dérive du vieux français *cercher*, errer en rond, rôder en rond comme les planètes autour des étoiles ou les petits autour de leur mère.

*

Le rêve lui-même est une chasse au perdu. La motricité est empêchée mais le mouvement est perçu. L'articulation paratactique de ses séquences est une chasse. Le récit linguistique aussi est une chasse. Une phrase est une chasse. En latin chaque *narratio*, transformant des *acta* épars en une *consecutio* d'étapes, est expliquée comme une *venatio*.

Il y a cinq étapes : faim, proie, prédation suivie de mort, manducation.

Cinq étapes : carence qui creuse le corps solitaire, désir qui l'érige, épreuves qu'il remporte dans la mise à mort, deuil suivi du banquet de mariage qui rassasie. Tel est le schéma universel qui se cache sous le plan. Il y a deux fonctions nucléaires propres à tout récit. Ce sont les deux thèses de Propp. 1. Manque, tâche assignée, tâche accomplie, plénitude. 2. Plénitude, interdiction, transgression, manque. Ces deux fonctions, dans la mesure où elles se rebroussent, n'en forment qu'une seule, dont il faut penser la nature *palinodique* et la lecture *rétrospective*. Car, quand on dit que le récit (en grec la *diègèsis*) est une chasse, on signifie d'abord que la succession de ses étapes est non un sens mais un piège. Un nom commun cherche un adjectif. Au vainqueur est attribué un attribut. Un sujet réclame un prédicat. Si le héros possède déjà un nom, alors il obtient un renom. Alkè devient Héraklès. La force (en grec *alkè*) devient la punition de la violence (du viol) que la déesse Héra divise en douze travaux successifs, à la fois épuisant la force du héros en la subdivisant en chapitres distincts qui viennent former la légende qui le couvre de gloire (*klès*).

*

À la fin du récit la princesse est libérée. Elle devient femme. Elle contemple son sauveur qui n'a épargné ni sa force ni ses ruses. Elle lui demande qui il est. Mais souvent le héros se tait, ou n'avoue pas son nom. (Jan de l'Ors ne dit pas qu'il est ours.) Il répond :

— Je suis deux. (Je suis l'homme double.)

Le chamane est l'homme double comme l'initié est l'homme dédoublé, comme le lecteur est l'homme à deux mondes.

Celui qui est allé et qui revient, c'est le *survivant*.

Le vainqueur est toujours l'*énantiodrome*, celui qui est animal pour l'animal et homme pour l'homme, le prédateur qui devient la proie comme la proie qui redevient le prédateur.

Ce sont les *Métamorphoses*.

Platon parle de « chasse au réel » dans *Phédon* 66 a. c.

Platon parle de « chasse à la beauté » dans *Protagoras* 309 a et dans *Banquet* 217 a.

Aristote parle de « chasse au bonheur » dans *Politique* VII, 8, 5.

Nicolas de Cues parle de « venatio sapientiae » comme Montaigne parle de « chasse de cognoissance » en sorte de caractériser l'étude.

*

La curiosité intellectuelle est d'abord tout entière contenue dans le guet qui guette le guet du fauve qui guette. Cette émulation fait le cœur de la recherche. Le fond de la théorie est énantiodrome. Ce qui vaut pour toi vaut pour l'autre et ce qui vaut pour lui vaut pour toi. Cette curiosité de la curiosité de l'autre est originairement passionnée parce qu'elle est vitale : affamée, avide, impatiente, excitée, gourmande, exultante. C'est la mise à mort du prédateur devenu proie qui fonde la culpabilité propre à la proie qui a volé sa prédation au prédateur. Cette réversion est à la base de toute réflexion. Sa nature est toujours temporelle. Le chasseur durant des millénaires fut tout entier le guet de ce qui passe sous des yeux désirants et impitoyables parce que affamés. Le passant du passé humain n'est en rien humain : il est toujours animal. Ce sont les fauves recensés sur les parois des grottes, relais de la saison, solstices de l'année qui reviennent – deux fois, ou quatre fois, ou douze fois – au travers de leurs propres passages. C'est une faim ou un désir qui se suspendent et qui épient le réel pour y découvrir ce qu'ils cherchent de façon aussi nécessaire qu'affamée et aussi affamée que récursive. Passés qui repassent dans leurs passées. Dans l'ancien monde japonais la vie est profondément et magnifiquement cela : passés qui repassent dans leurs passées. La précipitation mortelle se dit de deux manières. Dans le champ du contemplable, l'homme est pressé par la mort deux fois : au centre et au loin. Par la mort intérieure (mourir de faim), par la mort extérieure (la faim des prédateurs ou des charognards vous dévorant).

CHAPITRE XVI

Noétique fondamentale

Cinq stratégies se sont dégagées peu à peu de la fascination antéhumaine des proies humaines subjuguées par les regards obsédants, toujours menaçants, souvent triomphants, de leurs prédateurs.

L'*affût* consista à attendre, à l'abri de ces regards, à contrevent de ces flairs, sans bouger, auprès d'un passage familial, d'un défilé, d'un point d'eau, au bas d'une falaise. L'affût est solitaire. Il est silencieux. Il s'immobilise. Il s'invisibilise. Il se fond au paysage. À l'affût s'ajoutent le camouflage, puis le déguisement, le masque, le leurre que les animaux eux-mêmes enseignent. Les végétaux, en amont des animaux, dressent leurs premiers leures dans le visible, avant même les bêtes qu'ils leurent pour qu'elles les reproduisent en transportant leurs graines. Chez les animaux, dans la gorge cruelle de la beauté, le maître de l'affût est sans doute la baudroie qui laisse ouverte son extraordinaire bouche obscure au fond de la pénombre de l'eau.

La *poursuite* espéra forcer la proie dans l'imitation de sa course. L'inhérence que la poursuite inscrit dans le temps et l'espace sous forme de la vitesse peut être solo, duo, trio, quatuor. C'est ainsi qu'il en va des temps de la « suite » comme des mouvements de la musique-danse. La poursuite est la danse prodigieuse qui résulte du bond de mort. Le maître de la poursuite accélérante est la lionne ou le tigre ou le jaguar.

Le *rabattage* constitue la première prédation offensive collective. Surgit avec lui la meute. La chasse en meute fut enseignée aux hommes par les loups, dont les cris consonnent si bien avec leurs langues que les plaintes épousent leurs hurlements. C'est ainsi que les sociétés de loups et celles des hommes s'assemblèrent et s'entre-domestiquèrent. La chasse en meute engendre la société humaine. Cette chasse collective divise la société en deux groupes nettement hiérarchisés. Ceux qui refoulent les fauves devant eux en les terrifiant, en les rabattant avec violence, en les enfumant, en aboyant, en vociférant, en tambourinant, en faisant un bruit d'enfer. Ceux qui les attendent, immobiles, en silence, un genou en terre, pointant leurs épieux, ou préparant leurs pierres, et qui les mettent à mort au terme du cul-de-sac, au fond de la grotte, au bas de la falaise, ou auprès de filets placés en entonnoir. La société

humaine de chasse repose toujours sur au moins deux communautés opposées qui s'associent inégalement contre un tiers. Le secret de ces sociétés est l'invention de l'ennemi – qui est aussi irréel dans l'espace que la ligne à l'horizon du ciel ou la frontière au terme du pays. Le grand maître des meutes fut le loup gris, venu de l'orient, qui s'humanisa, de façon féerique, dans le chien, si bouleversant, presque plus humain que l'humain. « Homo lupus homini » veut dire : l'homme est un chien domestique dans les meutes de guerre dont les cris (les langues) dessinent les nations.

Le *piégeage* désigne une prédation qui se fait de plus en plus ingénieuse, technophile, technophore, sans destin, progressive, artificielle, cumulative, interminable. Les pièges renvoient à des techniques imitées des mœurs de nombreux animaux. Collets, couloirs de branchages, parcs, filets, appelants, appeaux, glus, décharges électriques, poisons, etc. En amont des pièges entièrement artificiels furent tout d'abord sélectionnés les pièges plus naturels. Marécages où s'empêtraient les pattes, les sabots, les griffes, défilés qui enserraient les hardes, les troupeaux, les meutes, gués où ces troupes hésitaient, roches escarpées d'où elles tombaient en hennissant ou en meuglant, taillis qui les ralentissaient, grottes où elles se confinaient pour mettre bas, survivre, hiverner, griffer les murs. La technique est la fin sans fin des sociétés humaines.

L'*approche* est purement offensive, elle est solitaire, elle est héroïsante. Elle suppose une extraordinaire connaissance du milieu, du comportement du gibier, de son corps particulier, des points anatomiques mortels. Thèse. L'approche fut la chasse humaine par excellence aux temps préhistoriques. Elle définit le devenir héros dans les sociétés les plus anciennes. Avoir tué seul à seul l'ours permettait à l'Inuit de s'appeler inuit, c'est-à-dire homme, c'est-à-dire celui qui a survécu lors du duel avec le Jadis, avec le vieil homme originaire (l'ours des cavernes) dont la mort l'adoube, dont la dépouille le sacre. Est homme celui qui a tué son père et qui l'a dévoré. L'approche est l'affrontement égalitaire qui laisse aux deux animaux qui se font face les mêmes chances féroces. Ce corps à corps est à la source du duel d'honneur chez les samouraïs de l'ancien Japon, du moins jusqu'à l'édit impérial. Ce combat constitua l'étrange rite d'initiation de la noblesse française, chez les aristocrates, sous Louis XIII, du moins jusqu'à l'édit royal.

*

Cinq connaissances particulières dérivèrent des cinq stratégies de chasse mises au jour par les sociétés préhumaines. Ces cinq connaissances 1. mirent au jour le milieu (décollèrent l'être de l'étant), 2. firent surgir l'autre dans le même (inventèrent l'ennemi intraspécifique), 3. qualifièrent la mort et la reproduction (en les ajoutant dans la nomination linguistique), 4. agglomérèrent les sociétés contre le tiers considéré comme hostile (initièrent l'État en opposition à la solitude).

La société humaine, structurée en grandes bandes généalogiques puis subdivisée en cités géographiques, n'est qu'une des cinq connaissances.

Scolie. *La société ne constitue qu'un cinquième de la science originaire.*

*

Platon a écrit dans *Protagoras* 322 a : Les hommes de l'origine vivaient dispersés (sporadès).

*

L'affamé, l'assoiffé, le désirant, la traque solitaire de celui qui chasse, la tension (l'orexis) de celui qui pense, la recherche devenue purement intellectuelle, peuvent-ils échapper à la prédation hallucinée qui anticipe la prédation réelle ? Jamais. Ce caractère hallucinatoire peut-il s'émanciper du rêve ? Jamais.

C'est ainsi que la noétique est à jamais vouée à l'absent par l'olfactif. Puis à l'absent par l'onirique. Puis à l'absent par le linguistique.

L'odeur vient à la place de la chair. L'image vient à la place de la silhouette (puis la lettre prend la place de la silhouette à la suite d'une demi-rotation sur la ligne originare irréelle). Le son vient à la place de la chose.

*

La recherche intellectuelle peut-elle espérer fausser compagnie à la collectivité qui mange ce qu'elle chasse, qui reproduit sa langue en la supposant dans chacun des petits que ses membres reproduisent au cours des coïts qui les conçoivent à la suite des morts qui les sélectionnent et dont ils relaient, un à un, les noms ? La noétique peut-elle devenir consciente ?, lucide ?, rhétorique ?, littérale ?, littéraire ? Peut-elle nourrir l'illusion de se différencier un jour du mythique ? Peut-elle se détacher de la narration dont le sujet est le socius (la reproduction du troupeau au fond de soi) ? Peut-elle quitter la religion (la destruction des fauves dans la nature) ou la tragédie (la destruction des héros dans l'histoire) ou le roman policier (la destruction des criminels dans la cité) ? Peut-elle faire implorer à sa source la fameuse première personne du pluriel des philosophes qui énonce *leur* vérité de meute ? Peut-elle s'affranchir de la pression du groupe jusqu'à devenir spéculative ?

*

La relation peut-elle se délier ?

*

Une recherche qui prend conscience de son fonctionnement découvre qu'elle n'a pas de dessein. C'est une quête. C'est la sauvagerie même : solus vagusque. Le mot français « sauvage », qui se décompose dans les deux petits adjectifs latins « solus » et « vagus », nomme celui qui erre seul dans la forêt. Celui qui « vague seul » dans le saltus ou le couvert est le héros de l'approche. En lui la meute

s'éloigne. En lui le premier royaume est le plus proche, ou du moins le moins oublié possible. En lui la servitude cesse d'être volontaire. C'est bien le contraire d'un destin c'est-à-dire d'une sidération : il s'agit d'une dé-satellisation. Une « errance solitaire » dans le temps, le milieu, l'espace, le possible.

*

Si la noétique délie le fil d'Ariane par rapport au monde signifié, c'est-à-dire par rapport au monde mythique, alors c'est une rhétorique.

Si elle délie le fil d'Ariane par rapport à la métamorphose ontogénétique lors de l'acquisition de la langue du groupe, alors c'est une analytique.

Si elle parvient à dénouer le nœud du peloton d'Ariane jusqu'à soupçonner un « sans lien » par rapport au signifié, une place vide au fond de tout, alors c'est une aporétique.

J'avais d'abord intitulé ce volume *Noétique fondamentale* pour faire regagner l'âme à ce qui fonde son monde double. (Pour faire regagner l'âme, non pas seulement à ce qui la fonde, mais à ce qui fonde.) Au lien d'inclusion lui-même qui n'est qu'un lien à la Perdue. Au lien au vide de la Perdue. Au vieux cordon qui menait jusqu'à elle. Au « fil ». Il s'agit de retrouver le fil de sa pensée, de vide en vide, en sorte de pouvoir déployer, tout à coup, à chaque station de l'errance, la possibilité d'une véritable *rhétorique spéculative*. Alors la *Noétique fondamentale* venait fonder la *Rhétorique spéculative*. Alors l'initié rejoignait le sanctuaire de la déesse Aditi.

*

Le fond de la quête noétique est peut-être celui-ci : il s'agit de récupérer les domaines perdus du psychisme gagnés à l'ennemi. Il s'agit de gagner du postlangage sur le prélangage et sur l'interdépendance humaine dont il est le vecteur. Thèse. La définition de la pensée mythique est simple : Si le mythe est la narration qui fonde le groupe, alors à l'intérieur de cette narration (la langue transmise) le narrateur est le groupe qui engage ses cinq stratégies de chasse sur le milieu qu'il discerne peu à peu dans l'emprise ambiante. La meute reste le maître, si peu synchronisée qu'elle soit aux nouveaux temps.

Si penser dépend du langage collectif acquis dans la langue ancestrale du groupe, penser peut-il dépenser la dépendance ? Non. Aucun groupe n'a « inventé » la langue qu'il parle. Aucun sujet n'a fait l'expérience du passé qu'il relaie. La palpitation du cœur de chacun n'est pas déclenchée par son cœur – mais par le pouls du cœur de sa mère. La langue n'est pas inventée elle-même par les groupes qui la parlent. De façon curieuse, sa nature n'est aucunement artificielle ni technique. (Elle n'est divine ni humaine mais elle est sans nomothète et elle est non-thétique.) La magnifique possibilité théorique qu'a dégagée Étienne de La Boétie est impossible. On peut se libérer autant qu'il est possible mais on ne peut pas être libre. Si penser dépend du langage collectif acquis dans la langue naturelle, penser peut-il penser le plus possible sa dépendance à ce qui est antérieur au groupe qu'a solidarisé la langue ? Peut-être, un peu, oui. On peut même mourir pour penser.

C'est pourquoi il faut contempler le vide en amont de toute chose. On peut renaître de mourir. (On peut être désarçonné.) On peut mourir de penser. (La pensée a un contenu.) La naissance peut être poursuivie dans son étrange effroi errant. (On peut renaître. On peut recommencer sa vie.) Le premier monde peut avancer son museau dans le second monde. Le premier royaume règne encore sur le dernier royaume. Le jadis surgit encore. Le soleil éclaire toujours. Ce qui est plus ancien dans le temps est lié à ce qui est plus spontané dans sa forme.

Scolie. C'est en quoi la nature est le meilleur des visibles.

Son jaillissement jaillit encore de *l'arrière* de la visibilité première. Elle est encore un étrange coup d'œil rétrospectif. En allemand c'est le mot Rückblick. En grec c'est le mot hypsi. En latin c'est le mot sublime. C'est le plus haut de la montagne avant l'aube.

Comme le plus vertigineux et le plus escarpé est l'à-pic.

Comme le plus extravasé sommet du volcan est là où débouche le cœur de la terre, où débordent son feu, son fer, sa lave, son odeur de soufre, sa pulsation de lumière.

Là, sur les lèvres de quoi se regroupaient les premiers penseurs de la physis, de Turquie, de la Grande Grèce, de Sicile, jusqu'à s'y précipiter.

Là, sur le rivage de quoi la pensée prémédite la chasse et le retour de chasse, le foyer, le retour de pêche, le port, qui s'anticipe dans la rêvée, qui s'avance dans les *formes narratives*, qui s'accomplit dans le mensonge linguistique, continue de jouer avec l'anté-histoire.

Dans les *romans*, la vieille prédation se ré-immersse à l'intérieur des blocs d'images.

Dans les *essais*, elle émerge peu à peu des codes réutilisés, elle affleure au-dessus des expériences passées, des ruines, des œuvres humaines muséifiées, des vestiges des sites, des nuées, des traumatismes, des inondations d'avant l'Histoire.

Le *feed-back* de l'abandonné, la réorganisation ailleurs, ce rangement après dérangement a quelque chose du fonctionnement du rêve. Il prépare la joie seconde qui s'avance dans la métaphore, dans le déménagement local, dans le transfert d'identités, dans une tentative de réensauvagement qui parvient à faire plus ou moins la jonction avec la sauvagerie d'origine. Le fonctionnement en boomerang relaie l'éniandromie de la conscience. La joie seconde consiste tout entière dans le plaisir de la levée de l'inhibition. Ce qui bloquait la compréhension s'en va en *filant* à toute allure, se débobeline comme par miracle, parfois se dissout soudainement dans une fluidité jamais vue. Comme, sur le flanc de la montagne, un torrent déchirant son eau sur les roches. Tout du monde, dans la langue écrite, s'émiette morceau par morceau en quelques secondes. Se démosaïque tout à coup. C'est comme une brume qui se lève sur un paysage latin – sur les collines bleutées du Latium, de la vieille Étrurie –, au commencement de la matinée, au fur et à mesure que l'astre blanc couvert de la brume qui naît de sa propre chaleur s'élève dans le ciel. C'est la connaissance du troisième genre selon Baruch Spinoza. C'est la *laetitia* qui accompagne selon lui la *claritas*. Une espèce de soleil interne plus ancien que le soleil externe se met à irradier sur l'ensemble des formes qui ne sont à vrai dire que des énigmes. Une espèce de tonique, d'accord harmonique, se met à tintinnabuler sur tout le fil de la première ligne (la *prima linea*) que le regard humain invente à l'horizon de son séjour à l'autre bout de sa vision. Sur tout le front dans la guerre. Sur toute la panoramie du milieu dans le guet sur le site. Sur toute la peau ou la fourrure du corps animal dans l'étreinte. C'est la *jubilatio*, le non-oubli, l'a-lètheia de la vérité, l'év-

angile, la bonne nouvelle qui brûle les lèvres et aiguise les crocs. Et chacun qui entend la nouvelle a envie d'avertir de la nouvelle qui embrase son corps. C'est comme cette aube elle-même qui *provoque* le chant qui la *hèle* au point qu'on ne sait plus qui éveille, de la lumière qui perce au bord de l'horizon, du bec qui s'entrouvre, de la fleur qui éploie ses pétales. Il y a dans la pensée quelque chose qui mystérieusement sonne la victoire dans un relais d'aube. La nouvelle hypothèse est en train de redistribuer tout le champ. Eurêka est le cri que pousse Archimède alors qu'il veut faire partager à tout le groupe sa découverte, il est nu, il est au bain, il oublie qu'il est nu, il court dans les rues de Syracuse incendiée par les Romains de Marcellus. Trempé, il hurle : Eurêka. Ce cri qu'il pousse est un aoriste. C'est le temps de l'après coup. J'ai trouvé. Il meurt. Peu importe qu'il meure. Peu importe le monde en flammes. Peu importe le danseur de butô nu et couvert de cendres qui maintenant rampe dans le port d'Hiroshima en ruines sous le soleil d'août. L'aoriste a regagné le présent comme son noyau explosif tandis que nous, tous les hommes, chiens des hommes, mouettes des hommes, hirondelles des hommes, autour du point d'impact ou de l'ombre projetée, gémissent, halètent, fuient dans le port en flammes, volettent, grillent dans le port en flammes.

CHAPITRE XVII

Sur la crise grecque

Pourquoi la philosophie fut-elle le cul-de-sac propre à la pensée mythique en Occident ? Pourquoi la pensée mythique, de façon aussi imprévisible que somptueuse, chercha-t-elle, à l'ouest du monde, à se démythifier ? Moment imprévisible, au v^e siècle avant l'ère, à la bordure du monde oriental, lors de l'inintimidable montée en puissance des gymnosophistes de l'Inde et des sophistes de l'Orient qui parcouraient de caravanes en caravanes, de comptoirs en comptoirs, de carrefours en carrefours, de foires en foires, de vaisseaux en vaisseaux, de ports en ports, le monde ancien.

La philosophie première n'est pas première. La philosophie fut une *réaction* à cette errance sauvage de la pensée, d'origine chamanique, qui rayonna à partir du lac Baïkal, qui franchit le détroit de Béring, qui s'accomplit peu à peu, en Asie et en Europe, au cours du néolithique.

La philosophie se voulut, précisément, une anti-sophistique.

Au libre jeu de la langue à partir de l'hallucination de la rêvée, le bouddhisme répondit par l'éclatement de cette hallucination (en sanskrit le nirvana), la philosophie répondit par la vérité (en grec alètheia).

Le mot nirvana signifie extinction. Éteindre le reflet. Le mot a-lètheia signifie non-oubli. Ne pas oublier, derrière les silhouettes projetées sur la paroi qui fait face, la lumière qui les éclaire. La philosophie refuse de souffler la mèche. À l'ascèse moyen-orientale, la philosophie des anciens Grecs répondit par une *paideia* assignant sa fin à l'intérieur de la polis. À la noësis, la philo-sophia préféra la pédagogie des petits et mit en avant la constitution politique des cités autonomes, toutes jalouses de leur hégémonie. L'éducation initie au savoir qui est constitué, arrime à la délibération de l'assemblée, engloutit le monde psychique dans la fascination politique, l'orientation des vertus, la hiérarchie des valeurs, la contrainte des lois, la peur des juges. Cette intégration communautaire est sa joie particulière. Sa tâche est d'assujettir le sujet de fond en comble. C'est le bonheur d'appartenance. C'est la politeia.

Or, cette faculté inclusive est contraire à la pensée erratique (à la quête aporétique) comme le savoir

est le contraire de la connaissance. Savoir et connaître sont hétérogènes. Le chamane était rejeté à la périphérie du groupe de chasse (mâles adolescents et mâles mûrs, tous porteurs d'épieux) comme il était exclu du foyer (à la fois féminin, enfantin et sénile).

La sécession des chasseurs d'esprits et leur vie solitaire ont commencé bien avant l'Histoire, très loin en amont de la politisation des cités grecques, bien avant la mythification des grands récits. Même, bien avant les premières cités du monde néolithique. La pensée a commencé loin en amont d'Athènes, de Rome, d'Alexandrie, de Byzance, de Bologne, de Paris, d'Oxford, de Berlin, de Vienne. Elle a commencé dès le monde paléolithique dans le mouvement de l'approche qui confie le chasseur à l'exploit solitaire. Le mouvement qui préside à l'anachorèse est originaire. Il précède Bouddha lui-même. Il est déjà en Shiva nu, ithyphallique et couvert de cornes dans la forêt des pins.

*

La société et la pensée sont hétérotéliques.

La fascination et la lucidité s'opposent dans leurs fins.

Le savoir et le connaître ne veulent pas la même chose dans l'âme des hommes. Qui pense trahit. Sa curiosité se désolidarise des autres membres du groupe. Et ce qui surgit comme contenu à sa pensée peut être radicalement asocial. Chaque noème est imprévisible à la noèse. Dans l'activité noétique « idem ipse rumpit » (le même se rompt lui-même). Le sujet y devient désassujettissement. Transport déroutant. Transfert si effervescent qu'il va jusqu'à la proposition de la métempsycose. Comme la masse neuronale est sans fin préalable assignée, exploitable sans fin, la transe noétique est sans fin préalable assignée, danse infinie.

La préférence de la polis *usque ad mortem*, telle fut, au contraire, la préférence philosophique.

Son martyr fut Socrate.

Le mot grec pédagogie (paidagôgia) renvoie à un esclave qui conduit un enfant d'un point à un autre dans la cité de ses pères. Est pédagogique l'activité servile qui accompagne le petit pour le mener d'un code (linguistique) à une norme (politique).

Un silence – une en-fance – est ainsi, par la langue, conduit à la guerre.

*

Jusqu'à quel point un sujet politique (un citoyen) peut-il jouer avec la langue qu'il doit reproduire dans la codification de sa graphie et l'obéissance aveugle, réflexe, aux lois de sa grammaire ?

Jusqu'à quel point l'exercice noétique peut-il se désasservir à la subjugation de la culpabilité, du regard de la famille, du point de vue de la cité, de la méfiance jalouse de l'État, de la surveillance de la morale, de l'instruction, du savoir, du droit ?

À la fin du néolithique, en Orient, c'est Tchouang-tseu, en Chine, quittant la cité, refusant de conseiller le prince, regagnant la forêt. C'est Héraclite, en Turquie, quittant Éphèse, refusant d'être roi, gravissant la montagne, mourant sous les pierres lancées par les enfants.

*

Dans quelle mesure, de nos jours, dans les sociétés de l'Europe, le psychanalyste n'est-il pas encore un philosophe grec qui continue un destin d'intégration ? Dans quelle mesure le psychanalyste n'est-il pas encore un pédagogue ? Lui qui conduit à rebours un puer vers l'infans ? Lui qui fait réépouser au langage son apprentissage ? Non – en ceci qu'au-delà de l'anamnèse l'analyse introduit à la mystagogie originare que la philosophie a oubliée : une initiation aux mystères du ciel, de la vie, de la nature, du rêve, du désir, du sexe, de la nuit.

Le vieux chamane taoïste est là de nouveau. Il perce sous cet étrange visage. Il tremble derrière cet étrange nœud papillon.

Thèse. Le fond de l'analyse fut d'arracher à la nuit vivipare son grand secret. C'est 1899. Il est possible que la psychanalyse réacclimate le langage à ses conditions originaires. Il est possible qu'elle parvienne à replonger la langue dans son jeu antélinguistique et arbitraire d'images. J'ai éprouvé qu'elle réintroduisait au monde animal et à ses séquences d'hallucinations spontanées. Elle démythifie le réseau familial. Elle désassujettit le « sujet » politique de l'interdépendance focale, familiale, urbaine, sociale, nationale, guerrière.

*

La sophistique, la rhétorique, la psychanalyse, l'inscription silencieuse (préméditée, individualisée) des lettres de la littérature, ne délaissent pas la cause plus ancienne qu'elle, qui est la force sauvage (alkè) qui habite le langage lui-même dans la mesure où il y recourt.

À l'inverse de la rhétorique, la philosophie oublie le medium. Elle retire sa main de la paroi – là où la main du littéraire s'engloutit, où ses yeux s'approchent, où son âme écoute.

*

Mais le vieux texte paléolithique se lit encore sous l'écriture neuve qui révolutionna quelques langues parlées dans l'orient de ce monde, à l'époque néolithique. Les Grecs des côtes d'Asie, à la fin du VIII^e siècle, en métamorphosant la vieille narration, en transformèrent le *genre*. Ils transformèrent le mythe en dialogue. Une para-sophie fut appelée philo-sophie. Une post-tyrannie, par un usage particulier qu'elle fit de l'esclavage, fut appelée en grec demo-kratia (pouvoir laissé au peuple), en latin res publica (chose de tous placée sous le regard de tous). La dialectique et l'art oratoire en furent le cœur ; l'assemblée des hommes libres (la boulè, le sénat) en furent la fin. Mais, quelle que fût leur volonté « communautaire », le philo-sophos ne quitta pas entièrement le sophos. Le philosophe resta sous le régime du chamane, du magicien à voix et à voyages. Ce ne fut pas la pensée qui fut mise en cause dans la condamnation que les Athéniens firent de Socrate par une majorité de 281 voix : ce fut la croyance à ce démon auquel le penseur n'entendait pas renoncer.

CHAPITRE XVIII

Apulée sur la route d'Alexandrie

L'empereur Titus Antoninus régnait alors. Alors qu'Apulée se rendait à Alexandrie, à l'instant où il entra dans les faubourgs d'Oea, il tomba de sa mule sur les pierres du chemin. Il se blessa à la cheville. Il essaya de se remettre debout mais la souffrance qu'il ressentit fut déchirante. Il chercha de nouveau à tenir sur ses deux jambes mais il tomba une deuxième fois. Il essaya une troisième fois, il souffrit une troisième fois et il retomba encore. Alors Apulée le Danseur resta à terre, assis parmi les cailloux. Deux pêcheurs le découvrirent immobile, privé de l'usage de ses jambes, dans la poussière du chemin. Ils le transportèrent dans leurs bras à l'intérieur de la villa la plus proche. Cette villa appartenait à Pudentilla. Pudentilla était patricienne, veuve, mère du jeune Pontianus et du beaucoup plus jeune Pudens. Elle badigeonna le pied du déclamateur philosophe à l'aide d'un baume et le banda. Elle le logea dans une des plus belles chambres de la villa. Cette chambre possédait une terrasse qui donnait sur la mer. Il s'y plut. Il resta. Ils parlèrent. Ils s'aimèrent. Il écrivit. C'est ainsi que Pudentilla épousa Apulée.

Or, le fils de Pudentilla, Pontianus, se rebella contre le remariage de sa mère.

En 158, Sicinius Emilianus, frère du premier mari de Pudentilla, profita de la tournée africaine du proconsul Claudius Maximus pour accuser Apuleius de sorcellerie augmentée de captation d'héritage au détriment de son neveu Sicinius Pudens. L'avocat Tannonius rédigea l'acte d'accusation. Il entendit prouver que le « philosophe » était en réalité un mage (magus) qui avait jeté un sort sur l'esprit et sur le corps de Pudentilla. Des esclaves témoignèrent qu'ils avaient vu Apuleius en train d'adorer des statuettes obscènes dissimulées sous un mouchoir (sudariolum). Ils ajoutèrent qu'il aimait à regarder longuement son reflet dans les miroirs et qu'il lui adressait des discours. Ils jurèrent qu'il hypnotisait les enfants par magie et les détournait de la voie vertueuse.

Le procès eut lieu en 158, à Sabrata.

Apuleius écrivit son *Apologia* afin de se justifier.

Claudius Maximus parvint à innocenter Apuleius.

Apulée fut déclaré « non magus ».

Mais l'arrestation et le procès transformèrent la vie d'Apulée. Il quitta la philosophie pour le roman. Il composa les admirables *Métamorphoses* qu'on appelle de nos jours *L'Âne d'or*, qui est l'histoire d'un homme qui, nourrissant le désir de se transformer en une chouette dans un bosquet d'oliviers, devient un âne qui erre sur la côte d'Afrique à la recherche d'une roseraie. Il quitta Oea. Il voulut rejoindre les lieux de son enfance et de son adolescence. Il déménagea. Il partit avec Pudentilla pour Carthage. De Pudentilla, Apuleius eut un fils qu'ils appelèrent Faustinus. Ce premier procès en sorcellerie, au début de l'Antiquité romaine, intenté par Sicinius Emilianus, plaidé par Tannonius, jugé par Claudius Maximus, proconsul d'Afrique, marque l'origine de la légende occidentale de Faust.

CHAPITRE XIX

Mort de Socrate à Athènes

Il était usurier, bavard, importun, laid, marié, père de trois garçons, originaire d'Alôpekê. Ses parents étaient réellement pauvres. Son père était l'assistant d'un sculpteur. Sa mère gagnait sa vie comme sage-femme. Adolescent, il fut fasciné par les discours des sophistes, la gloire qu'ils rencontraient, la richesse qu'ils amassaient. Lors de la campagne de Potidée, il eut une extase. Il resta debout, vingt-quatre heures durant, du lever du soleil au lever du soleil suivant inclus, face à l'astre. Il désira mettre au point une façon de confronter les discours (logos) en sorte de les « tourner » vers le soleil de la vérité (alêtheia). À Delphes le dieu Apollon lui demanda de se consacrer à ce « tournant », alors qu'il se trouvait dans son sanctuaire. De retour à Athènes Socrate fit l'essai de cette méthode neuve de confrontation des « logos ». D'une part dans les rues, dans les boutiques, au gymnase, dans les jardins, sur les quais, sur les berges. D'autre part dans le « dialogos » que l'âme entretient avec la voix mystérieuse qu'il découvrit à l'intérieur de son corps, par laquelle les femmes et les hommes peuvent se parler à eux-mêmes, vocalisation de la langue acquise qui devient comme un dieu privé en eux qui parle tout seul.

Interrogeant tout le monde sans se lasser, il suscita l'animosité de la plupart des citoyens adultes. Il fascina les plus jeunes au point qu'ils le suivaient partout dans sa quête et qu'ils étaient gagnés par son enfièvrement. Il mettait tous les logos en cause : les proverbes, les sentences morales, les recettes de cuisine, les déductions des physiciens, les coutumes des anciens, les sentences des artisans, l'autorité paternelle, les lois civiles, les dieux des poètes.

Il se trouva qu'un riche tanneur, qui s'appelait Anytos, avait un fils qui suivait avec une ferveur particulière l'enseignement que donnait Socrate dans les rues. Anytos était un authentique démocrate. Il avait été proscrit à Phylé. Il avait pris part au renversement des Trente. Anytos alla trouver le poète tragique Méléto. Tous deux s'adjoignirent l'orateur Lykon. Ce fut Méléto le Poète qui déposa la plainte au greffe de l'archonte-roi accusant Socrate non seulement de faillir à la piété à l'égard des dieux que la cité vénérât au haut de la colline mais encore d'en introduire de nouveaux sous la forme de voix secrètes, intermittentes, non visibles, dues à la présence dans l'âme d'un démon d'une nature

inconnue.

En l'année – 399, à Athènes, 557 ans avant l'accusation pour ensorcellement portée contre Apuleius à Sabrata, une accusation capitale au motif d'impiété fut intentée contre Sôkratês d'Alôpekê, fils de Sophronisque, qui entraîna sa mort. Socrate avait alors soixante-dix ans.

L'acte d'accusation de Mélétos use du mot de theos pour nommer les dieux traditionnels et de celui de daimôn pour désigner les voix subreptices (daimonia kaina, démons nouveaux) au nombre desquelles le peuple d'Athènes compta le dieu de Socrate.

Le tribunal tira au sort 502 citoyens âgés de plus de trente ans. Le poète tragique parla en premier, le tanneur en second, l'orateur en dernier. Socrate ne dit rien. Il fut condamné à mort à une nette majorité, de façon démocratique, par 281 voix. Pourquoi Socrate ne se défendit-il pas ? Quand Hermogène, fils d'Hipponikos, lui représenta qu'il lui fallait préparer sa défense, Socrate répondit que bien sûr il avait songé à préparer son « apologia » mais que son « daimôn » – ce dieu nouveau que l'accusation lui reprochait d'avoir introduit dans l'âme des jeunes citoyens de la cité d'Athènes – lui avait dit de n'en rien faire. On conduisit Socrate du tribunal à la prison afin d'y boire la ciguë. Alors il vida la coupe, s'étendit sur le dos, voila son visage, demanda à Kriton qu'il sacrifiât à Asklépios un coq. Le froid monta le long de son ventre. Il eut une petite convulsion et son daimôn s'en alla chez Hadès.

CHAPITRE XX

Biographie et Histoire

Il n'y a pas de mot pour dire « conscience » en grec ancien. Et, même s'il associe deux mots grecs, le mot de « biographie » n'existait pas non plus chez les Anciens. La forme « biographia » apparaît pour la première fois dans le texte que le grand métaphysicien platonicien Damaskios le Diadoque consacra en 530 à son maître Isidore, 929 ans après la mort de Socrate, à la cour du roi Khosrô, alors que, persécuté par la secte effarante des Chrétiens qui avait fermé les portes de l'Académie, il avait dû fuir Athènes pour la Perse.

C'était le temps où, dans la guerre sainte que les Chrétiens menaient contre la terre entière, la Perse était une Hollande.

Ce ne fut pas la « biographie » mais l'« Histoire » qui prit les Grecs par surprise au v^e siècle avant l'ère. Ils mirent au point cette étrange enquête (*historia*) affectant le passé. Mais la conscience, le « démon nouveau », la psychè humaine se découvrant pour partie autonome, les laissa interdits.

Qu'était-ce qu'un « sujet » grec ? Une façon d'agir dans la cité, rien sur la vie privée soustraite au regard, rien sur la reproduction ni sur l'enfance, vouées à l'animalité et au hasard, toutes deux blotties dans le gynécée, un ou deux souvenirs si possible héroïques de la guerre menée contre une armée barbare qui menace d'envahir ou contre une cité rivale qu'on veut affaiblir, quelques répliques mémorables prononcées à l'âge mûr à l'encontre des tyrans, enfin, si possible, un mot sublime au moment de rejeter le souffle (*psychè*) devant tous.

Ce n'est en aucun cas une intériorité anachorétique (une conscience) comme l'exil, le remords, le repli sur la langue, l'anxiété de l'incroyance, le prolongement de la relégation jusqu'à la mort, ont commencé à produire chez Ovide dans les deux livres si tristes, deux fois tristes, si mélancoliques, qui appartiennent aux dernières années de sa vie, au tout début de l'ère, sur les rives du Danube.

Mais même les *Tristes*, au début de l'Empire, ne constituent pas encore un dialogue avec soi-même comme Augustin le déploie avec un véritable génie, avec une subite et extraordinaire ampleur, dans ses livres des *Soliloques*, puis dans ceux des *Confessions*, dans les dernières années du iv^e siècle.

Il est curieux que le Grec qui a revendiqué en mourant un démon personnel (une voix intérieure qui inhibe l'action ou qui refoule le désir) n'ait pas trouvé de « biographe ». Que son exemple n'ait pas contribué à l'invention de ce genre littéraire dont la naissance aurait pu cousinier avec celle de l'histoire.

Ni Platon ni Xénophon n'ont écrit la vie de Socrate, n'ont déployé le voyage de sa vie, n'ont même détaillé ni explicité la chronique de la démonie assez mystérieuse pour laquelle il était mort. Ils en sont restés au recueil d'actions publiques et de bons mots qui ont marqué la vie de la cité auquel ils ont adjoint deux fictions apologétiques dont la nature est à chaque fois si déroutante qu'elles sont demeurées dans notre culture sous les titres controuvés de l'*Apologie de Socrate* et des *Mémorables*. « Apologie » de Socrate est un faux puisqu'il refusa en – 399 de faire cette apologie devant le tribunal des Athéniens. Les « Mémorables » est un faux sens plus inexplicable. Je ne sais pas pourquoi on traduit Apomnèmonemata chez Xénophon par « Mémorables » et Apomnèmonemata chez Épictète par « Entretiens ». Dans un cas comme dans l'autre Apomnèmonemata signifie « Souvenirs ».

Les Romains, plus sobres, préféraient traduire en latin le mot Apomnèmonemata par *Commentarii*.

Xénophon et Platon ne songèrent jamais à raconter la vie d'un homme qu'ils avaient suivi durant des années dans les rues. La majorité des citoyens libres qui régnaient sur la masse disproportionnée des esclaves d'Athènes ne furent pas plus curieux du destin qu'avait connu cet homme avant de décider de le mettre à mort par 281 voix (contre 221 qui préféraient qu'il continuât de vivre dans la compagnie de son démon en poursuivant son enquête dans les rues de la cité – ou plutôt du grand village – à l'abri de sa majestueuse colline couverte d'oliviers et peuplée de chouettes).

Xénophon et Platon préférèrent poursuivre l'étrange exploration qu'il avait commencée et dans laquelle son fantôme martyrisé vint tenir le rôle, par-delà sa mort personnelle, à la fois de gardien et de guide.

Socrate devint l'ange qui protégeait Platon dans l'inexploré que lui-même avait testé dans les boutiques des commerçants, dans les échoppes des artisans, dans le port du Pyrée, sur la rive de l'Ilissos.

C'est ainsi que Sôkratês devint le grand Daimôn qui présida au voyage religieux qu'Aristoklès, surnommé Platôn, se résolut à appeler « philosophia » et dont il radicalisa l'ascèse particulière.

*

Parce que les Romains ignoraient l'institution du gynécée, parce qu'ils étaient soumis à une religion moins liturgique dont les dieux étaient avant tout les ancêtres, parce qu'ils conservaient leurs visages particuliers, après avoir pris leur empreinte dans la cire, dans une petite armoire privée, à l'intérieur de leur maison, dans l'atrium, au contraire des Grecs, avant les Chrétiens, ils se passionnèrent pour toutes les possibilités de représentations véristes de la vie privée : bustes, peintures, collections d'antiquaires, apomnèmonemata devenus *commentarii*, anecdotes détachées, listes de ragots sur les manies indécentes et sexuelles. Ragots, tel est le nom des sangliers qui fouillent l'ordure. La biographie au même titre que le roman dérivèrent à Rome du rite des *saturae* elles-mêmes liées au « ludibrium » c'est-à-dire aux pots pourris sarcastiques des funérailles. La biographie n'est nullement apparentée dans son origine européenne à la chronologie du voyage des vivants ou des héros sur la

terre ou sur la mer. La biographie est liée à l'empreinte réaliste chez les Romains qui commencent leur deuil en reportant les traits des cadavres dans la cire des abeilles. C'est une imago d'ancêtre avec ses verrues et ses expressions familières, ou grossières, ou sordides, qui est faite autant pour toucher que pour rire. Même la mort de Jésus est un ludibrium. Couronne faite d'épines contradictoires qui ensanglantent le front plutôt qu'elles l'honorent, faux manteau de pourpre résultant des lanières des fouets, sceptre de dérision d'une royauté qui ne règne sur rien.

*

Apulée est un génie. Mieux encore : c'est le génie du genius. Il est l'auteur d'un des quatre chefs-d'œuvre universels dans le genre si obscène et si peu anthropomorphe du roman. La passion de la vie d'Apulée fut la curiositas, une curiositas déjà moyenâgeuse, déjà encyclopédique. Il disait que rien n'était impossible à ses yeux et à ses vœux. En latin : Ego nihil impossibile arbitror. Le sujet des onze livres des *Métamorphoses* d'Apulée est celui-ci : un homme que le désir transforme en bête veut redevenir humain.

Pour parler grec, à une thériomorphose qui fait le destin de tous succède une interminable anthropomorphose qui n'aboutit jamais.

Ce sont les deux mondes qui jamais ne s'échangent. Les deux royaumes de l'expérience des femmes et des hommes.

C'est la tâche ou l'illusion de notre vie que de tenter de passer de l'un à l'autre.

C'est au cœur de ce roman qu'Apuleius glissa le conte de Psychè et d'Érôs. La psychè entend une « certaine voix sans corps ». Alors la psychè approche une lampe à huile pour surprendre le corps du fauve qui l'a soumise – l'étrange « monstre » de son désir. L'âme, approchant la lumière de sa propre nuit, une goutte d'huile brûlante tombe sur l'épaule nue du daimôn. Cette goutte se transforme en aile. Le daimôn Érôs devenu oiseau se pose aussitôt sur la branche d'un cyprès devant la fenêtre de la chambre où l'âme avait trouvé le sommeil.

Qui peut voir le sexe dressé qui est à sa source ?

Quelle est la femme et quel est l'homme qui peuvent encourir l'épreuve de redevenir bête et porter la lumière plus avant que soi dans le temps, au cœur de la nuit ?

*

Le discours intitulé *De deo Socratis* a été écrit par Apulée avant les *Métamorphoses* ou *L'Âne d'or*. Il a été prononcé par Apulée à Sabrata puis à Carthage, où il avait coutume de se rendre chevauchant un âne ou une mule, longeant le lac de Tunis.

Ce témoignage unique sur le « dieu » qui était propre à Socrate est le plus précieux qui soit et cependant les mots dont Apulée use présentent un statut déconcertant.

Ils égarent.

Aux yeux des Grecs comme aux yeux des Romains deux classes d'êtres animés s'opposaient : ceux

qui ne meurent pas et ceux qui meurent. L'abîme qui séparait ces deux sortes d'animalia était infranchissable : cet abîme en vérité était la mort elle-même. Son étendue était celle du ciel. Les Grecs disaient : Theos anthrôpô ou mignutai. Mortels et Immortels sont immiscibles. Les Romains disaient : Nullus deus miscetur hominibus. Aucun dieu ne descend chez les hommes pour se mêler aux conditions de leur séjour. Aucune communication ne remontait de la passion vers l'impassibilité, de la corruption vers l'incorruptibilité, de la mortalité vers l'immortalité. Les dieux visibles dans le jour (le soleil, l'éclair), les dieux visibles dans la nuit (la lune, les étoiles), les dieux invisibles (les dieux de l'Olympe qui n'apparaissent aux habitants de notre monde que sous des formes qu'ils empruntent à ce monde), depuis le temps des aèdes, puis depuis le temps des mythographes, s'éloignaient sans cesse davantage, de planète en planète, dans l'éther. Comme les choses dans les mots qui les désignent, les dieux s'effaçaient dans les astres qui, en s'associant, composaient dans le ciel étoilé leurs figures. Le monde du néolithique s'éteignait. Juste en amont du monde chrétien, aux yeux des Stoïciens de Rome, les dieux enfin perdirent tout contact avec l'espèce humaine qui leur adressait des sacrifices de plus en plus abstraits.

Les Épicuriens avaient contribué eux aussi, à leur tour, à repousser l'un de l'autre ces deux mondes au point de les rendre définitivement réfractaires l'un à l'autre.

C'est ainsi que les dieux se retrouvèrent enfermés dans l'air raréfié comme Tibère dans Capri sauvage.

Comme la toute-puissance toute neuve – et sans contrepartie – et le gouvernement mondial – et sans bloc adverse – dans les mains d'un empereur voué lui-même à la pacification de l'espace, à l'obséquiosité toute neuve des hommes asservis, à l'apothéose et au sidus céleste.

Apulée souhaite rétablir l'arc-en-ciel. Un pont chamanique menait des cimes aux brumes. Des brumes aux nuées. Des nuées aux astres. Voici ce qu'Apulée de Madaure affirme dans le *De deo Socratis* : Il y a une connaissance intermittente et il y a même un *contact* intermittent entre les immiscibles. Les humains ne sont pas relégués sur la terre comme dans une sorte de Tartare. Entre le ciel, habité par les corps immortels des dieux, et la terre, séjour des corps ensanglantés des femmes et des hommes encore en vie, s'étend l'air. L'air aussi a ses habitants, comme le ciel les animaux divins, comme la terre les animaux mortels. Les oiseaux ne sont pas les véritables habitants des airs puisqu'ils dorment et nichent sur le sol et puisqu'ils sont impuissants à dépasser les hauteurs des montagnes. C'est ainsi que les daimôn grecs, les genius romains se transformèrent en animalia à demi psychiques, à moitié oiseaux, à mi-chemin entre les mortels et les immortels, à mi-chemin des montagnes et du ciel, préposés à l'occupation de l'intervalle qui les sépare.

Apulée, dans l'âme romaine, accrocha la conscience au daimôn par le biais du genius.

Apulée est le dernier romancier à être accusé de thaumaturgie. Le dernier magus. En ce sens la cause de sa défense dans *Apologia* XXVIII 3 et dans *Florides* X 3 est la même que celle du *De deo Socratis*. Ce sont deux restes du chamanisme préhistorique qui se déploient dans le souvenir d'un homme qui meurt dans sa cellule mangeant des petites racines de carottes de ciguë afin de ne pas trahir son démon et dans l'aventure des *Métamorphoses* où un homme erre encore à cheval sur le vent entre les règnes et les mondes.

C'est parce qu'ils occupent l'intervalle de l'air, entre les hommes et les dieux, que les daimôs, qui sont donc des superoiseaux, sont dotés d'ailes. Sur les fresques étrusques, ou romaines, ou alexandrines, les deux principaux démons, Cupido et Somnus sont toujours figurés dotés d'immenses ailes, blanches ou jaunes pour le désir, noires ou bleues pour le sommeil. Quel est le « mi-chemin »

entre la terre et le ciel ? C'est la lune pâle qui marque la limite entre l'air et le ciel. La lune est l'ange qui garde le ciel. C'est elle, le genius des genius, puisqu'elle est maîtresse du sang lunaire que versent toutes les femmes et dont l'absence signale la conception de l'enfant au fond de leur ventre aussi invisible qu'obscur. Mais si la lune est le dernier des daimôn, elle est aussi le premier des theos. La lune dans ce sens est le dieu dont la métamorphose marque le temps quand on lève son regard vers le ciel nocturne. Les démons, presque transparents, volent jusqu'à elle et s'émeuvent, gémissent, tournent autour d'elle. Jamais les astres des vrais dieux, jamais les femmes et les hommes vivants ne pénètrent dans la compagnie d'Hécate. Seuls les démons approchent Hécate, la reine de l'Hadès (mot à mot, en grec, l'origine de « l'Invisible »). Les psychè se purifient peu à peu dans l'air sublunaire à force de tourner en rond autour de l'astre comme des grands cormorans transparents. Quelques femmes, quelques hommes, à la façon des chamanes et des chamans qui tombaient sur la terre en tournant sur eux-mêmes, au cours des allers et retours qui résultent de leurs transes, entrent en communication avec eux, entre l'éther et la terre.

C'est ainsi qu'il faut comprendre la phrase par laquelle Apulée affirme, dans son traité *Sur le démon de Socrate*, que Socrate a vu son daimôn exactement comme Achille a vu Minerve.

Ni Platon, ni Xénophon, ni Aristoxène n'avaient affirmé ce don de voyance, au-delà de l'hallucination vocale, bien qu'ils eussent relaté la longue extase qu'avait connue Socrate à Potidée se tenant debout face au soleil.

Même Jeanne d'Arc n'a pas prétendu avoir « vu » avec ses yeux la « voix » qui lui parlait dans le champ de Domrémy tourné vers Vaucouleurs.

Maxime de Tyr a précisé ce point, en grec, dans ses *Dissertations* : Le daimôn est une psychè dépourvue de sôma, céleste mais aussi *pathétique* (une âme sans corps qui vole dans l'air, mais qui s'affecte et se « passionne » une fois qu'elle est tombée dans le monde des hommes).

Platon a écrit en grec dans ses *Lois* : De même que ce ne sont pas des bœufs qui gardent les troupeaux de bœufs, ni les chèvres qui gardent les troupeaux de chèvres, les démons sont les gardiens des hommes qui sont excessivement émotifs c'est-à-dire les hommes mélancoliques. Car aux hommes sont réservés l'effroi qui dérive de la mort et les affects du désir qu'éveillent les songes. Seuls les dieux connaissent la joie indifférente.

C'est ainsi que les daimôn des Grecs, les genius des Romains, assuraient le metaxu, la medietas, l'aller-retour entre haut et bas, entre immortels et morts.

Dieux échangeurs, les démons sont aussi des dieux gardiens des échanges qu'ils offrent. Le sommeil est la plus grande métamorphose possible (une fois le corps plongé dans son outre à hallucinations). Le désir est la plus pathétique des métamorphoses lors de l'inflation du phallos des Grecs, lors de l'érection du fascinus des Romains. Le reflet est une autre métamorphose inquiétante (dans le double spéculaire auquel est confronté Narcisse, qui n'est ni un fantôme onirique, ni un fantasme érotique). Dans le grec de Platon, gardien se dit phylax, surveillant. En latin, ces phylakes se disaient custodes, ou encore testes : ce sont des témoins. Ils sont toujours deux. Ces deux témoins (testes) renvoient aux deux testicules propres à la génitalité du genius située sous le fascinus érigé (ou au-dessous du pénis subitement défait, une fois la reproduction sociale consommée). C'est ainsi que le « genius » propre aux Romains modifia le « daimôn » de Socrate. Il offrit sa garde personnelle, et sa protection génésique, à « l'ange » gardien des Chrétiens.

CHAPITRE XXI

J'approche peu à peu le penseur dans la pensée. Apulée traduit en latin daimôn par genius. Mais Sôkratês et Apuleius, à huit siècles de distance, en parlant de la même chose, risquant l'un comme l'autre, chacun à la suite d'un procès public, de mourir pour cette chose qu'ils pensent, ne parlent pas de la même chose.

En – 399, Socrate, âgé de soixante-dix ans, a défini lui-même ce qu'il entendait par le mot daimôn. Cette définition se trouve dans Platon, *Apologie*, 31 : « C'est quelque chose qui a commencé dès mon enfance (ek paidos). Il s'agit d'une certaine voix (phonè tis) qui, lorsqu'elle se fait entendre, ne me prescrit (protrépei) jamais ce que je devrais faire, mais me *détourne* (apotrépei) de ce que je m'apprêtais à faire. »

C'est une voix interne qui révoque une pensée. Un arrêt qui désengage un projet, qui désamorce un désir, qui refoule un souhait. C'est un chuchotement interne qui détourne de l'action.

Platon en procure une autre définition, qui n'est pas contradictoire, mais qui laisse la psychè dans un silence « mystérieux ». En grec : Le démon (daimôn) peut prendre corps dans un signe (sèmeion) qui suspend sans qu'il parle. Il prend l'apparence d'une négation ou d'une rature qui annule aussitôt ce qui s'élaborait dans l'esprit. Il s'incarne dans un étrange signal « stop » qui laisse l'âme interdite.

*

Le genius, c'est le dieu engendreur des Romains. C'est le dieu qui renouvelle les corps dans l'Empire. Les anciens Romains vivaient sous la protection des génies auxquels ils sacrifiaient des organes sexuels, les plus beaux des organes sexuels qui se trouvent dans ce monde : les fleurs. Genius est celui qui engendre (gignit). Les Romains disaient : Tout homme a un génie puisque mon génie est ce qui m'engendre. Genius meus nominatur quia me genuit. Ce premier ange gardien est un ange sexuel conjurateur. Genius est le dieu qui protège les « genitalia » des Pères. De la même façon, les Romains nommaient le lit conjugal à deux places le « lectus genialis ». Le lit « génial » des Romains est ce que

les Italiens appellent de nos jours le lit « matrimonial ». Si Fascinus est le dieu du sexe viril rigide il est plus précisément encore le dieu de la fascinatio qui protège le membre masculin de l'impuissance ou de la flaccidité grâce à sa statuette : le fascinum protecteur (qui protège de l'impuissance le sexe masculin auquel il se substitue). À l'égal du sèmeion de Socrate, le signe sculpté ou modelé du phallos (en latin le fascinum) est apotropaïque ; il ne prescrit rien ; lui aussi il retient. Il *détourne* (apotropei) en silence sur le marbre, ou le bronze, ou le cuir, ou l'ivoire, l'envie des autres hommes. Il prend sur lui les fiascos des mentules de chair. Il préserve les métamorphoses (mutationes) des reproducteurs car si c'est la famille, la cité, l'Empire qu'il reproduit, le fascinus ne les reproduit à chaque fois qu'à la condition d'être érigé.

*

Comme l'abîme céleste entre les immortels et ceux qui meurent est infranchissable, l'abîme individuel (entre soi-même et sa source) est infranchissable.

Nul ne peut assister à la scène qui l'engendre ni à l'érection qu'elle suppose ni à la posture que l'étreinte a requise. En latin : Une imago inconnue se tient comme un gardien à la porte de l'individuum. C'est ainsi qu'on ne peut distinguer entre la scène fascinante et la scène géniale. Nous ne naissons jamais de nous-mêmes. Dans la villa des Mystères, à quelques kilomètres des ruines de Pompéi, à la suite des champs de blé et des vignes, dans une corbeille de joncs tressés, le fascinum est voilé d'un mouchoir sombre (comme l'objet dont faisait état l'accusation contre Apulée sous son sudarium de lin).

Ce dieu caché est le premier des daimôn.

En d'autres termes celui qui engendre les daimôn, Genius, est le nom bas de l'Érôs. Il concerne les deux « testes » sur lesquels s'érige le fascinus. Ces testes, ce sont les Mânes. Virgile écrit en latin au sixième chant de l'*Énéide* : Quisque suos patimur Manes. Chacun subit ses Mânes. Les Mânes romaines sont au pluriel car ils sont deux. Les Mânes sont les deux « génies » qui nous échoient à la naissance, favorable et défavorable, vouant soit à la puissance soit à l'impuissance, pressant ou dépressif, dynamique ou bien recroquevillant.

Philon le Juif a écrit à la fin du premier siècle : In cunctas animas in ipsa nativitate advenientes ingrediuntur duae simul virtutes, salutifera et damnifica. Dans toutes les âmes au moment de la naissance pénètrent en même temps deux vertus, l'une salutaire, l'autre malfaisante.

Comme genius traduit le grec daimôn, virtus traduit le grec dynamis. Virtus veut toujours dire en vieux romain puissance sexuelle virile violente. La bonne démonie, l'eudaimonia des Grecs devient l'inflatio chez les Romains. C'est l'auctoritas, c'est-à-dire ce qui accroît. « Celui qui accroît », mot à mot « augustus », tel est le surnom choisi par Octave accédant à l'Empire, avant qu'il donne lui-même son nom au mois fructifiant, au cœur de l'été. Pour comprendre la métamorphose du daimôn en genius, il faut reprendre les premiers vers de l'invocation à Vénus qui ouvre le *De natura rerum* de Luèce : Mère de la race d'Énée, volupté des hommes et des dieux, ô Vénus nourrice, toi qui sous les signes errants du ciel rends féconde la mer qui porte les vaisseaux, toi qui rends fertile la terre qui porte les moissons, puisque toute conception trouve en toi son origine, puisque par toi toute espèce vivante naît à la lumière du soleil, déesse, les vents s'enfuient à ton approche, les nuages se dissipent, les fleurs poussent, la vague gonfle, le ciel resplendit, les oiseaux volent, les troupeaux bondissent. Mer et

montagnes, fleuves impétueux et champs verdoyants, tu travailles tout au désir. Tu assures la propagation de toutes les espèces par le désir. Sans toi rien n'aborde aux rivages divins de la lumière. Toi seule gouvernes la nature.

Aussitôt après il faut relire l'invocation à la lune qui clôt le roman d'Apulée. Le héros des métamorphoses animales, Lucius, se réveille sur la plage de Cenchrées, dans un état de peur subite (pavore subito) comme s'il naissait. Il voit le disque plein de la lune émerger des flots de la mer Égée. Il se dresse et court vers la mer. Il plonge sept fois sa tête dans les vagues. Alors il invoque la reine du ciel (regina caeli) sous tous les noms qui lui semblent possibles : Cérès, Vénus, Phoebé, Proserpine, Diane, Juno, Hécate, Rhamnusia... Toutes les figures de femmes reviennent enfin dans l'âme du héros qui naît. Mais, à la vérité, celui qui voulait devenir un oiseau (et qui s'est transformé en âne) dort, le corps couché dans le sable, sur le rivage de Cenchrées, la tête entre ses sabots. La reine de la nuit, cette fois sous la forme d'Isis, lui apparaît en songe. Elle est couronnée du miroir. Elle est enveloppée du grand manteau noir de la nuit. Ce manteau est d'une noirceur si dense qu'elle resplendit (palla nigerrima splendens atro nitore). Isis dit alors au daimôn de Lucius, qui semble inanimé sur le sable de la grève, tandis qu'il dort : Mère des êtres, maîtresse des éléments, origine et principe des siècles, divinité suprême, reine des Mânes, première entre les habitants du ciel, type uniforme des dieux et des déesses, je suis la Nature. Les voûtes lumineuses du ciel, les souffles salutaires de la mer, les silences désolés des enfers, c'est moi qui les gouverne.

C'est ainsi que le daimôn de la lune nocturne, c'est-à-dire la déesse des démons, la déesse seule influente pour le monde sublunaire, la déesse gardienne des dieux s'est subitement substituée dans le monde d'Apulée à la Vénus solaire de Lucrèce, de César, d'Auguste, fondant la lignée de la cité romaine depuis Anchise, légitimant la généalogie impériale et autorisant la divinisation des premiers empereurs sous forme d'étoiles (sidus) qui montent au haut du ciel et s'inscrivent au firmament. Dans un premier temps, à la fin de l'Empire, Isis chassa Vénus. Dans un second temps, au début du Moyen Âge, Yahvé chassa Isis. Le christianisme contraignit les démons à se réfugier dans le peuple des saints où d'ailleurs ils se multiplièrent, délogeant peu à peu les martyrs qui avaient pris eux-mêmes le relais des héros chasseurs des bêtes fauves. De même qu'Apulée est le premier citoyen romain de l'Antiquité à subir un procès en sorcellerie, il est le premier mage qui vient dresser la généalogie et la hiérarchie des démons, des genius, des génies, des bons génies, des anges gardiens que le christianisme a déjà commencé à annexer avant de les diviser plus avant encore pour enfin les opposer à jamais sous la forme du daimôn face à l'angelos. Diabolisant le diable, monothéisant le dieu.

CHAPITRE XXII

Pythagore à Messaponte

Dans la langue iatmul, les verbes signifiant la copulation sont tous transitifs. De même en grec : Logos sarx egeneto. La parole devint chair. Cette parole devenue chair, c'est Dieu. Le traducteur latin (saint Jérôme) tourne au passif le moment le plus émouvant de l'office : Et verbum caro factus est. Le langage « se » fit chair dans le petit d'homme. Et le Verbe « se » faisant chair, c'est ainsi que la langue est venue habiter dans la psychè des femmes et des hommes, couvrant d'une suée de sang les faces des hommes dans l'effroi de mourir à cause de la résonance de la langue introduite en eux.

Pythagore attendait la nuit, écrivait avec son sang la question qui le préoccupait sur un miroir de cuivre, présentait sa face à la lune. Alors le *reflet lunaire* répondait à la question qu'il lui avait posée.

C'est ainsi que Pythagore *lisait*.

Un jour, le même jour, on vit Pythagore à Messaponte et à Taurominium.

Jadis il avait été Athalidès, l'un des Argonautes, on l'avait vu en – 1300, la rame à la main, assis auprès de Boutès, son compagnon de nage. Il avait été Euphorbos, quatre cents ans plus tard, soldat qui combattit valeureusement au côté d'Ulysse lors du siège de Troie. Il avait été Herminos. Puis Pyrrhos. Enfin il avait été Pythagore.

Sous le nom de Pythagore, il était le fils cadet d'un ciseleur de bagues qui habitait l'île de Lemnos.

Il se rendit en Égypte, y apprit la langue, se fit enseigner ses signes étranges, et les lut.

Enfin il s'installa en Italie dans la cité de Crotone. Son daimôn avait conservé la mémoire du circuit de son âme dans les corps différents. Il avait été blessé par Ménélas et souffrait de cette blessure. Sous le nom de Pyrrhos il avait été pêcheur délien. C'est sous le nom de Pythagore qu'il avait été le premier homme à ne pas se nommer sophos mais, par modestie, ou par ruse, philosophos, c'est-à-dire l'assistant du mage, celui qui accompagne le sophos, celui qui reste assis à son côté pendant que le daimôn du chamane quitte son corps et voyage on ne sait où dans les trois mondes.

CHAPITRE XXIII

Le compagnon imaginaire de la voix maternelle

Tout survivant a besoin de son compagnon imaginaire. La compagne imaginaire est la voix plus ancienne que soi. Tout enfant a eu une mère. C'est ainsi que chaque pensée a sa Sirène. Le mot psychè en grec veut dire souffle. Comment le petit naissant, brusquement gagné au Souffle par le cri qui le fait palpiter en sortant du premier royaume, reconnaît-il le corps perdu dont il provient ? Par l'audition de la voix de ce corps. Tel est le fil d'Ariane psychique. La « voix de la mère » peut devenir « langue maternelle », dix-huit mois plus tard, parce qu'elle fut, neuf mois durant, le soprano de la femme qui portait le fœtus et qui l'enveloppait de sa cadence et qui l'insérait dans son chant. Dans le nouveau monde, sur la rive de la lumière, c'est à sa voix, à son timbre, à son intensité, à son débit, à son rythme, que le nourrisson reconnaît sa mère dans le premier « objet » immense qui se tient devant lui à contre-jour, dans son grand manteau sombre : volume et forme que jusque-là il n'a jamais vus et qui se penchent au-dessus de lui mais qui parlent *d'une même voix*, nettement plus *ancienne* que toutes les apparences. Le seul objet survivant du premier monde où il vivait enfoui, immergé dans l'eau de son outre, est cette voix qui désormais passe par l'air pour parvenir à lui. Ce qui liait le fœtus à la femme gravide vient relier le nourrisson à la femme parturiente puis l'enfant à la mère. Le fil d'Ariane est cette voix perdue qui revient, cette liaison qui survit à l'extraordinaire métamorphose animale et qui en apaise la violence et qui en suspend le traumatisme. De là le lien indivisible entre la musique et la pensée. La voix est ce qui conduit de la caverne utérine à la caverne céphalique. Telle est la sirène qui accompagne la pensée comme le chien le chasseur, comme le faucon le chevalier, comme le taureau Pasiphaé, comme la lune le soleil, comme Ariane Thésée.

CHAPITRE XXIV

L'aphantos du Verbe

En 65, sous l'empereur Néron, dans la ville d'Antioche, Luc, un médecin grec, se mit à transcrire un récit prononcé en araméen que lui avait rapporté Cléopas. Ce récit est crucial si l'on veut méditer la nature de la pensée. Il date de 464 années après la mise à mort de Sôkratês à Athènes, de 93 années avant l'accusation pour sorcellerie d'Apuleius à Sabrata. Le premier jour de la semaine après que le dieu fut mort, à l'aurore, Maria de Magdala, Joanna, Maria Jacobi, comme elles se rendaient à pied au tombeau où le corps de Iésous avait été déposé, avec des aromates dans les mains, du feu, des oints, des baumes, trouvèrent la pierre roulée, les bandelettes déroulées au fond de la tombe.

Plus de corps.

Subitement les trois femmes perçurent deux anges qui étaient revêtus d'habits éblouissants qui se tenaient debout sur le bord du tombeau. Les deux anges dirent aux trois femmes :

— Pourquoi cherchez-vous chez les morts ce qui est vivant ?

*

Le même jour, deux disciples de ce même Iésous mort (l'un d'eux étant ce Cléopas dont Luc rapporte le récit) qui avaient quitté Jérusalem pour se rendre à soixante stades de là, dans un village appelé Emmaüs, alors qu'ils devisaient entre eux en marchant sur la route, tandis qu'ils évoquaient la mort infamante de celui qu'ils aimaient, virent un homme presser le pas et s'approcher d'eux afin de prendre part à la conversation qu'ils étaient en train de tenir.

Cléopas était en train de parler du sépulcre retrouvé vide le matin même, Maria de Magdala bouleversée, la pierre roulée, les bandelettes déroulées au fond de la cavité de la tombe, les légionnaires de Rome effarés.

Les trois hommes cheminaient, Cléopas parlait.

Quand ils arrivèrent à Emmaüs, le soir tombait.

Et l'homme mystérieux qui les avait accompagnés jusque-là *fit semblant* d'aller plus loin.

Et ipse se *finxit* longius ire.

Étrange *fiction* de Dieu qui *feint* éternellement de dire adieu dans le « Langage » qu'il incarne.

Mais, sitôt ont-ils perçu ce mouvement d'éloignement ou même de fuite, les deux disciples pressent l'inconnu de demeurer avec eux. Ils lui proposent de dîner ensemble à l'intérieur de l'auberge. Cléopas dit :

— Reste avec nous car la nuit tombe. Regarde ! Le jour est bientôt arrivé à son terme.

L'inconnu accepte. Ils entrent dans l'hôtellerie. Tous trois se couchent sur les lits, s'accourent, se lavent les mains dans l'eau qu'on leur présente.

L'inconnu prit le pain. Il le rompit et il le leur donna. Et alors, à la fois, leurs yeux se dessillèrent, ils le reconnurent, il disparut devant eux.

Mot à mot : Il *s'évanouit* sous leurs yeux *grands ouverts*. Et *aperti sunt oculi eorum*, et *cognoverunt eum*, et ipse *evanuit ex oculis eorum*.

Le grec de Luc est plus précis et là encore transitif : Il devint « invisible » (*aphantos*) devant eux.

Celui dont vous parlez se tient à vos côtés.

Aimer, désirer, dormir, rêver, lire est ce « voir l'*aphantos* ».

Lire, c'est suivre sans finir des yeux la présence invisible.

Celui que votre livre évoque se tient tout à côté de votre tête. C'est l'être qui se tient au plus près de la paroi de votre crâne. Tout être qui se tient dans votre pensée a vis-à-vis de vous plus de proximité que les proches n'y aspirent. Et pourtant il apparaît *ainsi*, devant vos yeux grands ouverts, celui auquel vous pensez, *invisible*.

L'absente de toute étreinte (c'est-à-dire la femme de l'étreinte de qui vous procédez) vous suit plus près que l'ombre. On raconte même qu'elle imprime ses traits et ses envies sur tout le corps. On raconte que son fantôme hante le cerveau et erre dans le monde sublunaire et passionné au point de désigner l'élue ou celui qui ressemblera le plus à celui qu'elle aimait.

Celui dont vous lisez l'histoire est plus vous-même que vous-même. Il est plus près de vous que votre main qui tient le livre que votre vue elle-même oublie en le lisant. Il est comme la prunelle de vos yeux. Prunelle se dit en latin *pupilla*, la petite poupée. Petite poupée car au fond de la pupille est dessinée la petite figure de l'absente. C'est toujours la même démons qui erre.

Petite figure de la mère invisible avec laquelle jouent toutes les petites filles dans l'espace réel.

Celui qui aime passionnément se penche au-dessus des yeux de l'aimée. Celui qui se penche au-dessus des yeux de l'aimée y découvre le minuscule visage miniature de la jeune femme désirante et perdue dont il a été le compagnon invisible avant de mourir au premier monde pour renaître dans le second monde tout seul, tout nu, dans la lumière violente, accompagné seulement d'une voix (*psychè*) indiquant une source où nous ne baignons plus même notre visage ni même notre corps en nageant doucement.

*

Celui qui se penche au-dessus des yeux de l'aimée, le temps venant, rien ne pourra le protéger de l'épouvante. Il faut regarder *très peu* au fond des yeux celle que nous aimons si nous ne tenons pas à y découvrir un visage qui a bien peu à voir avec des traits personnels.

*

Orphée s'enfuit dès qu'il aperçut le visage rongé par les vers d'Eurydice aux enfers. Les vers tombaient de ses yeux vides. Les vers tombaient de ses narines. Les vers tombaient de sa bouche entrouverte.

*

Il faut regarder très peu au fond des yeux les chats qui accompagnent avec tant de noblesse nos jours. Sans quoi on disparaît à ce monde.

*

Au fond de tout regard résident des démons importuns et aimés, terrifiés et terribles. Ils gardent et ils échangent.

*

Les psychanalystes appellent « gardien narcissique » le double qui vient rassurer l'enfant qui se contemple dans un miroir pour la première fois. C'est encore une fiction. Se finxit. Il feint de s'approcher : il essaie d'approcher « soi » de lui. Dans ce cas il s'agit d'un daimôn qui permet d'approuver le reflet personnel. Ipse devient idem. Il faut avouer que le reflet personnel est le reflet le plus pathétique qui puisse tomber sous le regard des femmes et des hommes et il est vrai que ce premier échange requiert au minimum un démon échangeur pour surveiller l'in vraisemblable transaction à laquelle un souffle se soumet quand il tombe nez à nez avec tout à la fois un visage un peu spécifique et un bas-ventre nettement sexué.

Les romanciers appellent « compagnon imaginaire » le double bénéfique qui vient tenir compagnie à l'enfant seul dans le noir, ou encore à l'enfant endeuillé, ou encore à l'enfant abandonné, ou encore à l'enfant devenu solitaire.

Le compagnon imaginaire peut être défini : « celui à qui l'enfant parle dans ses jeux ».

Or, la pensée définit un jeu dans lequel il est parlé à un être plus ou moins inconnu et perdu.

L'enfant convoque quand il lui plaît cet ange invisible, s'adresse à lui quand il veut, le congédie à sa guise. Il lui demande conseil.

Ce démon, chez l'enfant, tant qu'il ne parle pas, n'est pas exactement halluciné.

Il est quelque chose de réel et de proche à la fois, jumeau, bête, pelage doux de bête, compagnon de jeu, bout de couverture soyeuse et odorante à l'extrémité des doigts, bout d'oreiller au bord du sommeil, pouce, petit doigt, guide et héros et sentinelle, le plus souvent localisé dans la tête ou autour de la tête, autour des mèches des cheveux, autour du nez et de la bouche.

La vieille femme qui parle toute seule elle aussi – elle aussi encore – tourne légèrement le menton pour s'adresser directement à lui, l'invisible, dans son marmottement.

CHAPITRE XXV

Le sylphe

Les femmes et les hommes qui touchent leurs parties génitales quand ils sont seuls dans la sieste, ou encore au crépuscule, ou bien dans l'aube, soit parce que le genius Cupido les a visités inopinément, soit parce que le genius Somnus a commencé par ériger leur corps puis a conduit leur main jusqu'à la chose la plus proche d'eux-mêmes qui se dilate ou qui se gonfle, hallucinent un double qui procure une attirance de plus en plus irrésistible aux scénarios assez peu volontaires dans lesquels ils commencent à se complaire.

Ce double porte une assistance non négligeable au plaisir qu'ils escomptent au terme de leurs doigts.

*

Nous tombons parfois dans une *nostalgie indicible* à l'endroit de ces joies qui seraient honteuses s'il nous fallait les avouer à nos proches dans le jour ou les montrer à nos aïeux dans le temps. Une rêverie exagérée en naît et s'impatiente. Une sensualité imaginaire exauce l'inavouable. Un corps qui n'est pas là vient protéger le désir qui bouleverse. Il offre sa garde à l'idée que l'âme repousse. Il soutient et il défend contre la conscience qui pointe. Il survit à l'épanchement. On s'endort dans son rêve.

L'ange qui garde les femmes et les hommes à leur joie esseulée, et la fait s'épanouir, est encore un daimôn.

Une œuvre de Crébillon, qui date de 1730, est consacrée tout entière au fantasme masturbatoire. Comme Socrate en – 399 avait décidé d'appeler « daimôn » la voix intérieure, Crébillon décida d'appeler « sylphe » ce daimôn de la main solitaire. Crébillon avait vingt-trois ans, 2 129 ans s'étaient écoulés depuis que Socrate était mort pour son daimôn, et jamais Crébillon n'a poussé plus avant, dans

la suite de son œuvre, l'audace profonde et inexorable de ce petit volume. Il est intitulé *Le Sylphe*. Claude Jolyot de Crébillon, toute sa vie, collectionna les estampes. Il déménagea à Sens, avec Miss Stafford, en 1750, transportant plus de deux milliers d'images licencieuses. Ce livre compte parmi les plus étranges et des plus déroutants qui aient été notés sur la vie des hommes. Il compte aussi parmi les mieux écrits qui soient dans notre langue.

CHAPITRE XXVI

Pourquoi Socrate s'est-il opiniâtre à ce point pour défendre contre tous cette petite voix refoulante ? Pourquoi a-t-il donné sa vie pour ce chuchotis de Tom Pouce ? Pourquoi a-t-il enduré la prison, les fers aux pieds, puis le poison pour quelque chose d'aussi problématique et invisible ? Pourquoi est-il resté fidèle à ce « stop » interne au point de ne pas présenter sa justification devant la cité, sur le prétexte que cette « voix » le lui interdisait ? Pourquoi Socrate a-t-il témoigné de plus de courage et de plus de résolution concernant ces étranges veto montant du fond de l'âme, que Jeanne d'Arc elle-même, menacée des flammes du bûcher, qui accepta de se défendre lors de son procès de Rouen ?

Parce que cette « voix de l'autre » est véritablement enfournée dans la bouche de chaque femme et de chaque homme.

Parce que cette vocalisation est aussi vitale que le souffle qui s'est violemment introduit dans le corps en naissant.

Elle se tient derrière la langue qu'elle parle.

La langue la plus ancienne, avant d'être face-à-face de discours, est visitation de voix. La langue est un dieu échangeur aussi interne qu'externe de prescriptions et d'interdictions, une rotation de oui et de non, d'autorisations et d'entraves, de modulations bénissantes ou maléficiantes. Elle est enfin un tourniquet où celui qui dit je peut intégralement devenir tu, où le tu qui écoute est déjà présent dans le je qui énonce.

L'échange égophorique (le va-et-vient des je et des tu au cours du dialogue interhumain qui est toujours celui d'un maternel et d'un filial) tel est le démon de l'échange démonique et c'est pourquoi le daimôn empêcha Socrate de répondre au tribunal, l'empêcha d'accepter de détacher la méthode dialectique de l'extase démonique, refusa de disjoindre la Pythie et le Coq. Hegel, dans ses *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, est le seul philosophe de la tradition à avoir affronté sans réserve la question de l'extase cataleptique de Socrate à Potidée. À l'avoir définie comme arrachement de soi à soi. À l'avoir méditée comme « secessus corporis » de la pensée et à l'avoir mariée à l'aveu romantique du génie et à l'invention de la méthode dialoguée (en grec : de la dialectique). Hegel a écrit : Socrate est le premier homme chez qui se manifeste sous une forme physique ce qui sera plus

tard une habitude. En 1836 F. Lélut a écrit à sa suite : Les Grecs ont transmis à la postérité comme un héritage cette divinisation d'une pensée malade (*Du Démon de Socrate*, Paris, 1836, page 149).

Cette divinisation d'une pensée malade est la première somatisation de la conscience. Premièrement la convertibilité de l'auditeur en locuteur est le nom ésotérique du démon anonyme. Deuxièmement la dialectique est le masque de théâtre (*persona*) que prit la pensée lors de l'invention de la philosophie à Athènes.

*

Dans le premier monde, l'inconvertibilité est totale.

D'un côté, dans l'eau, le contenu est une audition sans souffle, de l'autre côté de la peau le contenant est la voix soprano solitaire de la porteuse.

Le sujet est supposé dans le fils par la mère à l'intérieur de la langue qu'elle lui adresse.

*

On peut distinguer, dans le second monde, deux cas d'inconvertibilité entre l'auditeur et le locuteur.

Le premier cas est l'enfance. L'enfant est un auditeur qui est, à dater de la naissance, doté du souffle mais qui n'est pas encore un locuteur de la langue nationale. L'enfant est un otage. L'in-fans (le non-parlant) est un otage du langage humain que la mère insinue en lui par ses intonations et suivant les différents ordres dont elle l'assiège ou l'emmailote ou le contraint ou l'étrangle. On appelle « enfant » un prisonnier par violence de la voix qui enjoint les mouvements de son corps, alors qu'il procède d'un monde d'ombre et de silence, et qui le bâtit comme sujet dans la langue maternelle sous le regard de tous.

Le deuxième cas est la lecture. Écrire a son démon, comme penser a son démon, c'est le même. Ce n'est pas le cas de lire.

Si la littérature est l'extase du langage, la lecture, au contraire, est un *retour au langage inconvertible*.

Le lecteur n'est pas un in-fans, même s'il ne parle pas. Le lecteur n'est pas un otage violé, même s'il est lui aussi un otage. Il est un otage par consentement à la violence qui va être exercée sur lui par la lettre de l'autre. Il aime perdre conscience au sein de ce transfert à l'état libre qu'est un roman. Il aime s'identifier. La lecture est ce tour paradoxal : un ancien otage par violence consent à renouer à la première et inconvertible épreuve de la langue maternelle totalement neuve, démonique, violente.

CHAPITRE XXVII

De deo ignoto

Le discours incessant qui en chaque homme formule sa vie dans l'arrière-fond de son crâne n'est pas volontaire. Dans le monde conscient le mot latin « con-scientia » désigne ce reste du fil d'Ariane de la voix de femme souveraine qui reliait les deux corps et assurait une sorte d'aller et retour entre les deux royaumes.

Ce susurrement constant et clandestin qui erre en nous au fond de la caverne céphalique à dater de l'âge de raison est moins élaboré par nous que nous ne sommes construits par lui (c'est-à-dire par ce qui nous échappe à nous-mêmes au cours de ce commentaire inlassable que la langue acquise enclenche à l'intérieur de la caverne céphalique).

Ce sont d'étranges apomnèmonemata ou commentarii infinis sous l'os du front, derrière les yeux.

Ces signes ou ces inhibitions ou ces préventions ou ces prescriptions spontanées en nous que nous subissons comme des ordres (parce que, dès l'instant où nous leur manquons, elles ouvrent en nous les portes de l'angoisse), à l'instar de ce radotage de nous-mêmes à nous-mêmes qu'on appelle plus tard, indifféremment, bonne conscience ou mauvaise foi, sont plus démoniques que subjectifs, plus démoniaques que « personnalisant », plus familiaux et sociaux qu'individuels ou privés.

Accepter de ne pas être le père de ses pensées fut la première humilité de Socrate.

Qu'aucun discours ne vaut par lui-même pour se diriger vers le non-oubli, mais que seul le conflit entre au moins deux discours peut tâtonner vers le vrai, telle fut la seconde humilité de Socrate.

À vrai dire c'est le même : démonique et dialectique disent l'un comme l'autre qu'il n'existe pas de discours qui soit un parce que la langue n'est pas une. Par le dialogos où s'apprend la langue parlée et par la double face du système linguistique, par les « mânes » de la conception sexuelle du petit non parlant, nous sommes reliés à la fois à l'inconnu et au perdu. Tout ce que nous disons, que nous ne sachions le dire ou que nous croyions le dire, est au service de l'inconnu qui fait signe en nous et qui est resté parfois, encore plus simplement, la mère perdue. C'est cet inconnu qui est en nous plus que nous que Socrate se mit à appeler démon. Sur le Dieu de Socrate veut dire : Du Dieu inconnu. *De deo*

*

J'ignore ce que je fais. Je ne comprends pas clairement ce que je suis en train d'écrire. J'hésite devant ce que je rêve. Je sais aussi ne pas savoir. Un démon inconnu me parle. Quelque chose se tient parfois au-dessus de mon épaule. Un sylphe a élu domicile au bas de mon ventre et auprès de mes bourses et il tend ses images. J'entends des voix qui n'ont jamais existé et je les note. Parfois une goutte de cire brûlante tombe sur le gras de mon épaule droite et le dieu s'envole. Je ne puis renoncer à ces visitations qui me laissent toujours plus seul et qui m'éloignent toujours davantage des temps plus anciens et plus sauvages et plus ombreux. Deux anges se tenaient debout au bord d'un sépulcre vide.

— Quid quaeritis viventem cum mortuis ? (Que cherchez-vous de vivant chez les morts ?)

— De deo ignoto.

*

Quand un légionnaire apprit à Marcellus la mort d'Archimède lors de l'incendie du port et de la ville, le général romain pleura. Pourquoi Marcellus pleura-t-il alors qu'il avait lui-même donné l'ordre d'incendier Syracuse sachant pertinemment que l'architecte était présent à l'intérieur de la cité lors de l'envoi des flèches goudronnées et enflammées sur le toit des maisons ?

L'officier insiste auprès de son général en chef : Qu'admirait-il donc tant dans ce mort qui s'appelait Archimède ? Son courage ? Son mépris de l'argent ? Sa vertu ? Son dédain des honneurs ? Son refus du pouvoir ? Son opposition à la puissance romaine ?

— Rien de tout cela, répond le général. C'est sa muse que je pleure. C'est la passion sans fin qui le portait à la science. C'est cette extraordinaire *poiësis* qui le poussait à mettre au point des techniques de tous ordres que je pleure. Vous ne comprenez pas que *cet homme vivait sous le charme constant d'une Sirène qui ne le quittait pas et partageait sa vie*.

C'est ainsi que Marcellus pleura aussi la Sirène qui avait péri avec l'âme d'Archimède dans l'incendie de la cité de Syracuse qu'il était en train d'assiéger.

*

Maître Eckhart dans un de ses plus beaux sermons dit que Marie-Madeleine fut horriblement déçue : Là où elle attendait Jésus elle vit deux anges, là où elle attendait un elle vit deux, là où elle attendait l'éternité elle trouva le temps, là où elle attendait l'ancienne union elle découvrit le langage.

Pourquoi les femmes, les hommes, ont-ils été portés à faire revenir après la vie, dans le sein d'un Père lui-même officiant au fond de la nuit de la mort, l'inconnu qui a les engendrés après s'être dénudé au cours de la scène qu'ils ne peuvent pas avoir vue puisqu'ils en sont l'effet ?

Pourquoi un Père unique après la mort ? Parce qu'il fut *forcément unique* avant la conception.

Madeleine, la sainte pécheresse, est déçue parce que ce n'est pas une *unité* qui se dresse devant son corps, devant la pierre repoussée du Dieu mort. Elle est reconduite au monde vivant où il n'y a pas de langue naturelle qu'elle n'insinue aussitôt dans le corps la séparation, l'interlocution, la guerre civile.

Les héros d'Homère manifestaient encore hystériquement ces dédoublements socratiques même s'ils ne prenaient pas la forme de « monologues » intérieurs. Il s'agissait toujours de « dialogues » que l'aède chantait à l'intérieur du corps du héros. Une voix hallucinogène s'adressait au héros et le conseillait longuement en lui tenant des discours, en dialoguant avec son cœur, avec son foie, avec son souffle, avec son courage, comme un homme avec un homme. Il y a deux dieux inconnus. Il y a deux agnostos theos. Il y a deux deus ignotus. Il y a deux sexes qui diffèrent aussitôt comme les Mânes, c'est-à-dire qui prescrivent aussitôt, à l'instant de la naissance dans la seconde vie, la différence sexuelle comme destin coriace et sempiternel. Toujours on n'en rêve qu'un seul – qui est l'autre.

*

Un enfant survit sous l'emprise de la voix de celle dont il est sorti par le sexe. Autant qu'il parlera, autant qu'il écrira, autant qu'il pensera, il sera l'otage de la « langue de sa mère ». La langue est ce reste de déesse. Elle est ce fantôme d'ange capable d'aller de lui à elle et de revenir.

Dans le berceau le cri est vraiment son ange.

Le cri est le démon qui va de l'enfant à la mère, qui la ramène à lui.

Toute la vie, pour tout livre qu'on écrit, pour toute colère qui se lève, pour tout mot d'amour qu'on adresse, pour toute théorie qu'on invente, la langue hallucine une Perdue qui revient prendre place au côté du parleur. L'otage est la face cachée du messenger. Pater semper incertus. Mater semper certa. La mère est toujours certaine, certissima, le père perpétuellement incertain. C'est pourquoi la sainte est prostituée et pécheresse. En vérité il n'y a pas de « père » mais le « gignit », le « il engendre », l'erectio qui se tient à côté de l'engendré comme un fantôme, comme un jadis, en tant que sa source. Son destin est cet autre sexe qui est sa source – qui tient sa tête contre sa main, dont les cheveux sont défaits, qui regarde la bougie qui s'écoule et le crâne du dieu.

*

La tradition intériorisée est-elle un ange gardien ? Oui.

Le langage est-il un démon ? Oui.

Sommes-nous aussi présents dans nos rêves que nos rêves sont présents dans nos vies ? Non.

Sommes-nous aussi présents nous-mêmes à nous-mêmes que les rêves sont présents dans le genius qu'ils contractent, dans le fascinus qu'ils développent ? Jamais.

*

Jamais il ne m'a paru que nous soyons beaucoup nous-mêmes.

Jamais il ne m'a même paru que nous soyons *autant* nous-mêmes que le démon qui nous effleure.

CHAPITRE XXVIII

L'invention de la conscience

Ovide au tout début de l'ère, en 12, à Tomes, en Roumanie, écrit : *Conscius in culpa scelus esse sua*. Conscient d'être un criminel pris dans sa faute.

La conscience définit la culpabilité de la mort donnée, qu'elle soit animale ou humaine. Nous avons peur que la proie – que nous dévorons chaque jour – ne se retourne contre son prédateur, n'aspire à dévorer son dévorateur.

Paul écrit en 57 aux Romains : *Quod enim operor, non intelligo. Non enim quod volo, hoc ago. Sed quod odi malum, illud facio*. En effet je ne comprends pas ce que je fais. En effet ce que je veux, je ne le ne fais pas. Mais ce que je hais, je le fais. À cet instant, en 57, dans la pensée de Paul, le démoniaque commence à devenir le diabolique. Avec Paul il ne s'agit plus d'une voix qui inhibe l'action mauvaise. C'est la voix divine qui maintenant est empêchée dans Paul. Et la voix linguistique ne parvient plus à empêcher l'action injuste d'être commise. L'âme se met à croître et à renchérir à l'intérieur d'elle-même, à s'opposer – comme à l'état de dialogue – au corps qu'elle anime. La guerre civile (stasis) devient interne, entre les sens et le Verbe. Saint Paul écrit : Une autre loi lutte contre la loi de ma raison et me tient captif sous la loi du péché qui réside dans les membres de mon corps.

Lex mentis : c'est moins la loi de la raison (ratio) que la loi du fonctionnement de la pensée (mens).

J'aime la définition de la conscience que donne le moine Guibert, dans le scriptorium de Nogent, au cœur du Moyen Âge, lors des toutes premières Communes : *sensus mentalis*. Une sensation mentale des événements du monde. La pensée est un sens au même titre que le flair ou le tact. Les cinq sens – chez les animaux – sentent *corporaliter*. La pensée – chez l'homme – sent *mentaliter*.

Deux lois entrent en conflit dans le corps : *lex mentis* et *lex peccatis*.

C'est cet intervalle de culpabilité qui va nous déchirant nous-mêmes, creusant de nous-mêmes à nous-mêmes.

Comme les « daimôn » avaient occupé l'intervalle entre la terre et l'éther durant sept siècles, les

« peccatum » (les péchés) dans l'Europe médiévale jusqu'à la fin du XIX^e siècle – jusqu'aux premiers divans, jusqu'aux premiers patients s'allongeant sur le lectus genialis de leur conceptio – occupèrent l'intervalle ouvert dans l'âme.

*

Entendre celle qui est devant moi veut dire obéir. Ob-audire en latin – obaudience – l'obéissance signifie simplement l'audition première.

L'obsequium fut la révolution juridique et sociale propre à l'installation de l'Empire sur le monde occidental quelque vingt-sept années avant la naissance de Jésus.

Dans la Rome ancienne et républicaine *subjectus* et *obsequens* étaient les deux épithètes qui caractérisaient le statut de l'esclave. Il est *assujetti* au maître et *obéissant* à ses ordres sous peine de mort.

Quand Octave devint Auguste, le citoyen, jusqu'alors père privé et homme libre, avant même que le monde romain fût devenu chrétien, devint le *sujet obséquieux*.

La dépendance à la voix intérieure n'avait été que momentanément sacrifiée lors du sacrifice de Socrate, à la majorité des citoyens, à Athènes.

Un enfant otage de la voix de sa mère devient un homme otage d'une voix intérieure prescriptrice et progressivement punitive. Les Anglais appellent addiction l'état de dépendance auquel se voue le toxicomane indépendamment de la toxicité de la drogue qu'il a élue comme ange. La révolution de l'obsequium lors de la mise en place de l'Empire romain, relayée par le christianisme, amplifiée par les États puis les fascismes puis les totalitarismes, se développa comme l'addiction à la dépendance elle-même.

C'est de la soumission sonore lors de l'apprentissage de la langue qu'a dérivé ce sentiment impensable dans l'ancienne Rome, comme dans l'ancienne Grèce, comme dans l'ancienne Égypte : le péché. L'obséquiosité est le lien ravageur du manque à l'obéissance de la Voix. Le péché est la culpabilité qui embrase l'âme de celui qui contrevient à ce que la Voix divine (Logos, Verbum) ordonne. C'est ainsi que la psychè des Grecs se transforme dans la conscience des Occidentaux. Du IX^e siècle au XI^e siècle les péchés véniels et les péchés mortels se distinguent les uns des autres peu à peu dans l'âme de ceux qui transgressaient les « commandements » qui avaient fait leur demeure de la caverne céphalique et qui prophétisaient la conduite des jours.

Puis ils s'opposèrent dans le monde interne comme vie et mort.

Quatre étaient les vices aux yeux des Stoïciens romains du temps de l'Empire : la tristesse, le désir, la crainte, la joie. La joie était un vice à Rome. Puisque la gravité indestructible, l'austérité imperturbable, étaient une vertu.

Évagre y ajouta la démence, la fuite, l'injustice.

C'est ainsi que les quatre vices des Stoïciens se transformèrent peu à peu dans les sept péchés des Chrétiens.

Sept étaient les esprits : la vie, la vue, l'ouïe, l'odorat, le langage, le goût, la procréation.

Les esprits dès lors qu'ils s'égarèrent (dès lors qu'ils se dé-voyaient) devinrent des démons qui

pervertissaient les âmes. Il ne s'agissait pas, dans le stoïcisme, d'extirper les démons, mais de dé-pervertir les démons et de les re-con-vertir en esprits.

Laissés à leur nature démoniaque, devenus diaboliques, les démons devinrent sept ou neuf selon les différents codex : luxure, glotonnerie, querelle, coquetterie, ensorcellement, orgueil, mensonge, injustice, sommeil.

La liste des péchés « mortels » s'établit à son tour peu à peu : adultère, apostasie, homicide, sodomie, blasphème, vol, sacrilège, ivresse, désobéissance.

Du XII^e siècle jusqu'en 1941 l'enfer chrétien constitua la plus totalitaire et la plus désespérante machine à broyer l'avenir de chaque femme et de chaque homme que les sociétés humaines eussent conçue.

Paradis, purgatoire, enfer. C'est ainsi que les trois mondes du chamanisme revinrent dans l'Europe sous un jour que n'auraient jamais pu concevoir les anciens hommes de la préhistoire qui les avait inventés dix-huit millénaires plus tôt.

*

Dans la cité de Florence Antonin inventa quelque chose de plus invisible et de plus minuscule encore : la maladie du scrupule. Il se saisit du mot latin de *scrupus*, qui désigne un petit caillou. Il s'en servit pour définir le doute microscopique et persistant qui afflige l'esprit, qui le mine dans l'incertitude, qui le plonge dans l'irritation, puis dans la morosité, qui paralyse ses mouvements, qui voit des péchés éventuels partout.

Le janséniste Du Guet a écrit : L'âme d'abord est alarme. C'est un souci qui ne présente rien de clair et qui ne persuade pas mais qui emplit le monde intérieur d'une perplexité qui le trouble. On croit entendre au-dedans des choses qu'on ne voit pas au-dehors. Il s'agit d'un *petit cri intérieur*. Il est comme une lueur qui ne montre pas mais qui avertit et s'éteint. Mais le moyen qu'on éclaire un doute qui porte sur on ne sait quoi ? Mais le moyen qu'on aperçoive ce qui ne laisse pas d'entrée dans la pensée pour y blesser ou y pourrir ? Ce qu'on ne démêle pas n'est pas nécessairement confus mais la pensée ne s'y accommode pas. C'est comme une source qui est intarissable, dont on entend le bruit, mais qui est perdue dans les feuilles, qu'on ne voit jamais, et qui replonge aussitôt ses eaux dans la terre.

Le christianisme, alors qu'il investissait progressivement l'Empire, créa une incroyable sollicitation de l'âme devant la faute.

La pensée, durant le long assujettissement du monde chrétien aux différents commandements de son Verbe, devint une méfiance à l'égard de soi-même anormalement malheureuse.

Une interrogation extraordinairement raffinée et complexe sur le fonctionnement de l'esprit à l'intérieur de la caverne céphalique.

Une *céphalée*.

Un *mal* de crâne.

Une suspicion virtuose, casuiste, subtile, sidérée, terrifiée, obsédée de l'éternité de châtements qui la punirait. Quand Dieu et ce Logos grec dans lequel il s'était incarné, s'affaissèrent, s'affadirent,

quittèrent la langue latine pour se diluer dans les langues vernaculaires, ce fut l'invention si occidentale de la psychologie qui prit le relais du vieux pénitentiel et se soucia de la survie de cette étrange « conscience ». Elle déboucha sur la psychanalyse, qui vint se substituer aux pratiques chrétiennes de la confession lorsque Dieu vint mourir dans les années 1880, quand commencèrent de s'étendre à la surface de la terre, ensemble, concurrentiellement, le scientisme, le darwinisme, l'eugénisme, le positivisme, le futurisme, le communisme, le fascisme, le national-socialisme. Ce fut le sujet – dans l'addiction à la sujétion après la laïcisation du monde révolutionnaire puis impérial puis démocratique – qui réclama un analyste en costume cravate et col dur pour remplacer le directeur de conscience (spiritus rector) en soutane noire et rabat blanc sur lequel il se reposait jusque-là pour l'entretenir de ses voix.

Chacun subit son État antérieur.

Chacun subit sa police interne.

Chacun subit son père et sa mère.

Chacun subit ses Mânes.

Le réel est plus imprévisible que la langue qui nous en défend.

Le réel est plus indomptable que le monde.

La soie provient d'un ver, le fil du cri du berceau, l'obéissance de la voix perdue du premier monde, le péché de l'obséquiosité, la peur de la vie, le feu des branches mortes, l'homme d'une vulve, le daimôn d'un miroir, les ailes de la lune, l'ange de la masturbation.

CHAPITRE XXIX

Le carrefour

Je reviens à Socrate. Je suspends la conscience qui naît dans le monde impérial romain et le destin de culpabilité qui va la gagner dans le monde chrétien. Je retourne à la pensée, non plus à l'instant où elle dit stop, mais à l'instant où elle se bloque sur elle-même. Platon dans *Ménon* 80 c décrit avec force ce qu'il entend par le mot *aporia* : Socrate est un poisson qui engourdit ceux qu'il touche. Mais cet être-poisson-torpille qui engourdit (*euporôn*) est lui-même pétrifié (*aporôn*). Le premier des philosophes déclare alors : « Si j'embarrasse, c'est que je suis moi-même embarrassé. » Il y a une contagion propre au fait d'être dans l'embarras, d'être coincé dans une double entrave, d'être plongé dans l'aporie (*aporein*).

Le dialogue ne se produit plus.

Le transfert s'immobilise.

Je n'est plus tu, tu n'est plus je.

Comme le fascinant et le fasciné s'entre-regardent d'abord parfaitement immobiles, d'abord parfaitement mourant, d'abord parfaitement consentant à mourir, avant qu'ils s'agressent, et que l'un tue l'autre. Ou que l'un et l'autre, tous les deux pétrifiés, traqués, épouvantés, s'abandonnent au mourir sur place.

*

Non seulement Platon a dégagé l'aporie au fond de la pensée arrêtée, mais il a mis au jour l'aporie de l'aporie : Comment chercher ce qu'on ignore ?

La réponse de Platon est stupéfiante : On ne peut chercher ce qu'on ne sait pas que parce qu'il y a un savoir originaire. C'est l'anamnèse. L'effort consiste à se souvenir du perdu. Il faut déjà avoir éprouvé

pour connaître. C'est l'effet zurück qui fonde l'émotion d'apprendre. Il faut un premier royaume pour que règne un dernier royaume. Et il faut une scène traumatique pour passer de l'un à l'autre. C'est ainsi qu'il y a, pour chaque homme, une épreuve de l'originaire. La naissance est cette épreuve. La naissance rassemble le déménagement, la métamorphose, le risque de mort, l'objet perdu, enfin le savoir originel qu'est la détresse originaire.

Tout savoir ultérieur doit s'appuyer sur ce qui dit l'origine. Ce que « dit » l'origine est ce qui « crie » au sein de la naissance en découvrant la pulmonation qui déclenche l'animation de l'âme, l'esseulement du corps sexué, la possibilité de la mort, la violence de la lumière.

*

Le fasciné reconnaît quelque chose de plus ancien que lui-même dans le fascinateur. La question « Pourquoi ? » est devenue immobile. C'est la stupeur. La question « Pourquoi ? » renvoie à bien plus qu'à la seule soif de savoir (puisque aucune substance ne vient jamais éteindre, au cours de la vie des humains, cette soif). Si la faim n'est jamais plus assouvie que quelques heures, la curiosité ne connaît aucun amoindrissement au cours des jours, des siècles, des millénaires. La question « Pourquoi ? » porte sur un réel qui outrepassé tout ce qui peut être su ou vécu. La question « Pourquoi ? » est adressée par les récents à l'ascendance au sein des ascendants. Le sujet est ce « trou » (ce trou anténatal ouvert, cette fissura originaire, cette bouche grande ouverte dans le cri natal – cette question ouverte, inépuisablement ouverte, aoristiquement ouverte, du jadis de sa vie, du monde, du cosmos, de l'être, du temps relayé en lui).

Dans la vie individuelle le pourquoi se précède dans le regard étonné du nouveau-né animal sur le nouveau monde. Le regard surpris du nouveau sur le nouveau est beaucoup plus vaste qu'un simple « Qu'est-ce que c'est que ça ? ».

Seul l'autiste – qui ne veut pas acquérir la langue, qui ne veut pas que le contenant s'éloigne de lui, qui ne veut surtout pas que l'amont se perde en amont de lui, qui nie le nouveau, qui ne veut pas entendre parler du réel – est sans pourquoi.

L'autiste, la rose, l'aube, le ciel, sont sans pourquoi.

Dans le temps originaire l'inconscient n'existe pas encore (même s'il y a un sommeil). Mais il y a un « savoir à l'intérieur du dehors » avant l'inconscient. Il y a un « en attente de » mystérieux dans le naissant (dans celui qui prend part à l'imprévisibilité en surgissant de l'origine pour arriver dans le monde). C'est une harmonique de contenant à contenu mais qui procède encore de la répercussivité du milieu à lui-même. Dans l'enroulement de la vague sur elle-même. Il y a une résonance qui répond à l'appel avant qu'il y ait une réponse à cet appel.

Le corps vide résonne. Le désir se dresse déjà dans ce qui s'affame. Le bruit de fond appelle déjà avant l'embrassement du réel par la langue.

Je me souviens du grand appartement obscur d'Alain Didier-Weill dans le X^e arrondissement, le long du vieux canal qui mène au port de l'Ourcq. Les chats y présidaient. Toujours, au terme de la discussion, on leur donnait la langue, ils inclinaient la tête, et ils ne cessaient pas de ne pas répondre. La question d'Alain Didier-Weill était : Si le réel humain s'embrase tel un buisson ardent dans chaque langue, qu'est-ce qui l'empêche (dans l'autisme, dans la folie) de s'embraser ? Alors notre hôte, à côté

du fauteuil vide réservé au prophète, évoquait une bifurcation mystérieuse : Reste ou Deviens. (Non) ou oui. (Silence) ou langue. C'était cette pauvre langue donnée aux chats, du moins le simple appel de la langue dans le corps, appel de la mère dans la langue, appel de la nature dans la mer plus ancienne que la vie. Mais hélas, à ce stade, seul le oui est possible. Le non, le silence, n'est que blanc, blocage, détresse, silence, anorexie, mort.

*

C'est ainsi que je suis toujours resté *ad confinia carnis ac spiritus*. Rien de ce que j'écris ne s'éloigne d'un pas de la frontière de la chair et de la pensée. Je n'entends pas franchir ce que je ne peux pas franchir. Le Dernier royaume est ce singulier pays où la nudité animale et la langue culturelle se touchent perpétuellement sans jamais pouvoir s'assembler. Le moine Guibert a raison : La pensée est encore ce *sensus* de chair. C'est cette *aporie*. Je ne voulais pas choisir. Je ne veux pas choisir. Je reste devant le choix.

*

C'est l'âne de Buridan. Ou herbe sauvage ou picotin de la domestication.

C'est le cerf d'Actéon. Ou déesse ou chien.

*

L'empereur Marc Aurèle IV, 1 arrêta sa vie devant le dilemme suivant : Ou le stoïcisme ou l'épicurisme. Ou la providence ou les atomes.

En d'autres termes : Ou un tout qui est un contenant, un dieu unifiant (en grec une *énôsis*) ou un désordre pulsionnel épars (en grec un chaos).

*

La pensée que je ne veux pas dire est le fond de ma pensée. Et cette pensée, le corps la recèle, ego l'ignore. C'est ainsi que la détresse natale ou le trauma qui la revivifie déploient à chaque fois une étrange rumination pathogène qui n'est pas arrivée à se transformer en souvenir ni en signification. Une hypermnésie mystérieuse s'est enrayée, qui n'est pas sans images, mais qui est sans narration. Il s'agit vraiment d'un disque rayé en ceci que le motif (le cauchemar, la lésion, le moment incompréhensible) se répète à l'identique, frappe à la porte, sans que rien permette d'ouvrir. Il n'y a pas de mot de passe pour le sans langage – pour l'enfance.

*

Le roi Gilgamesh énonce à Uruk : Ou une cité ou la jungle.

Le roi d'Uruk aime la cité fortifiée dont il décide la loi, dont il pose l'image crénelée sur ses cheveux, dont il domine toutes les femmes par le droit qu'il édicte sur elles, il aime chasser hors les murs les bêtes féroces du monde sauvage. Mais, tout à coup, un jour, c'est le coup de foudre ; il s'éprend du fauve en s'éprenant d'Enkidou ; il aime celui qui meurt ; il aime encore celui qui est mort. Il décide de se rendre chez les morts pour essayer de retrouver son compagnon. C'est le premier roman qui fut écrit dans ce monde, à la fin du IV^e millénaire avant Jésus-Christ.

*

Marc Aurèle – le grand empereur du II^e siècle après Jésus-Christ, celui qui tua sainte Blandine – écrit, en grec, à Rome, dans son journal : *Étoi pronoia è atomoi*.

Selon la langue grecque, tel est le fond du *di-lemme*. Selon la langue latine, tel est le quadri-furcum du *carrefour*. Tel est le diezeugmenon à chaque instant de la vie. Telle est la fourche (les deux branches de l'Y) au cœur de chaque pensée.

Ou sens ou réel.

Ou ordre des dieux ou pluie des atomes.

Ou narration ou errance.

*

Celui qui cherche (en sanskrit shamana, en grec zètès) quitte son épouse, son fils, la cour, la cité, entre dans la forêt des pins et y erre pour l'éternité, dans la frustration perpétuelle de son désir.

*

La grande poétesse du monde grec, Sapphô, dans le fragment LI : Je ne sais pas vers quoi courir. Deux projets sont en moi. Duo moi ta noèmata.

Deux en moi sont les pensées.

Je suis partagée (mermerizô) c'est-à-dire je suis partagée comme en deux parties (meros) qui s'opposent. C'est ainsi que la pensée monte en elle avant qu'elle se jette du haut du cap Leucade dans la mer.

*

En – 408, à Argos, Ménélas ne sait plus s’il doit apporter son soutien à la cause d’Oreste, ou s’il doit suivre le jugement que vient de porter Tyndare. Oreste le presse de prendre sa décision :

— Où s’en va, Ménélas, ta pensée, tandis que tu marches de long en large, suivant, l’un après l’autre, deux soucis qui divergent ?

— Laisse-moi. Laisse-moi, Oreste, lui répond alors le roi hésitant, murmurant. Je réfléchis. Rien ne se résout en moi. *Je ne sais pas ce que pense ce que je pense.*

*

Le concours védique des brahmodhya était une compétition d’énigmes afin de provoquer un choc (un feu) de questions sans réponse. C’est la joie de l’interrogation insondable. Et la transcendance du silence étourdissant (en sanskrit brahman) qui en résulte au fond du corps.

*

Il est des aspects du réel auxquels on ne peut accéder que si, et seulement si, on en manque d’autres.

On ne peut jouir en ouvrant les yeux.

Toute vision x est un aveuglement y.

Toute audition y est une surdité x.

Qui flaire ne goûte pas.

Qui écoute ne saute pas.

On ne dort pas debout.

On n’aime pas quelqu’un si on songe à soi.

CHAPITRE XXX

Au sujet des concepts des choses

Les Romains préféraient appeler *conceptus* ce que nous nommons *foetus*. Les photographies en couleurs que l'on prend des embryons à l'intérieur du ventre de leur mère montrent des petits êtres qui vivent ramassés dans leur outre particulière. Pour le dire en latin ces petits *conceptus* sont repliés dans leur *uterus*. Leur corps minuscule est incurvé, les bras sont blottis, les jambes sont contractées, les yeux sont fermés. C'est ainsi que même les *conceptus*, dans l'eau amniotique, tiennent les paupières extrêmement plissées sur elles-mêmes et font comme les êtres qui rêvent. Ils protègent leur visage derrière leurs merveilleux doigts translucides de batraciens. Tels sont donc les concepts.

Macrobe a comparé longuement la représentation intellectuelle qui cherche à prendre forme, qui s'efforce de développer ses arguments dans le fond de l'esprit de l'homme mûr, au petit corps embryonnaire qui croît et étend et singularise ses organes dans l'eau tiède et euphorique que contient, dans une poche de peau close, longtemps verrouillée, et à peu près étanche, le ventre maternel.

*

La *noétique*, *hè noetikè technè*, définit l'art de faire surgir les concepts. La *maïeutique*, *hè maieutikè technè*, définit l'art d'accoucher les enfants. En grec le *maieuma* qui en résulte désigne le nouveau-né, de la même façon que le *noèma* désigne le contenu de pensée. C'est ainsi que le *noème* grec se nomme en latin *conceptus* et débouche dans le français *concept*. Le contenu de pensée est un conçu de l'esprit.

La *maieusis* désigne la si *aterrante* métamorphose active de l'accouchement des femmes – non seulement sur la terre mais aussi dans le jour – qui est la reproduction sociale elle-même. La *maieusis*, qui renouvelle les sociétés humaines, renvoie à la douleur natale, à la violence intrusive, pneumatique, sonore, sanglante, comme la *noèsis*, qui désigne le mouvement attentif de penser, renvoie à la contention psychique et au déchirement tragique entre deux thèses hostiles qui s'affrontent

perpétuellement entre elles.

La maieutria nomme la « sage » femme et cette étrange sagesse renvoya dès l'origine au « sage » qui est contenu dans « philo-sophos » c'est-à-dire celui qui « aime le sage ». Mais si la sage-femme est élue par Socrate parce qu'il s'agit de sa mère, ce philo-sage omet de dire que son père, comme la genèse même (la génétique en amont de la reproduction sexuelle), *sculptait*. Car il y a une symbolique prélinguistique. Il y a deux voies : images et mots, comme il y a deux mondes fruits de la sexuaction de l'humanité sectionnée entre hommes et femmes. En latin c'est la sax de pierre, au fond de la sectio, qui divise l'humanité dans ses deux sexes eux-mêmes, l'un évidé, l'autre protrus, perpétuellement affrontés. Il y a un Jadis sexuel avant l'Avant. Puis il y a un Avant (avant la rupture dedans/dehors du second monde pulmoné). C'est le premier monde. C'est la mère comme contenant. Puis il y a un Référent (avant la division signifiant/signifié de la langue orale) et c'est la mère perdue. C'est la mère comme autre corps, comme objet dans le second monde, après la naissance et le cri avant le souffle. C'est ainsi que l'identification projective serait la première pensée. Elle est une noësis avant d'être un noëma. C'est une chasse à ce qu'on perd. Une quête de ce dont on est le perdant. Des contenus se projettent vers le Contenant, vers le Nourrissant, vers la Mère, vers les seins de la mère, vers la nourriture de la mère, vers la pensée de la mère, vers le jadis de la mère.

*

Ce n'est que dans l'œuvre de saint Thomas d'Aquin – avant que sa pensée s'effondre à la fin de l'année 1273 – que le conceptus commença à quitter la gestation à l'intérieur du corps de la mère. Le mot conceptus, une fois écrit, se décomposa et tendit à s'étymologiser. De façon paradoxale il s'inversa en s'étymologisant, en se démolécularisant, en s'archéologisant. Thomas d'Aquin écrit : Conceptus con-capit. Le pris ensemble prend ensemble. Un concept rassemble (des éléments différents sous un mode unique). Le concept peut alors être défini comme une unité de pensée originale qui oublie son origine hallucinatrice, qui se croit complètement intentionnelle et significative, qui ne provient pas du monde externe, qui prend naissance dans l'esprit, qui concentre des traits qui n'ont jamais jusque-là été associés entre eux. Thomas d'Aquin précise dans *De rationibus fidei* III : Quand il cherche à comprendre (intellegere) l'intellect forme un intelligible qui est pour ainsi dire son *enfant* (proles) et qu'on appelle pour cette raison *fœtus de la pensée* (conceptus mentis).

*

Quoi que nous pensions, nos pensées ne nous appartiennent pas. Pas plus que nous ne sommes à la source de notre corps, nous ne sommes à la source de nos hallucinations ni ne sommes les dédicants de nos vœux ni les maîtres et dompteurs de nos désirs. Quels que soient l'effort que nous fournissons, le froncement du front, le plissement des sourcils, la solidarité des yeux, l'attention, l'application, ne sont pas de nature volontaire. Elles viennent d'Ailleurs. Elles procèdent du Référent. La pensée ne cesse de faire du lien à partir de la première symbolique.

Legere est relegere. Le logos, ou la religio, c'est relier avec le perdu.

— À quoi penses-tu ?

— À rien.

Et en effet on ne peut pas dire à quoi on pense *puisque c'est avec le perdu qu'on pense*.

— À qui penses-tu ?

— À rien de précis puisque je l'ai perdu. Au perdu en moi.

La noësis ne peut pas être son propre noëma de la même façon que l'accouchement ne peut pas être le nouveau-né.

CHAPITRE XXXI

Esthétique de la pensée

Il y a une sensation (en grec une aïsthêsis) de la pensée. La pensée, disait le moine Guibert de Nogent, est un sens parmi les sens, un flair propre à l'âme, un tact qui a son propre contact à l'intérieur du monde. La noësis éprouve quelque chose qui lui est propre, appelle quelque chose qui lui est propre, entre en relation avec quelque chose qui lui est propre, évolue dans quelque chose qui lui est propre, se recourbe en une cache qui lui est propre ou plutôt s'accroche dans une poche qu'elle secrète un peu à la façon dont l'œuf constitue le secret de sa propre poche. Elle construit un refuge propice à son hallucination en sorte de faire revenir l'orgasme sexuel qui fut à son origine.

Toute véritable pensée est un court-circuit dans l'ombre. La main monte au front pour abriter les yeux. Les paupières se froissent, se retroussent, se plissent. Le front se fronce. La vie intérieure est cette incurvation d'une ligne qui soit forme une boucle sur elle-même (la conscience, la rétrogradation, la culpabilité) soit soudain se touche elle-même comme deux fils aux charges contraires (la pensée, l'illumination).

La conceptio désigne alors un « plus court » circuit par rapport à la circulation psychique de la langue acquise.

Qu'est-ce qu'un « court » circuit ? Le court-circuit est un contact surprenant, soudain, presque indéductible, qui transmet.

Qu'est-ce que le contact surprenant, soudain, inanticipable, qui transmet ? Le coït. Lors du coït la mise en contact des différences sexuelles est ce qui reproduit le tout embryonnaire dans le temps et le concept dans l'espace. Le coït est la conception du corps humain à son origine.

Le coire-coïtare, qui fait le fantasme originaire, est la première co-agitation au fond du cogito de l'enfant.

Il s'agit de rejoindre l'activité originelle où s'improvisent toutes les œuvres dans l'autodissimulation de leur opération et dans l'imprévisibilité de leur fin.

Mais cette communication en direct n'est ni le coït ni la naissance. Si naître et penser sont contemporains, puisant chacun directement à la perte brutale du premier monde, le coït et la naissance ne sont jamais simultanés.

C'est d'ailleurs cette impossibilité humaine (impossibilité d'une simultanéité entre érection, coït, conception, parturition, nativité) qui présida à l'invention de la virginité de la vierge Marie entraînant une « *conceptio* » *immaculée* d'un « *conceptus* » divin tombant du ciel.

Ce mythe, qui concerne les divins, rêve une *naissance contemporaine de l'origine*.

Dans la condition de chacun d'entre nous la viviparité est le noyau de la désynchronie. Nous avons deux vies, que nous menons dans deux mondes. La désynchronie, telle est l'épreuve du temps. Et nous allons à rebours : Nous sommes des augures qui passons des tonitrua aux fulgura. On passe du coup de tonnerre à la lumière jaillissante. On va du royaume de l'ombre au royaume de lumière. Une troisième fois, dans ce livre pourtant plus voué à la pensée qu'à la métamorphose, je retrouve le penseur-romancier Apulée. C'est encore Apulée – à Carthage, en 157 – qui créa, en latin, l'adjectif « *viviparus* ». Il précise lui-même qu'il crée le mot *vivipare* en cherchant à traduire l'épithète « *zôotokos* » que les Athéniens emploient.

Deux temps rythment la scène fantôme dont nos deux vies procèdent. 1. Noëma : renforcer l'étreinte invisible dont notre corps dérive. 2. Noësis : l'effort de penser remobilise l'Issir, la Nativité (Noël chez les Chrétiens, Mars chez les Romains). Peu importe le nom que l'on donne à cette antériorité active qui se rêve origine avant la conception et conception avant la naissance. La pensée à l'état brut, la pensée devenue brutale, désigne le paradoxe : ce qui quitte un monde antérieur. Doxa qui rompt avec la doxa. Noème qui défie la noèse. Un paradoxe désigne un court-circuit par lequel une consécution normale, régulière, habituelle, traditionnelle, prévisible, saute. Une suite logique – ou une morale rassurante, maniaque, liturgique – disjoncte et ce court-circuit ravit l'âme de l'auditeur. Noémon est le nom d'un guerrier dans Virgile *Én.* IX, 767. En écrivant le nom de Noémon je crois transcrire le patronyme japonais d'un héros ombrageux qui hante le monde nocturne à la recherche de son assassin. Le penseur engage un combat tragique en ceci qu'il cherche désespérément à resynchroniser deux mondes. La pensée relaie la vieille étreinte, cet affrontement originaire entre deux différents qui se clôt sur l'anéantissement orgasmique imprévisible.

L'aoriste « Eurêka ! » que cherche tout chercheur à la suite d'Archimède sur le versant de son volcan répète sans fin cette scène invisible en arrière-fond du visible, qui ne parvient jamais à la vision, et qui s'échappe brusquement en rêve, en fantasme, en pensée dans la ruine d'une ville bombardée ou incendiée.

Affleurement catastrophique du plaisir qui monte, en catastrophe, dans l'âme comme une étrange mort qu'on souhaite plus que tout au monde.

*

Platon a écrit dans la *Lettre VII*, 341 d : *soudain comme s'allume une lumière dans l'instant où bondit la flamme* l'existence est irradiée par la pensée qui résulte de l'expérience intérieure qui l'a préparée durant des jours, des saisons, des années.

Le Tout à coup suppose l'érection inassouvie comme tout rêve montre en creux la carence de ce dont

il propose l'image.

L'adverbe grec préféré de Platon – *exaiphnès*, soudain – est le signe temporel introduisant à la connaissance du troisième genre, qui est le bonheur même. Joie qui fuse.

Le temps s'accélère dans l'insight noétique comme il le fait dans l'anticipation et l'extrême proximité de la volupté sexuelle.

Toute compréhension prend de « court » chroniquement le temps dans sa conscience comme dans son anticipation. C'est ainsi qu'une expérience temporelle, qui est comparable à celle de la vitesse dans l'espace, a lieu dans la pensée au moment où le système neuronal intègre une nouvelle relation. Le cerveau *ressent* cette promptitude soudaine à l'intérieur de la cavité céphalique au point que la basse continue du monde interne (le rythme cardiaque) en est touchée.

Was heisst Denken ? C'est une physique. Il y a une physique merveilleuse de la pensée. Karl Bühler désigna sous le nom de *Aha-Erlebnis* l'expérience pensive, puis suspensive, puis saltatrice, puis exaltante, de tout animal qui découvre brusquement dans sa quête de nourriture une solution neuve d'accaparement. Il ne s'agit pas d'instinct mais d'une sorte d'Eurêka. Sorte de *Jadis* à partir duquel la bête *fonce*. De même Archimède, après le cri aoristique, *fonce* (tant son corps est *soulevé* par l'excitation de la découverte qu'il veut d'abord noter pour la retenir avant de la communiquer à tous ceux qui seront capables de la comprendre). Du non orienté découvre tout à coup un *orient* – une orientation qui le *précipite*. De là un effet de vitesse, qui est une polarisation du champ. L'excitation érige le sexe, l'enfle, accélère le rythme (en latin la *pulsio*, en français le *pouls*) du cœur. Émergence au fond de la conscience de quelque chose d'entièrement nouveau qui se propage à toute allure de neurone en neurone entraînant tous les éléments anciens qu'il recompose. C'est ainsi que l'activité noétique est motrice avant de devenir une authentique émotion de l'âme.

*

La fulguration de la foudre dans la nuit qu'apporte avec lui-même dans le ciel l'orage constitue une autre image princeps de cette motricité. C'est réellement une physique grandiose. Et c'est vraiment une beauté à chaque fois renouvelée, imprévisible, et certaine. Foudre allant de cime en cime. Rayonnement éclair dans la nuit de la céphalée. C'est l'épiphanie par ignition d'un élément externe qui pointe au hasard.

Le divin envahissant le soi se disait mot à mot en grec « *en-thousiasmos* ». In-corporation du dieu en soi. Ce qui est autre envahit le monde interne exactement comme l'air qui dévaste à toute allure, d'un coup (d'un cri), le volume du corps à l'instant de la naissance.

L'inanticipable conjoint l'inapparié (le poisson et l'air) et synchronise tout à coup sur une base neuve (la station debout courant à toute allure sur deux pieds au-delà de la nage). C'est le transport même. C'est la meta-phora. Deux éléments allogènes symbolisent violemment comme à l'origine. L'inanticipable par l'antérieur s'engouffre comme un contenu dans un contenant. C'est le trans-fert. Il prend toute la place dans le volume qu'offre le corps comme une eau évase et distend une outre – devenue enthousiaste.

Surgit soudain – *exaiphnès* – dans la noësis une meta-noësis. On peut traduire le mot grec « *metanoia* » par renversement psychique, retournement de l'esprit. C'est ce que prêchait Jean le

Convertisseur, le Nomothète, le Baptiste, sur le Jourdain – replongeant le corps du dieu lui-même dans l'eau du premier monde. Jean nomme, en grec, ce baptême « metanoia ». Là, on retrouve le roi Rachord, où commençaient ces pages, le pied suspendu au-dessus de l'eau. En grec c'est une époque. En latin c'est une suspensio. Le roi Rachord est dans l'aporie. Avec Jésus, le court-circuit est consommé. Rachord se détourne du baptême. Jésus s'immerge. Cette meta-noia (cette pensée au-delà) fut traduite en latin par le mot « con-versio ». La pensée neuve est à la fois conversion et renaissance. Le « converti » renaît à une autre vie. Il est alors comme un re-enfant, comme un re-naissant, comme un re-né. Sa jouissance est purement interne. Elle est enthousiaste. C'est cette jouissance involuée sans satisfaction génitale que les moines du tantrisme ont si éloquemment décrite, durant deux mille ans, dans les grottes des montagnes du Tibet. Volupté intrapsychique : le sperme remontant soudain au cerveau. Infinie recherche autoérotique de l'origine du corps dans le corps. Impossible pensée originaire. Affût vide de l'aporie. Curiosité sans aboutissement. Mendicité de ce nirvana inexplicable, telle est la quête inlassable du néophyte auprès du maître dont la psychè est devenue vide.

*

Le verbe latin cogito peut se décomposer sous la forme : actus mentis co-agans in lingua. Cette coagitation interne de la psychè (du souffle qui anime le corps) avec la langue (langue parlée qui elle-même s'acquiert de façon désynchronisée par rapport à la naissance psychique c'est-à-dire par rapport à l'intrusion de l'air dans le corps) est la base de la pensée, de l'écrire, du délire, qui est comme un rêve coagité par la langue nationale péniblement acquise qui vient court-circuiter la pensée et déborder le monde interne dans la perception, l'hallucination, la somnambulie, l'action folle, la vérité en personne, la fides passant à l'acte.

Une coagitation linguistique à l'intérieur du corps, telle est d'abord toute pensée à mi-chemin de la rêvée et de l'intellection. Le cerveau enfantin, comme il se convertit, longuement, péniblement, à la langue, comme il devient puéril, comme il commence à croire au monde qui naît de la langue, comme il s'accroît de son propre jeu aléatoire, prolonge le rêve, se dégage de l'hérédité ou du moins distend sa programmation génétique, invente une sensorialité inédite (l'esprit), met en place une curiosité qui tisse et prétend réunir (inter-legere qui fonde l'intelligence), impose la reconnaissance d'un tout derrière le réel (une mère faisant fusionner les morceaux du temps), hallucine une unité derrière les actes (une force, un démon, un esprit, une âme), organise un séjour pour les éléments du temps qu'il refoule (la mémoire), tente une retotalisation incessante d'abord musculaire, puis visuelle, enfin linguistique et mnémonique, de l'expérience (la conscience).

Winnicott distinguait nettement états de non-intégration et états de désintégration. Les premiers lui semblaient pouvoir être éprouvés avec plaisir (solitude, pensée aporétique). Ce qui n'était pas le cas pour les seconds (abandon, confusion délirante). Freud pensait quant à lui que tout ce qui était non lié était souffrant. Le fragmentaire à ses yeux était toujours le fruit attristant d'une ruine ou d'un deuil. Aussi toutes les séquelles d'un orphelinage, de quelque espèce qu'il puisse être, lui paraissaient vouées à la mélancolie. Deleuze pensait comme Freud. Tout chaos était malaise et seule la philosophie était bonne. Je doute qu'il en aille ainsi. S'il y a une laetitia propre à la pensée qui intègre ses nouveaux concepts, il y a une joie folle de la désintégration. Une extase possible de ce qui est sans voie, sans issue, aporos, problématique, incertus, vagus. Une métanoèse. Une explosivité. Une curiosité

passant à l'acte et relayant en vérité le primitif qui-vive animal et sa guette infinie.

C'est cette joie qui m'a détourné de la philosophie.

La lecture naît de la désintégration de soi à l'intérieur d'un autre. Il y a d'abord une désintégration difficile (il faut « rentrer » dans le roman) laquelle est suivie d'une fusion merveilleuse dans la lecture (on ne peut plus le quitter).

Non plus à l'intérieur de la lecture, mais à l'intérieur de la *nature*, il y a une extase au sein de la contemplation (theôria) où le corps jusque-là personnel devient un morceau de ce qu'il contemple.

Seule Colette a pensé la rancune de la nature à l'encontre du monde humain. Elle a été seule à penser la réclamation sensorielle de la terre originare face au monde linguistique. La doléance silencieuse et fondamentale des éléments, des végétaux, des insectes, des crustacés, des poissons, des oiseaux, de toute la faune exterminée face à la gloutonnerie des femmes et des hommes. L'ogre terrifiant des contes est l'humanité devenue énorme sur la surface de la terre. La faim déchire. Le désir *lie* ou plutôt, la liaison étant antérieure au plaisir, alors que la tension du désir oriente et relie, le coït explose au sein de l'éjaculation voluptueuse. Le coït est la source de la relation neuronale puis verbale (de la même façon qu'il est à la source du corps qui abrite de telles relations). C'est ainsi que nous sommes intéressés à penser par la joie elle-même. Ce qui relie maintient l'excitation, assure le sens, déchaotise la souffrance afin de s'en aller en compagnie de la liaison (co-ire) vers le plaisir qui est son véritable orient, où il se re-chaotise. La jouissance, elle, *délie* absolument.

*

Le mot allemand nachträglich signifie après coup. Le propre de l'expérience analytique est ce « brusquement après coup ». Car ce « brusquement après coup » définit un « repenser subitement, d'un coup, à tout ce qui a été vécu ». Cette tentative de repenser tout dans la langue non plus externe mais interne, non plus parlée mais écrite, telle est la littérature. Chaque œuvre véritable repense tout ce qui a parlé, réanime tout ce qui s'est essoufflé, étouffé, refoulé, étranglé et éteint.

Aux yeux de Sigmund Freud, le premier temps est non seulement incompris, insensé, mais il *naufra*ge sans cesse, corps et biens, au fond du corps. C'est ainsi qu'il faut une seconde fois pour que la première fois resurgisse soudain des flots, ou de l'ombre, ou de la douleur, ou du silence. Le coup de foudre, dans l'amour, nomme cette seconde fois. Cette seconde fois réattache soudain à l'inhérence d'origine – à l'inhérence fusionnelle. Pour Jacques Lacan, c'est ce qui n'a pas été admis dans le symbolique qui réapparaît dans le réel. Dans tous les cas, le premier temps est absent : chez Freud de la mémoire, chez Lacan de la symbolisation. Pour user des termes plus précis qu'ils aimaient employer, le « fantasme rétroactif » chez Freud (le Zurückphantasieren) et la « dénégation » chez Lacan (la forclusion) cherchent à penser ce même mouvement de vague qui se replie sur elle-même en amont de la langue parlée. Avancée qui est un retrait. Premier royaume et dernier royaume.

Fois et autrefois.

Coup et après coup.

*

Aller du vide au plein. Aller du plein au vide. Il est possible de faire d'un délire un jeu et de fouiller l'étude jusqu'aux ruines.

Il est possible de faire d'un mauvais symptôme un dernier royaume.

D'un délire un relire.

*

Y eut-il d'aventure quelques hommes qui s'impliquèrent, autrefois, corps et âme, à l'intérieur de leur pensée, pour la vivre ? À la période d'inexcitabilité qui succède au monde désirant s'ajoute la dépression nerveuse qui affronte le sans ressource. L'hilflos, l'apuros, le masochiste, l'oblat, le dépressif voient presque le réel à l'œil nu. Emptiness. Tchouang-tseu, Héraclite, Gorgias, Ovide, Pétrone, Apulée, Abélard, Pétrarque, Montaigne, Descartes, La Fontaine, Spinoza, Rousseau, Bataille, tous surent inventer une forme implicante. Tous durent affronter ce *repli* dans le vide. La plupart durent quitter toutes fonctions dans le fonctionnement social ; certains finirent par se suicider ; ou furent excommuniés ; ou s'exilèrent. Les groupes auxquels ils appartenaient leur ont taillé sur mesure de dénigrantes légendes d'asocialité. Des *vita* d'anachorèse. Héraclite lapidé par des enfants dans la montagne, Lucrece se suicidant par amour dans les larmes, Montaigne ignorant le nombre de ses filles, Rousseau abandonnant ses petits sans même les nommer, Bataille offrant son épouse et sa fille à Lacan. Spinoza fut excommunié de la synagogue d'Amsterdam, il n'osa même pas montrer *Ethica* à ses meilleurs amis, il mourut assassiné sans doute par les Français. Pétrone fut suicidé sur l'ordre de l'empereur. Abélard castré et son livre brûlé. Ovide relégué et emprisonné dans une tour au bout du monde humain, juste à l'embouchure du Danube, là où le fleuve interminable se jette dans la mer Noire. Descartes – le moins français de tous les philosophes français et sans doute le meilleur – fuyant toute sa vie la France, mourant dans la neige.

CHAPITRE XXXII

Sur la radiation de la pensée

Écoutez les gens qui soupirent ! Soupirer, c'est éteindre une bougie au fond de l'âme.

Freud a écrit : La tendance dominante de la vie psychique vise à la suppression de la tension d'excitation. Freud use alors, sans grande raison, dans son bureau de Vienne, d'un mot sanskrit : nirvana. Extinction. Ce mot appartient au bouddhisme. Moucher la flamme. Supprimer souffrance, illusion, désir. Mais ce que Freud affirme est-il vrai ?

Je n'en suis pas sûr.

La recherche de la tension est une passion véritable elle aussi. On peut détester le plaisir, sa mort, l'inexcitabilité, la nausée où la volupté plonge le corps assouvi. On peut se faire des dieux de l'érection, de la faim, de la vigilance, du désir, de la tension extrêmes. Les chats aiment la tension nerveuse. Elle les attire comme une chaleur, comme un mouvement d'ondes, comme une électricité. Les chats s'approchent irrésistiblement des êtres immobiles, inquiets, soucieux – ou même des êtres qui eux-mêmes s'approchent de la mort dans la plus grande stupeur. Ils grimpent sur ceux qui cherchent intensément leurs mots dans le silence, leur ordre dans leur phrase, les doigts crispés sur un bout de crayon. Ils s'installent de tout leur long sur les corps qui songent à quelque chose qu'ils ne savent pas encore articuler. L'augmentation de cette tension, du désir, de cette concentration de l'énergie passionnent autant la vie psychique qu'elle aimante les chats vers la chair qui les éprouve et qui les rameute dans son silence. Comme le rayon de soleil les aimante sur l'étagère où il se pose et qu'ils ont tôt fait de rejoindre pour s'y glisser. Ou sur le bout de toit qu'il illumine entre les feuilles des arbres. Il fait bon y reposer le corps comme auprès d'un feu de cheminée qui a soudain, curieusement, l'apparence d'une tuile, d'une ardoise, d'une page ou d'un homme. Car ce n'est pas l'écrivain qui aime les chats ni les chats qui aiment les écrivains. Les chats aiment la pensée.

À la fin de la nuit, quand les chats quittent les coussins, quand tout à trac ils renoncent au point d'eau qui luit dans l'ombre sur le carrelage rouge de la cuisine, quand ils passent sans le voir devant le bol rempli de croquettes, quand ils gravissent avec leurs pattes de velours les marches de l'escalier qui monte à la chambre, quand ils poussent du front la porte ou qu'ils abaissent la poignée d'un coup de patte, ils ne grimpent pas sur le lit, ils ne piétinent pas le torse de leur maître pour le réveiller comme nous en avons, chaque aube, l'impression pénible ou irritée ; ils ont détecté de très loin l'arrêt du sommeil ; ils surprennent le réenclenchement neurologique. Sentant que le radiateur de pensée s'est remis en route, ils ne tolèrent pas qu'on feigne de dormir ou qu'on cherche à gratter des secondes sur la nécessité de se lever. Se fait alors un branchement neurologique de cerveau à cerveau ; non pas de signification à signification ; mais d'activité cérébrale à activité cérébrale. Les chats détectent l'électricité de la veille à distance (avant que le corps soit présent dans la pièce). Ils captent. (Par exemple de la cuisine au bureau, ils perçoivent à distance, de là ils trottent.) Ils se dirigent là où la pensée est plus chaude. La concentration mentale hèle leur corps dandinant. L'activité mentale de leur maître, ou d'un autre chat, ou de n'importe qui (un petit mulot qui a peur, un écureuil qui tremble), les appelle comme un pôle magnétique. C'est l'agitation de la pensée (en latin l'e-motio de la co-agitatio, en grec l'énergiea de la noësis) qui les rend heureux. Les contenus de la pensée (les noèmes) leur sont parfaitement indifférents. L'effervescence électrique de l'autre corps est comme un poêle de faïence tout chaud, un gros radiateur de fonte où passe l'eau en gargouillant, auprès duquel ils se sentent bien. Auprès duquel leur vie est sous tension, où la relation s'est rejointe. Ils posent leurs coudes, rangent leurs mains, ou s'enroulent ou s'allongent, ils sont comme dans le ventre de leur mère, ils peuvent s'endormir avec confiance auprès d'un être dont la vigilance géante les protège.

*

La bêtise n'est pas le fort des bêtes. Les bêtes ne sont pas bêtes. Elles sont une telle immédiateté, une telle motricité, une telle réactivité, une telle danse qu'aucune distance ne saurait faire apparaître leur bêtise au-dessus de leur instinct, ni l'y opposer. La bêtise définit la *source hominisante* des bêtes qui souhaiteraient ne plus être des bêtes. La bêtise est le résiduel infondable qui trahit les hommes à l'égard de leur souche. La bêtise est incessante : c'est à la fois un reste continu revenant du passé et le témoignage ineffaçable d'une trahison. La bêtise hante l'humanité. Elle est ce dont les hommes veulent se différencier à tout prix. Elle est la honte grossière et sanglante et sauvage et animale et affamée et meurtrière de leur origine inapaisable.

La science est un puits de légendes plus hypothétiques encore que les mythes eux-mêmes. Notre cerveau est une sédimentation du passé de toutes les étapes de l'animalité. Le cerveau dit archaïque date de – 500 millions d'années. Cerveau d'instincts ou de fonctions. C'est celui des poissons, des grenouilles, des tortues. Il répond au milieu par les fonctions cardiaques, puis respiratoires, puis nutritionnelles, puis sexuelles.

Le cerveau dit paléomammalien date de – 180 millions d'années. Il répond au milieu par la peur et à la peur par la mort régulière qu'on appelle sommeil jusqu'au sommeil final. Cette vie de peur, qui est rythmée par la veille qui exténue le corps, le plonge rythmiquement dans le sommeil qui la répare. Les motions ou émotions primaires du corps sont agression, fuite, soumission devant le groupe, abandon onirique.

Le cortex dit néocortex, beaucoup plus récent, traite les informations venues du monde externe (par cinq ou six ou sept ou huit sens) et celles qui procèdent du monde interne (par feed-back ou grâce à la mémoire). Il relève du songe et de la nuit. Il est le siège de la pensée, de la langue, de la mémoire, de la conscience, du mensonge, du secret. La latéralisation des mammifères supérieurs et l'acquisition du langage articulé chez les hommes ont spécialisé l'hémicortex droit des droitiers dans la perception du temps (la synthèse). Ils ont spécialisé l'hémisphère gauche dans les fonctions de langage, de logique, de symbolique (l'analysis). C'est ainsi que les rythmes, les durées, le grand temps, sont incompréhensibles à la langue acquise. Les poussées, les vagues, les rythmes, les ondulations, les modulations ne sont immédiatement accessibles qu'au cerveau droit, ancien, archaïque – au vieux musicien du jadis qui ne parle pas mais qui rêve et qui chante et qui suit dans l'eau, comme un brochet, une carpe, une murène, les ondulations de l'onde qui passe et qui pèse au-dessus de lui, qui l'enveloppe et qu'il tête. C'est ainsi que le corps est l'archive originaire en acte. C'est ainsi que le cerveau, à chaque instant où il fonctionne, met en marche l'aoriste tripartite de l'évolution de sa métamorphose. Nos gènes conservent la mémoire de jadis. La composition chimique de chacune de nos cellules est une part de l'océan primitif. Le milieu dont nous sommes issus parle en chacun de nous dans son dialecte étrange.

C'est pourquoi il me fallut mettre en avant un Jadis plus actuel que le passé.

Qu'est-ce que le passé ? L'univers. La *réponse* que donne l'univers avant tout questionnement linguistique possible suggère la question *a posteriori* (nachträglich) qui est celle du jadis. La mémoire est un passé quand le sommeil est un jadis. Séquelle mystérieuse de l'évolution. Expérience dense, inconsciente, invraisemblable, du sommeil. Phase énigmatique de reprogrammation génétique et de chaos enchanteur. De réanimation de l'actuel non pas par les actes passés mais par l'origine. Le jadis revisite le corps chaque nuit pour le *nettoyer du passé*.

Dans l'ordre des temps, l'Histoire humaine n'est que le visage terrible de la compulsion de répétition. Mais il n'y a pas d'histoire du jadis. Le jadis ne cesse de commencer de commencer. La phylogenèse lave à grande eau l'ontogenèse, nettoie tous les recoins, le moindre bout de plinthe, déplace tous les meubles, soulève le tapis.

L'origine nettoie l'Histoire comme l'animalité nettoie de la bêtise.

*

On change de passé avec chaque amour. Comme l'âme s'associe aux anecdotes de l'âme autre, dont le corps découvre le corps autre dans la nudité génitale bouleversante, emportée à la fois par une curiosité de toujours, orientée par le désir nouveau et particulier qu'elle provoque.

L'âme découvre l'âme autre dans le vieil enchantement de la voix première entendue dans l'eau, sous l'eau, au-delà de l'eau, assourdie dans la pénombre originaire.

Dans les années 1830, lors des émeutes qui suivirent la chute de Molé, on appelait l'extraordinaire Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe* « vieil enchanteur ». C'est l'amour, qui naît avec la langue acquise. Alors chacun raconte sa vie à l'autre si différemment qu'elle est neuve. Cet enchantement à chaque fois est un réenchanteur à partir d'un chant plus vieux encore que sa modulation atmosphérique. Plus vieux que toute langue humaine.

*

Avec chaque roman le romancier change de passé.

Telle est la nature du passé : il change, alors que personne ne change le jadis. Le jadis n'a pas le temps de changer : il surgit sans finir.

*

Immobile, au milieu du carrefour, ne sachant plus quelle route prendre, comme le roi Œdipe.

Immobile, au bord du cuveau, méditant ses morts, comme le roi Rachord.

L'époque dans la pensée ne consiste pas en premier lieu à « suspendre » le jugement comme le mot en a pris le sens dans la réflexion philosophique. L'époque consiste d'abord à rester dans l'aporie originaire ; à persister à chercher un accès dans le sans accès. C'est résister à l'opinion (dogma) en continuant de chercher.

Aristote dans *Métaphysique* 995 a 35 parle de « chercher dans l'aporie », et non pas de « suspendre le jugement ». Penser au sens de méditer c'est contempler la situation impossible à l'intérieur de l'aporie. Le penseur s'opiniâtre jusqu'à habiter le thaumazein : cet étonner qui réfère à l'orage céleste est la contemplation elle-même. Mouvement d'effarement pétrifié, sensation d'incompréhensibilité radicale, c'est plus qu'une sagesse, c'est une extase immobile.

Mais comment revenir dans le réel sans être transformé par ce mouvement de déport et de sécession ?

Comment rompre l'appartenance et être de retour « inappartenant » ?

Le scepticisme n'appartient pas à la philosophie des anciens Grecs d'Athènes.

Le scepticisme dans le monde antique procéda directement du bouddhisme des anciens Indiens présents dans les comptoirs méditerranéens. Le plaisir de l'isosthénie n'est pas partagé par tous les hommes. C'est le plaisir de laisser les arguments face à face s'équivaloir, puis ne plus rien valoir. Le plaisir de l'aporie est une aphasia. Le plaisir de ne plus juger, de ne plus discriminer, de ne plus affirmer, est le Satori.

*

Là où l'Orient jouit extatiquement, l'Occident déprime. Là où le Sans ressource est brusque nirvana, le Sans secours est ressenti comme une véritable détresse. Acedia et Hilflosigkeit, tels sont les Mânes de l'Europe. La détresse originaire et la dépression nerveuse ont formé, du monde romain jusqu'à la somptueuse maturité du monde chrétien, le vertige de l'Europe. L'idée même de Moyen Âge, de transition affaissée et sinistre (entre Empire romain et États modernes) caractérise l'histoire européenne. L'Europe est la civilisation au cœur de laquelle bat, comme un cœur pulse, un terrible effondrement dans lequel elle s'enferme comme dans un enfer. Cet effondrement est purement

imaginaire mais l'Europe y croit. Pour les Chrétiens la vie humaine est un enfer dont il faut sortir par la mort en sorte de rejoindre l'immortalité et l'éternité. L'Europe *produisit* cet enfer, avant de *plonger* son histoire dans cet enfer qu'elle avait inventé.

*

Le penseur vit pour le plaisir non seulement d'une recherche sans foi, mais d'une quête sans cause. En ce sens le penseur est le contraire d'un intellectuel. Interrogation pure (sans savoir, sans engagement, sans idéal, sans opinion, sans attente, sans conviction, sans croyance, sans mission, sans accréditation, sans autorisation, sans gage ni salaire, sans patrie).

*

Il est vrai que l'époque – au cœur de l'aporia – est une attitude sociale vertigineuse : non-consentement à la majorité, non-obéissance à la langue, pensée comme mise en alerte où tout consensus, toute synthèse, tout espoir, tout sens, sont perdus.

C'est rester, tremblant comme une feuille, face à face à ce qu'on ignore et qui fonce sur vous.

*

Sextus Empiricus a écrit merveilleusement : Ne cherche pas l'extase. N'en fais pas un aboutissement. Ne fais pas davantage de la détresse une épreuve. Ne fais même pas de l'absence de sens un passage. Il n'y a pas de stade ultime dans l'expérience possible des hommes. Ne te penche pas ; ne penche pas ton visage vers le fond de la pensée ; il n'y a rien à atteindre au fond de la pensée. La noèse est sans noème. La *res cogitans* est une substance sans objet comme l'était le premier monde. Comme la faim est vide, dont elle dérive par le rêve, cet élan est sans fin. Laisse l'élan souffler. Laisse le vent, l'haleine, l'air, la transparence, le jour, entrer et sortir à sa guise dans le vide. Ne ferme pas la porte ou la fenêtre si tu as pour dessein que le chat reste avec toi : tu le rendras furieux. Laisse le vantail de la fenêtre perpétuellement entrouvert afin qu'il puisse le pousser du bout de sa patte et alors il restera au pied de ton lit, ou sur le bout de la couverture de ton lit, et il posera doucement sa joue sur le bord de ses doigts fourrés et repliés, et il s'endormira sans inquiétude auprès de l'âme qui pense et qui tremble.

*

Les anciens Grecs parlaient paradoxalement d'une « *dynamis antithetikè* ». Puissance de parataxe des contradictoires immobiles. L'antithèse n'est pas un raisonnement : c'est une mise au combat à force

égale. L'emboîtement des cornes des taureaux dans l'arène romaine, le heurt et l'intrication immobile des bois des cerfs dans la forêt de novembre, tel est le fond de l'époque antique. C'est le combat des désirs qui s'affrontent dans la nuit de novembre. L'ataraxie de sceptiques anciens est le contraire du repos ; c'est l'érection maximum ; c'est la *tension également violente, partout, infinie*.

CHAPITRE XXXIII

Aseitas

Toute pensée n'est jamais toute la pensée. La reproduction de l'espèce par la sexualité fait que la moitié de l'humanité ne sait ni ce que pense ni comment pense l'autre moitié. On peut dire : « La plus profonde pensée est toujours vide de 50 % de la capacité de penser anthropologique. » La pensée est partielle, partiale, toujours en différenciation sexuelle, en différend générique, en divergence générationnelle, en conflit social, en opposition linguistique. Chaque pensée n'est au mieux que l'une de deux pensées possibles. Le fait que la délibération au cœur de la pensée ne fasse que constater la sexuaction-souche a des conséquences qui sont très vite vertigineuses ; elle est dissonante, antimythique, antisémantique, désunifiante, déchirante. Elle est non seulement hostile mais aussitôt omniconflictuelle. Il n'y a pas d'unité originaire : ils sont deux, ceux qui nous firent. Il n'y a pas d'aséité : nous ne venons pas de nous-mêmes. C'est l'intuition qu'eut Héraclite, à la fin du monde néolithique, sur la rive turque de l'Europe. L'absence d'unité et le défaut d'aséité impliquent : Il n'y a pas de sens eschatologique. Il n'y a pas un Urlogos, un métalangage, une UrHistoria, un Dieu, une métachronie, un avenir. Pas même une synchronie et pas même un passé. Il n'y a que deux un ni l'un ni l'autre (ni vraiment un ni vraiment autre) face à face. Un et une. Distincts mais même pas opposés. L'identification ne désigne que ceci : un « pas tout à fait l'un » ni « pas tout à fait l'autre » prétend faire soi (prétend saisir, assimiler, dévorer) un « quasi-autre ». Un réellement irréel. Ni jamais un tout, ni jamais un couple. Cette fissuration, cette coupure, ce trait, cette marque littérale dénuée de sens, cette lettre pré-littéraire, ce sexus est un : un « un » qui n'est jamais le même sur chacun. Tel est le cœur toujours imaginaire de la lettre. Cette lettre ne figure ni sur le corps de l'homme ni sur celui de la femme puisqu'elle fait signe à ce qui de l'un n'est pas sur l'autre et à ce qui de l'autre n'est pas sur celle qui reproduit le même et le non même à partir de son sexe unique. Le langage saute de pierre en pierre pour dialoguer comme la société de corps en corps pour se reproduire en boitant étrangement sur un seul de ses pôles. Le langage le plus originaire est cette différence pauvre, incessante, reproductrice des petits, section sans parité qui ne peut être immobilisée, différence si insignifiante, si abstraite, jamais attrapable, que rien pourtant ne réduit, dont on ne cesse de détourner les yeux mais sur

laquelle les yeux reviennent toujours rapidement interroger avec inquiétude.

*

Die Wahrheit wird euch frei machen. Telle est la devise allemande qui est tous les dix ans redorée au fronton de l'université rose de Fribourg. Mais la vérité ne nous rend pas libre. Le fond de la psychè hallucine. Le fond du langage, comme le fond de l'âme, assemble hallucinations, faims, désirs, rêves, fantômes de ceux qui sont morts, mensonges, altérités incompréhensibles, apprentissages, dépendances.

*

Le lieu de l'irréel chez les anciens Normands était appelé Gleipnir. Ce territoire invisible est fait du bruit du pas des chats, de la barbe qui tombe du menton des jeunes filles, des racines des montagnes, des bois qui poussent sur le front des ours, du souffle des oiseaux.

*

Il y a en chaque ego un peu plus d'espèce que d'individu, un peu plus de genre que d'espèce, un peu plus d'animalité que d'humanité, un peu plus de tout que de partie, un peu plus de réel que de tout.

Un peu moins de deux et un peu plus de un dans ce deux que chaque corps divise.

Ce n'est pas, à mes yeux, l'intelligible (le noeton) qui fait l'objet de la pensée (du noos) à partir de la langue (du logos), c'est le laisser être l'inintelligible de tous les sens, dans tous les sens (en amont de leur signification et en amont de leur opposition dans le logos en amont de l'apprentissage de la langue maternelle). C'est le hilflos, le logos-los, l'in-fans, de la découverte du monde humain incompréhensible.

Il y a un imparticipable.

Ce qui est en amont de l'acquisition du langage est un imparticipable.

Quand la philosophie réfère tout au logos philologue qui cherche, ce que la pensée pense réfère simplement à cet imparticipable dont le corps procède, à cet indomesticable que le langage repousse, à ce non-thétique qui obsède les plus vieilles méditations du monde.

*

Les prémisses sont externes à l'âme, originaires au fond du temps, entêtées au fond de la tête qui ne les a jamais perçues ou qui n'a pu les retenir faute de traces verbales pour la rapatrier du fond du temps où la langue n'existe pas. Nous ignorons à peu près complètement les prémisses bien qu'elles

restent à gésir au fond de nous-mêmes. Il faut convenir enfin que l'évaluation de la nature de l'inconnu est elle-même empirique.

Il arrive que des rêves, des expériences de pensée, des romans, des fantasmes, sont capables d'offrir une connaissance a priori de la nature. Les représentations mentales, nous les construisons à partir d'un fond constructif plus ancien que nous-mêmes. L'esprit a ses abysses où une vie étrange et mal connue se meut. Hallucination affamée, rêvée, pensée, méditation les poursuivent. Galilée en pensant, Kant en pensant, Einstein en pensant, relayaient quelque chose dont l'expérience empirique n'était sans doute pas absurde mais dont ils étaient l'épreuve néanmoins. Les mathématiques puisent leur vérité à un fond a priori qu'il serait difficile de faire uniquement dériver de la culture ou de l'anthropologie. Il faut penser ceci : Si hors langage il n'y a pas de temps, c'est le virtuel lui-même qui est originaire.

*

Le réel n'est pas vrai. Il est plus sauvage que le vrai.

La physique et les mathématiques sont peut-être des contemplations allogènes.

La physique et la philosophie sont certainement allogènes.

Sénèque est clair. Seneca ad Lucilium XIV : L'objet de la philosophie est le rassemblement social humain.

Ce qui est vrai de la philosophie (dont il faut faire commencer l'histoire à Socrate voulant mourir dans la cité qui le persécute) ne l'est pas de la pensée (par exemple Tchouang-tseu ou Héraclite, aux yeux desquels, pour l'un comme pour l'autre, le penseur est apolis et chaque vie de penseur une fuite perpétuelle des palais, des cours, des bourgs).

Sénèque IV 23 : Avec le stoïcisme romain le philosophe devient le pédagogue du genre humain. Cette expression est de Sénèque : generis humani paedagogus. Sénèque est premier ministre. Marc Aurèle est empereur.

*

Du début jusqu'à la fin de son histoire la philosophie fut fascinée par la proximité du pouvoir (par l'ascendant qu'il exerce sur l'esprit de celui qu'il enseigne). Le philosophe est attiré par l'organisation de l'État dans lequel il vit comme le papillon s'attarde et s'acharne autour de la flamme qui luit. Pourquoi le philosophe court-il après le tyran ? Pourquoi Platon s'empresse-t-il vers Denys ? Pourquoi Aristote suit-il l'empereur Alexandre ? Pourquoi Sénèque l'empereur Néron ? Pourquoi Descartes la reine de Suède ? Pourquoi Diderot l'impératrice de Russie ? Pourquoi Hegel l'empereur Napoléon ? Pourquoi Heidegger le chancelier Hitler ? Non seulement Platon se précipite vers Denys dès le premier appel qui lui est adressé mais une seule fois ne suffit pas à sa « sagesse ». Une deuxième fois il monte sur la galère et s'expose à la mort et à l'esclavage tant le pouvoir de réaliser sa pensée l'envahit, tant le désir que sa pensée domine le groupe le hante. Sénèque court vers Néron et, devant les rabrouements, les humiliations, les menaces, en redemande jusqu'à se tuer pour obéir à l'ordre qu'il reçoit de lui. Heidegger prend sa carte au Parti National Socialiste, marque une totale ingratitude

envers ses maîtres juifs, lève le bras, veut devenir recteur, devient recteur. Pourquoi la philosophie est-elle, socialement, si adhésive ? Pourquoi la philosophie peut-elle même devenir matière à enseignement national ? Pourquoi les philosophes héritiers des écoles de la Grèce devinrent-ils des fonctionnaires en sorte de culminer, au titre de la plus haute valeur, au terme du cursus scolaire ? Pourquoi, même au premier instant de cette ère si étrange, Socrate préfère-t-il la mort démocratique à la fuite que ses amis lui proposent et qu'ils ont préparée ? Alors que tous les moines taoïstes, bouddhistes, indiens, chinois, coréens, japonais, se seraient éclipsés sur-le-champ, se seraient fait un point d'honneur d'échapper à la volonté de la maison municipale ou de la maison impériale, de détalier toutes affaires cessantes devant la haine des congénères, se seraient réjouis d'avoir su se soustraire aux griffes et aux lances des guerriers et à l'emprise du prince. Pourquoi Descartes va-t-il se jeter aux pieds de Christine pour y mourir de froid ? Pourquoi Kant se détourne-t-il de sa promenade pour prendre, au relais de la diligence, des nouvelles de Robespierre ? Pourquoi Hegel tombe-t-il en extase devant l'envahisseur qui passe à cheval ?

Même Schelling a honte pour Hegel.

*

Le philosophe Victor Cousin opposait les humanistes aux individus, les religieux aux athées, les citoyens aux errants. En 1847, Victor Cousin a écrit dans *Cours de l'Histoire de la philosophie moderne* I, 179 : « Les individus prétendent être les originaux de l'espèce humaine ; ils forment une classe à part ; ils se donnent pour des héros d'indépendance, et ce sont des hommes sans énergie et sans caractère ; ils s'agitent une minute sans rien faire, et passent sans laisser dans l'Histoire aucune trace. Indisciplinables, indignes de commander, incapables d'obéir, leur grand but, sur cette immense scène du monde où ils passent un moment, est de représenter quoi ? eux-mêmes, et rien de plus. Aussi personne ne fait attention à eux ; car l'humanité n'a pas assez de temps à perdre pour s'occuper des individus qui ne sont que des individus. »

*

La pensée est sécessive et la communauté excommunie les hommes qui n'adhèrent pas à la coutume du lieu ou qui s'écartent de la loi statistique du groupe ou qui prennent leur distance à l'égard de l'emploi normé de la langue nationale parlée par tous.

*

L'origine de l'activité psychique intellectuelle se fait en solo. Elle est, comme la fantasmagorie qui poursuit dans le jour la rêvée, radicalement masturbatoire. Elle est de nature antiparentale autant qu'antireproductrice. C'est pourquoi l'intelligence devient antifamiliale. C'est pourquoi la pensée s'assume de manière de plus en plus antisociale. Son interrogation s'étend de façon incontrôlable, sur

un mode inapaisable. Elle s'arrache à la société orale, à la voix prescriptrice, à la sagesse, aux dieux, aux interdits, aux proverbes, aux oracles.

*

Socrate meurt au cœur du groupe, entouré de ses amis. C'est ainsi qu'il préfère mourir : au cœur de la cité qui l'a vu naître. Mais Socrate dit à ses amis, alors qu'il est en prison :

— L'objet de notre désir n'est pas la vérité mais la pensée.

Platon écrit précisément dans *Phédon* 66 e : Nous sommes les amoureux de la pensée. En grec : Nous sommes les erastai de la phronèsis. Et il ajoute, afin d'être plus précis encore : Le penseur est l'éraсте de là où *le langage fait signe* (logos sèmainei). Là, Platon cesse d'être philosophe, quitte Denys le tyran, devient penseur.

*

Écrire est cet étrange processus par lequel la masse continue de la langue, une fois rompue dans le silence, s'émiette sous forme de petits signes non liés et dont la provenance se découvre extraordinairement contingente au cours de l'histoire qui précède la naissance. Cet alphabet est déjà une ruine. Par cette mutation chaque « sens » se décontextualise. Tout signal devenant signe perd son injonction tout en perdant le son dans le silence. Tout signe se décompose alors et devient littera morta, non coercitive, interprétable, transférable, transférentielle, transportable, ludique.

La noèse renvoie à l'état néotène du cerveau, libre d'empreinte, non affecté, larvaire, prématuré. Nativitas suivie de lucidatio. Une pensée est toujours une nouveau-née. Le fait de penser est toujours du cerveau s'élaborant – qui débouche dans la lumière en émettant un cri intraitable.

Penseur alors est cet homme qui se dote de l'activité psychique la plus différenciée possible. Individualité humaine la plus esseulée possible. Héros le moins mythique possible. Il est celui qui occupe la place la plus vide possible.

*

Scolie.

Celui qui écrit n'a pas de place. Il perd sa place. Toute noèse reste au stade chasse. Qui va à la chasse perd sa place. Qui écrit perd sa place. Qui pense perd sa place. Il abandonne son livre dans le temple de Diane Chasseresse, il s'enfonce dans la forêt, il gravit la montagne.

CHAPITRE XXXIV

Refugium

Serge Moscovici écrit soudain, dans ses Mémoires, cette phrase qui étreint brusquement le cœur par sa simplicité : « Une des grandes chances que l'on puisse avoir dans sa vie est de ne pas avoir été heureux dans son enfance. » Ce malheur défusionne pour toujours. Du moins dans le temps qui reste à la survie il reste comme un coffre vide. Une barque qui n'a jamais été occupée. Moscovici évoque alors la pâque juive. Étrange trêve. Ou plus exactement étrange parenthèse dans le flux social. Invraisemblable epochè annuelle. Fête qui fête une fuite. Le rêve le plus subversif qu'ait nourri l'humanité est ce mystérieux et pressant devoir auquel l'âme fait appel de s'émanciper de l'oppression qui précède.

Il s'agit toujours de sortir d'Égypte toutes affaires cessantes.

Il s'agit de se désasservir.

Un « Je m'en vais » travaille le corps qui surgit dans le monde atmosphérique.

Un désir de prendre les jambes à son cou jusqu'à perdre le souffle qui ne se réprime pas et qui date de la naissance.

Mais, si quitter l'esclavage pose la question de la fuite, la fuite pose une autre question, peut-être plus profonde encore que ce magnifique exeo. Une question plus ancienne que cet exit, que cette extase. La vraie question qui se trouve recelée dans la fuite de l'esclave – de la proie pourchassée – est celle du refuge.

La vraie question que pose la fuite, derrière celle du refuge, concerne l'ambivalence entre la claustrophilie puis la claustrophobie, l'une et l'autre originaires, l'une prénatale, l'autre postnatale.

La naissance répond déjà à un désir de sortir à l'état panique.

Si s'évader pose des questions pratiques nombreuses, de courte durée, vivre seul dans une chambre pose des questions de longue durée, impose un long apprentissage, implique une métamorphose suivie d'une ascèse de la condition qui précède. C'est le lieu de la conception.

*

C'est ainsi qu'il y a une vieille prière – une supplication antérieure – au cœur de la liberté. Elle hèle une liberté de premier monde. C'est cette liberté de premier monde – cette quiétude édénique solitaire utérine – qui permet la pensée. Au moins la lecture la rend-elle nécessaire.

J'aurai appartenu au nombre des hommes pour qui l'étude relaya la prière. Une réclamation de premier monde c'est-à-dire sans objet, c'est-à-dire sans contenu.

Cette prière vide, incrédule, prépare le dangereux *désintéressement* de la pensée.

Alexandre Koyré disait que l'exercice de la pensée imposait de vivre dans une cachette étanche qui protégeait le néophyte de la cruauté des hommes. Leo Strauss ne pensait pas autrement. Spinoza avant lui.

L'athéisme – le contenant vide – est la nef de ce reste de temple ou d'église. On n'est jamais athée que dans un second temps, après s'être libéré des adhésions et des fascinations de l'enfance. Ce sont des ruines de temple ou d'église : cette délivre vide, jetée à la poubelle de l'hôpital, jetée au schéol. Ce très pauvre souvenir d'*outré* hante le *refugium*.

L'absorption du penseur à l'intérieur de sa propre pensée – hors de tout qui-vive – est une faiblesse de proie offerte à la violence.

C'est ainsi que la vraie question pour le pourchassé – même pour le menacé – est celle du refuge. Soudain il s'agit pour le vivant de mettre en sécurité sa vie. Lui donner refuge c'est 1. avoir de l'affection pour la vie, 2. l'augmenter (en augmenter le temps).

Or, la pensée suppose la *perte* de la notion de temps. Si la liberté de pensée est la disposition sans conditions d'un temps *sans fin* offert *sans dessein* à son exercice, la vie qui vaut est le refuge.

Vivre sans s'en apercevoir suppose le refuge.

« Vivre sans qui-vive » *définit* le refuge.

*

Les protestants pourchassés errèrent vers le « refuge ». Tel était le nom que les bergers donnaient, dans les montagnes des Alpes, au-dessus du lac de Genève, à une petite cabane de pierre qui permettait au corps de se soustraire à la férocité des loups, au froid intense, à la vision des soldats de toute nation et au poids de la neige.

*

La pensée est si loin de la conscience.

Curieusement la pensée est *sans conscience*.

Comme la création, toute à sa chose, définit par excellence l'activité nerveuse sans conscience.

Rien de plus facile que de tuer un homme qui pense, une bête qui dort.

Quelques instants intenses de recherche et de traque dans l'infini et l'inconscience supposent la cache, le toit, la poche, l'abri : attendre dans sa mansarde que le pogrome passe et que son bruit tourne la rue, s'éteigne. Gagner un jour encore dans son recoin. Seigneur, donne-moi un jour ! O Lord, give a day ! Da nobis hodie !

*

Augustin a écrit dans ses *Soliloques* : Il y a en chaque homme une place (locus) où Dieu puisse venir et s'abriter. Cette place où Dieu peut venir est une place construite au terme de l'enfance, sur l'emplacement vide du contenant perdu. C'est la place qu'a recreusée le langage lors de son acquisition à partir de la voix qui a bercé la chair cachée et qui a été perdue. Car c'est ce qui l'invoque qui hèle notre Seigneur. Cette place, c'est la mère qui, en se retirant, l'a transportée d'elle à l'enfant, qui l'a ouverte en lui en s'adressant à lui, et que la pensée rejoint.

*

Porphyre, à la fin de l'Antiquité, a écrit, de façon plus technique, dans son *Traité de l'abstinence* : Les animaux possèdent le *logos prophorikos* (la voix articulée) mais ils ne sont pas pour autant *logikoi* (parlants) faute d'être investis du *logos endiathetos* (du langage placé à l'intérieur). Les animaux, s'ils n'ont pas ce langage interne (en boucle, qui permet la conscience) qui assujettit les hommes à ce qu'ils entendent, et qui les offrent à la tyrannie sociale, ont la sensation matérielle de la constitution de leur corps. Les animaux ont une sensation d'autoappartenance.

Le mot *oikeiôsis* qu'emploie Porphyre dans cette dernière phrase est extraordinaire : c'est *le sentiment d'appartenir à une maison* qui persiste dans le second monde de toutes les espèces vivipares (où se bâtissent en effet les maisons, nids, coques, poches, abris, repaires). Il faut appeler maison, dans ce cas, un espace de non-mort.

*

Penser suppose la condition du sommeil mais sans le sommeil.

Penser suppose l'otium, la paroi, la sécurité, l'angle de deux murs, le toit, l'invisibilité du refuge, le lieu franc, le silence, la solitude recouverte, le temps vide sans alerte et sans fin.

L'opération de penser suppose 1. l'insouciance, 2. être oublié par les autres. Voilà ce qui définit en partie le refuge. Ne pas importer aux yeux des autres n'a pas de prix. Ne pas être important est une vertu. Oublier les congénères suppose aussi la récompense enthousiasmante d'être oublié par eux. Être oublié par les autres cela devient une morale. C'est ce que Tchouang-tseu appelait « vivre invisible au fond de la ruelle » (rue, ruelle, voie se disant en chinois tao).

*

Il faut que le corps s'oublie afin de penser.

Il faut être seul pour penser mais encore faut-il n'être rien et ne pas être là. Il faut que la maison soit vide.

S'il faut même que le sauve-qui-peut s'absente du corps qui parvient à perdre la conscience de lui-même, alors, dans le refuge, s'avance l'idée folle d'invulnérabilité.

Le local mental suppose familiarité, bien-être, protection, élation, ni froid ni chaleur, ni haine ni amour, ombre, ennui flottant, aphonie. Ce monde évoque un monde connu. Le seul monde intégralement connu a été la poche d'eau initiale où le corps a été conçu et s'est développé. Le refuge constitue ce monde connu qu'on connaît comme sa « poche ».

*

Être libre c'est aussi être en exil. La dépendance est de souche comme l'appartenance est prénatale. Nous sommes originellement des êtres contenus. Il faut trouver un *modus vivendi* entre appartenance et égarement. Il faut trouver une « maison » entre nationalisme et errance.

Un petit angle.

Au cœur de la *fuga* au cours de laquelle nous expirons en parlant, nous mourons, c'est le *re-fugium*.

Quelque chose s'abrite de la perte.

Vivre tranquille et aussi peu *soi* et aussi *inconnu* que dans le premier monde.

CHAPITRE XXXV

Le poêle

Le poêle chez Descartes est de même souche que le mot de la pensée elle-même, qu'il abrite. Car le mot français « poêle » dérive du mot latin « pensilis » qui pense en ceci qu'il dérive du grenier suspendu où mettre à l'écart des prédateurs les semences et les trésors. La pensée dépend d'un refuge chauffé où le corps ne se rappelle pas à l'âme : d'un havre suspendu, d'un pensoir dans l'air, d'un nid dans les branches, d'un pensilis sublimis. Le séjour, en 1619, dans une chambre chauffée mit à l'abri, non seulement de l'hiver, mais encore de la guerre. La pensée a besoin d'une certaine bouche de chaleur, bulle de silence, haber de sécurité sur le rivage de la mer, clôture de murs dans les montagnes, yourte de peaux cousues sur la steppe, tabernacle de toiles étanches dans le désert.

Mais le poêle, dans la pensée de Descartes – dans le fonctionnement de la pensée de Descartes – ne désignait rien d'autre que son lit.

Le grenier, le pensoir, le poêle, le pensilis de Descartes, c'était un « lit bateau » pour les voyages.

On retrouve le poêle de Descartes – qui provient du cœur des guerres de religion de l'Europe en sang du monde baroque – dans la « barque bleue » de la vieille Colette au cœur de la Seconde Guerre mondiale : elle se penche, totalement insomniaque, mourante, au-dessus du jardin de Richelieu, protégeant son mari de la déportation dans les camps de Pologne. Entre les deux, le lit que Freud offrait à tous ses patients hésite entre les souvenirs.

*

Soudain j'en suis sûr. Je le sais. Je n'ai plus le choix. Il faut que j'aille travailler là-haut. Il faut que je me sépare de ceux qui sont en bas. Il faut que, dans l'impatience d'être seul, je saute hors du monde.

C'est comme le hourvari dans la forêt : Le chevreuil anxieux soudain saute hors de la voie pour ne

plus être repéré, pour ne plus être pourchassé, pour ne plus être sonné, pour ne pas mourir.

« Là-haut » est une petite chambre sous le toit. Ce n'est qu'un matelas d'enfant de quatre-vingts centimètres de large sous un Velux. Et ce n'est qu'un vieux corps nu qui, chaque jour, au milieu de la nuit, se glisse sous le drap, se glisse sous le ciel, se glisse sous la lune, se glisse sous les nuages qui passent, se glisse sous l'averse qui crépite. Si un jour je ne me rends pas là-haut, si un jour je ne me retranche pas des autres hommes, des malaises surviennent et l'envie de mourir remplace l'envie de fuir. Si je vais ne serait-ce qu'une seule heure là-haut, dans mon lit de silence, ne voyant que l'immense profondeur céleste par l'espèce de chien assis qui offre sa lumière à la page, mes maux se dissolvent, la paix gagne, l'âme s'ouvre, je ne souffre plus de rien, je m'oublie, l'intérieur de la tête non seulement se dégrise mais s'effrite, mon âme devient transparente, translucide, sinon lucide, sinon devineresse.

Siècles, familles, enfants, nations se dissolvent là-haut.

Page du ciel toujours lisible entre les tuiles et les rebords de zinc.

Les nuages aux mille formes qui défilent au travers de ce rectangle – de ce petit templum qui ajoute le plafond et qui perce le toit – projettent leurs ombres sur la feuille de papier, sur le plancher de bois blanc, sur la blancheur du drap, même sur la couverture de laine polaire légère.

Ce lieu, ce mouchoir de lieu, ce sudariolum de lieu, changer la bouteille d'eau, changer l'ampoule nue qui pend au bout de son fil qui éclaire admirablement la page lue ou la page qui s'écrit, laver les draps, les petites boîtes contenant les recharges d'encre par terre pour les stylos, faire le ménage, chaque dimanche, au terme du travail, comme une pauvre messe, au moins laver avec une éponge imprégnée d'eau de Javel le sol de lattes blanches pour le plaisir des petites narines retroussées des chats qui en assurent l'inspection méticuleuse à chaque crépuscule, travailler dans ce lieu, rendent ma vie nécessaire, plus modeste, plus désenténébrée, plus offerte, plus simple.

Ma vie devient plus claire tant elle se fait plus simple, mon corps plus maigre se fait plus absent, mon esprit plus vide, plus avide.

*

Il y a une expérience très étrange qui a été mise au jour par Descartes lecteur dans son lit « pensilis ». Ce n'est nullement le fait de penser (le cogitare), dit-il, qui détermine l'être. Il affirme tout à coup qu'il faut percevoir la pensée, avant même toute détermination, comme un *mouvement* qui apporte les êtres ou les silhouettes des êtres ou leurs noms à la conscience interne.

La pensée, dit-il, est une *chose* et cette chose se *meut*.

C'est ce *mouvement* qui agite le co-agitare du souffle qui fait l'âme (et non la pensée thématifiée), c'est ce mouvement qui naît de la naissance, ce mouvement terrible de l'intrusion psychique du souffle, qui fait sentir à ego sa vie et qui lui fait remarquer, comme une haleine blanche sur les lèvres l'hiver témoigne du mouvement de ce souffle qui fait l'âme, de façon toujours inopinée, sa persistance *constante* au cours de la rumination linguistique. C'est ainsi que – pour retraduire en grec ces concepts latins si imprécis qu'emploie Descartes alors qu'il cherche à exprimer cette sensation difficile qu'il veut mettre en avant, il y a un « aiôn » réaffleurant au fond du chronos noétique. Il y a un « exit jadis » que chaque corps renouvelle en pensant, et qui se meut même dans la non-motricité apparente du corps. C'est l'émotion de penser. Tous les temps linguistiques, toute la chronique noétique sociale est

soulevée par cette halénée vivante, cette vague temporelle plus archaïque, à la limite de la rêvée animale, qui se tient directement en amont du souffle psychique. S’y ajoute *constamment* le mouvement de naître. Cette réflexion de la pensée se *mouvant* en soi comme une chose dans le corps ou bien forme de toutes pièces un certain pli intime, ou bien trouve le moyen de se relover dans un certain pli interne qui est déjà là.

Il y a au fond de la psychè du penseur, en amont de ce qu’il pense, comme le mouvement d’un petit dans sa mère.

C’est pourquoi le trouble de pensée trouve sa dimension totale, théorétique, destinale, dans la lecture. Car seulement dans la lecture se relaie l’expérience prénatale.

Ce n’est pas un « moi je pense » (ego cogito) qui fait le cœur de l’âme. Ce n’est pas une évidence, une identité, une vérité. C’est un mouvement, une émotion, une « passio » propre à la « res cogitans », elle-même vécue comme essentiellement corporelle, comme indépendante dans l’âme.

C’est le *mouvement* de pensée (*motus cogitationis*).

Ce « mouvement de pensée » que décrit Descartes rejoint peut-être ce « mouvement de la chair » (sarkos kinèsis) que Sextus cherchait à indiquer comme notre fin (telos) arguant du fait qu’il avait été à notre commencement lors du coït où nous prenions origine.

Aussitôt, à partir de ce mouvement plus interne (*motus interior*), le *temps ancien* devient lui-même le mode de penser (*modus cogitandi*) propre aux hommes qui pensent.

Non pas un contenu de pensée (un noèma) dans l’âme, non pas une position (la position sujet) dans la langue, mais un repli émotif, une kinèsis à rebours (*nachträglich*) une protection qui enveloppe l’attention anxieuse et autorise la réflexion qui la suit. Pour le retraduire en latin la *res cogitans*, avant d’être une *substantia*, est ce *motus* exactement comme le corps est, dans la naissance, cette *e-motio* (avant d’être un corps envahi par l’air, tombant sur la terre dans la lumière, il est ce mouvement d’issir). Le Temps y précède l’Être. La *res cogitans*, *co-agitans*, n’est pas une tête humaine qui regarde mais une surface qui se plisse, qui se replie sur elle-même, qui creuse son vide à l’intérieur d’un corps qui s’élance ailleurs. C’est une minuscule logette relayant une outre minuscule à l’intérieur de la caverne intracéphalique qui s’extravase et soudain se déchire. C’est un angle qui permet un phénomène d’écho au langage acquis qui s’y répercute, qui y résonne à l’instant où il se déplie. C’est ce *recoin* où il vient rebondir. Il y a un sermon de Maître Eckhart qui est intitulé *Sur le petit château fort qui est dans l’âme* et qui renvoie, pour peu que l’on y songe, au si beau livre que Bruno Bettelheim avait écrit en revenant du camp de Buchenwald, réfugié à Chicago, et qui était intitulé *La Forteresse vide*.

*

Épictète disait que la pensée n’est pas une activité qui était naturelle au corps. Il pensait que la santé de l’âme était un rêve – et que l’activité noétique venait troubler l’activité onirique. Épictète a écrit : « La pensée est une *passion* qui *foudroie* l’âme. » L’origine en est qu’il y ait un monde *et puis* un second monde. L’origine en est qu’il y ait, à l’intérieur du second monde, une vie infante *et puis* une langue parlée. L’origine en est la non-réponse sans cesse actuelle à la question sans cesse informulable que pose l’existence des langues naturelles auprès des corps individuels. C’est parce que l’homme

aborda son milieu comme un non-répondre que son questionner débuta et que l'origine surgit comme questionnement passionné, interrogativité affamée, scandée par les saisons, interrompue par la mort.

*

À un certain degré de méditation, c'est-à-dire d'écriture, c'est-à-dire de lecture, on ne partage plus qu'avec soi-même la vue qu'on a gagnée. On est seul devant l'objet invisible auquel on songe. Seul à découvrir la perspective toute neuve et même à certains égards inouïe qui y mène. Seul à être compris à l'intérieur de la lumière neuve qui presse tous les re-nés en un nouveau relief. À ce degré d'étude et de pensée, la solitude est bien plus qu'un fait sensible, c'est un mode de l'expérience. On n'a plus d'interlocuteur possible dans le réel immédiat. Plus de lecteur inventorable dans le groupe à cet instant donné. Une interdiction ne se fait plus. Alors l'œuvre seule permet de se parler à soi. Le livre permet comme seul – et non pas ego – de communiquer avec l'alter ego de chaque ego. Ego et alter ego sont de simples reflets de la réflexion qui s'invente dans le volume du livre et qui se construit partie après partie, articulation après articulation, organe après organe, tête après tête, chapitre après chapitre – de la même façon qu'ils sont l'un et l'autre de pures personnes grammaticales de la langue qui s'y tait et y médite. L'œuvre écrite est Dieu lui-même dans un certain sens – car ce que Dieu est dans le dialogue oral, l'écrit l'est à la pensée. L'écrit n'est point un Dieu de Jadis (dont l'éternité précède). Le livre n'est pas un Éternel (dont la loi juge). C'est Alter qui surgit, quand on entrouvre les pages. Dans *Ethica Spinoza* à Voorburg communiquait un peu avec lui-même. Puis il cachait le manuscrit, pour le regard de personne, dans une petite armoire, comme les Romains, jadis, leurs images, qui étaient les têtes de mort de leurs pères. L'œuvre est l'interlocution introuvable de la pensée. Écrire pense. À un certain degré de pensée on ne peut plus distinguer ces verbes mais seulement leur ordre. Penser n'écrit pas. Écrire pense. Écrire trouve ce que celui qui a écrit ne pourrait penser sans l'œuvre écrite.

CHAPITRE XXXVI

Locronan

Quand Locronan mourut, les chefs bretons s'assemblèrent dans la grotte de l'ermite au haut de la colline. Le corps du saint était devenu tout noir. Il était comme du granit sur lequel l'eau afflue. Et ce bloc de granit gisait renversé sur la terre. Saint Ronan vint voir Locronan mort. Rachord aussi vint le saluer. Alkè aussi le salua. Aditi vint. Les Douze l'entourèrent en silence.

Puis un des chefs prit la parole et dit :

— De son vivant nous n'avons jamais pu le comprendre. Il était plus facile de dessiner la voie de l'hirondelle dans le ciel que de suivre les traces des pensées de cet homme solitaire et mal embouché. Donc, maintenant qu'il est mort, voici ce que je propose : Qu'il en fasse à sa tête ! Nous allons atteler les bœufs. Ils tireront ce cadavre. Ils sauront bien nous conduire jusque là où il veut qu'on l'enterre !

C'est ainsi qu'ils lâchèrent les bœufs. Les taureaux et les bœufs eurent un mal fou à tirer ce morceau de granit. Pendant ce temps-là, les chefs, examinant les traces laissées par la pierre dans les branches froissées sur la lande, les feuilles jaunes et noires écrabouillées, la boue incisée, excavée, essayaient de comprendre ce que le saint leur disait.

Eschyle a écrit au vers 93 des *Suppliantes* : Les voies de la pensée vont à leur but par des fourrés et des ombres épaisses.

Les traces de la pierre les conduisirent dans l'obscurité de la forêt. Cependant les bœufs et le corps du saint traversèrent la forêt. Après, on arriva dans une prairie. Là, les bœufs soudain s'arrêtèrent. Ils piétinaient des jonquilles. On arracha les jonquilles par poignées et on ouvrit la terre. On creusa exactement à l'endroit où les bœufs s'étaient arrêtés. L'air était vif. Un rayon de soleil écarta les plus jeunes feuilles qui se développaient dans l'air bleu, le vent glacé toucha les clochettes jaunes et les fit se pencher, balancer, frémir, danser. Ils descendirent le corps avec des cordes. Le corps était trop lourd. Alors, à un moment, il tomba. Il faisait froid mais il y avait un beau soleil. Dodeldirent les coqs de bruyère. Coucouèrent les coucous. Ils bâtirent la petite chapelle au-dessus de la fosse où ils avaient couché la pierre et qu'ils avaient recouverte avec la terre qu'ils avaient prélevée en creusant.

DU MÊME AUTEUR

PETITS TRAITÉS, tomes I à VIII, éd. Adrien Maeght, 1990 (Folio 2976-2977)

DERNIER ROYAUME, tomes I à VIII :

LES OMBRES ERRANTES (Dernier royaume I), éd. Grasset, 2002 (Folio 4078)

SUR LE JADIS (Dernier royaume II), éd. Grasset, 2002 (Folio 4137)

ABÎMES (Dernier royaume III), éd. Grasset, 2002 (Folio 4138)

LES PARADISIAQUES (Dernier royaume IV), éd. Grasset, 2005 (Folio 4616)

SORDIDISSIMES (Dernier royaume V), éd. Grasset, 2005 (Folio 4615).

LA BARQUE SILENCIEUSE (Dernier royaume VI), éd. Le Seuil, 2009 (Folio 5262)

LES DÉSARÇONNÉS (Dernier royaume VII), éd. Grasset, 2012

VIE SECRÈTE (Dernier royaume VIII), éd. Gallimard, 1998 (Folio 3292)

L'ÊTRE DU BALBUTIEMENT, essai sur Sacher-Masoch, éd. Mercure de France, 1969

LA PAROLE DE LA DÉLIE, essai sur Maurice Scève, éd. Mercure de France, 1974

MICHEL DEGUY, éd. Seghers, 1975

LE LECTEUR, *récit*, éd. Gallimard, 1976

CARUS, *roman*, éd. Gallimard, 1979 (Folio 2211)

LES TABLETTES DE BUIS D'APRONENIA AVITIA, *roman*, éd. Gallimard, 1984 (L'Imaginaire 212)

LE SALON DU WÜRTEMBERG, *roman*, éd. Gallimard, 1986 (Folio 1928)

LA LEÇON DE MUSIQUE, éd. Hachette, 1987 (Folio 3767)

LES ESCALIERS DE CHAMBORD, *roman*, éd. Gallimard, 1989 (Folio 2301)

ALBUCIUS, éd. POL, 1990 (Livre de Poche 4308)

KONG SOUEN-LONG, SUR LE DOIGT QUI MONTRE CELA, éd. Michel Chandeigne, 1990

LA RAISON, éd. Le Promeneur, 1990

TOUS LES MATINS DU MONDE, *roman*, éd. Gallimard, 1991 (Folio 2533)

LA FRONTIÈRE, *roman*, éd. Michel Chandeigne, 1992 (Folio 2572)

LE NOM SUR LE BOUT DE LA LANGUE, éd. POL, 1993 (Folio 2698)

LE SEXE ET L'EFFROI, éd. Gallimard, 1994 (Folio 2839)

LES SEPTANTE, avec Pierre Skira, éd. Patrice Trigano, 1994

L'AMOUR CONJUGAL, *roman*, avec Pierre Skira, éd. Patrice Trigano, 1994

L'OCCUPATION AMÉRICAINE, *roman*, éd. Le Seuil, 1994 (Point 208)

RHÉTORIQUE SPÉCULATIVE, éd. Calmann-Lévy, 1995 (Folio 3007)

LA HAINE DE LA MUSIQUE, éd. Calmann-Lévy, 1996 (Folio 3008)

TERRASSE À ROME, *roman*, éd. Gallimard, 2000 (Folio 3542)

TONDO, avec Pierre Skira, éd. Flammarion, 2002

ÉCRITS DE L'ÉPHÉMÈRE, éd. Galilée, 2005

POUR TROUVER LES ENFERS, éd. Galilée, 2005

LE VŒU DE SILENCE, essai sur Louis-René des Forêts, éd. Galilée, 2005

UNE GÊNE TECHNIQUE À L'ÉGARD DES FRAGMENTS, essai sur Jean de La Bruyère, éd. Galilée, 2005

GEORGES DE LA TOUR, éd. Galilée, 2005

INTER AERIAS FAGOS, poème latin calligraphié par Valerio Adami, éd. Galilée, 2005

INTER AERIAS FAGOS, poème latin traduit par Pierre Alféri, Éric Clémens, Michel Deguy, Bénédicte Gorrillot, Emmanuel Hocquard, Christian Prigent, Jude Stéfan, éd. Argol, 2011

VILLA AMALIA, *roman*, éd. Gallimard, 2006 (Folio 4588).

REQUIEM, avec Leonardo Cremonini, éd. Galilée, 2006

TRIOMPHE DU TEMPS, éd. Galilée, 2006

L'ENFANT AU VISAGE COULEUR DE LA MORT, éd. Galilée, 2006

ETHELRUDE ET WOLFRAMM, éd. Galilée, 2006

LE PETIT CUPIDON, éd. Galilée, 2006

LE SOLITAIRE, avec Chantal Lapeyre-Desmaison, éd. Galilée, 2006

QUARTIER DE LA TRANSPORTATION, avec Jean-Paul Marcheschi, éd. du Rouergue, 2006

CÉCILE REIMS GRAVEUR DE HANS BELLMER, éd. du Cercle d'art, 2006

LA NUIT SEXUELLE, éd. Flammarion, 2007 (J'ai lu 9033)

BOUTÈS, éd. Galilée, 2008.

LYCOPHRON ET ZÉTÈS, éd. Gallimard, 2010 (Poésie/Gallimard 456)

SUR LE DÉSIR DE SE JETER À L'EAU, avec Irène Fenoglio, éd. Presses Sorbonne nouvelle, collection Archives, 2011

MEDEA, éd. Ritournelles, 2011

LES SOLIDARITÉS MYSTÉRIEUSES, *roman*, éd. Gallimard, 2011

L'ORIGINE DE LA DANSE, éd. Galilée, 2013

LEÇONS DE SOLFÈGE ET DE PIANO, éd. Arléa, 2013 (Arléa-Poche 195)

LA SUITE DES CHATS ET DES ÂNES, avec Mireille Calle-Grüber, éd. Presses Sorbonne nouvelle, collection Archives, 2013

SUR L'IMAGE QUI MANQUE À NOS JOURS, éd. Arléa, 2014 (Arléa-Poche 205)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ RIVES IVOIRE CLAIRE
DES PAPETERIES ARJO WIGGINS
DONT QUARANTE-CINQ EXEMPLAIRES
DE VENTE NUMÉROTÉS DE 1 À 45
ET CINQ HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.C. I À H.C. V
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

ISBN : 978-2-246-85204-9
ISBN luxe : 978-2-246-85497-5

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2014.*